ANNÉE Nº 275 1er AOUT 1936

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

JULIEN BENDA . . . La Jeunesse d'un clerc (I) 261
MARCEL JOUHANDEAU . Deux Récits 291
JEAN GRENIER . . . L'Orthodoxie contre l'intelligence. . 298
PAUL MORAND . . . Samuel Pepys 315
SAMUEL PEPYS . . . Journal 321
JEAN PAULHAN . . . Les Fleurs de Tarbes (III). . . . 338

— CHRONIQUES —

Propos d'ALAIN
Réflexions, par ALBERT THIBAUDET
Péguy : notes d'un lecteur, par M. SAINT-CLAIR
Chronique des Romans, par MARCEL ARLAND

— NOTES —

Romans et Récits. — *Mariages*, par Ch. Plisnier. — *Trains de Vie*, par E. Dabit. — *L'Homme de Choc*, par J. Peyré. — *Les Pères*, par Jacques Decour. — *Le Prisonnier*, par Claude Aveline. — *Etrange Famille*, par Michel Matveev. — *La Passante du sans-souci*, par Joseph Kessel 368

La Poésie. — *Fronde blessée*, par Jean Le Louet . . 377

Les Essais. — *L'Homme est-il humain ?* par Ramon Fernandez. — *La Crise du Progrès*, par Georges Friedmann. — *La Guerre dans les Sociétés primitives*, par Maurice R. Davie. — *Le Bouddhisme*, ses doctrines et ses méthodes, par A. David-Neel. 379

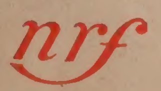
Lettres Étrangères. — *Trois Russes*, par Maxime Gorki. — *Supervivant*, par G. K. Chesterton. — *El Remordimiento*, par Fernando Gonzalez 389

Le Théâtre. — *Le 14 Juillet* de Romain Rolland . . 396

Revue des Livres - Revue des Revues - Correspondance

— L'AIR DU MOIS —

Mirage de la Liberté. — Notre Révolution. — Quelque part en Espagne. — Expositions Clot et Springer. — Exposition Lucien Lautrec. — Entre deux chaises. — Six faux sonnets. — Oiseaux Marins. — Rencontre.



FRANCE : 6 FR. ÉTRANGER : 7.50



Table analytiqu
des Annonce

(Les chiffres indiqués sont ceux des pages

NOUVEAUTÉS

ROMANS, RÉCITS

FRANÇOIS BARBEROUSSE. Les Jours aux Volets Clos.. 324
ROBERT BOURGET-PAILLERON. Les Clefs de la Caisse. 331
JAMES M. CAIN. Le Facteur sonne toujours deux fois 345
G. K. CHESTERTON. La Sagesse de Père Brown.. 3
JOSEPH CONRAD. La Rescousse 3
MAX JACOB. Saint-Matorel 3
JOSEPH JOLINON. Fesse-Mathieu l'Anonyme 3
MARY MITCHELL. L'Ecole des Coquettes.. 3

ESSAIS

EMIL LUDWIG. Dirigeants de l'Europe. 3
JEAN SCHLUMBERGER. Plaisir à Corneille 3

PHILOSOPHIE

NIETZSCHE. Ainsi parlait Zarathoustra. 3

THÉATRE

JULES SUPERVIELLE. Bolivar, suivi de La première Famille.. 3

DOCUMENTS

LEO FROBENIUS. Histoire de la Civilisation africaine 334
ROBERT GOFFIN. Le Roman des Anguilles. 3
GEORGES TRIAL. Le Roman du Gorille 34

PROBLÈMES ET DOCUMENTS

DANIEL GUÉRIN. Fascisme et Grand Capital 34
SYDNEY HOOK. Pour comprendre Marx 33

LA RENAISSANCE DE LA NOUVELLE

Union Jack, nouvelles anglaises choisies et préfacées par PAUL MORAND.. 3

GÉOGRAPHIE HUMAINE

CHARLES PARAIN. La Méditerranée 333

HISTOIRES EXTRAORDINAIRES

ABEL CHEVALLEY. La Bête du Gévaudan.. 343

COLLECTION HÉROÏQUE

RENÉ LELU. Trotte-Menu le petit Beauceron 342

LE SCARABÉE D'OR

DASHIELL HAMMETT. Le Faucon de Malte. 34

ŒUVRES

DRIEU LA ROCHELLE .. 4e page couvert.
ALBERT THIBAUDET 35

ACTUALITÉS

Centième Traversée de l'Atlantique Sud 355
Armand Carrel. 354
Erasme 3
Liszt.. .. .. 3e page couvertu

OPINIONS DE LA CRITIQUE

AURIANT. Les Lionnes du Second Empire.. .. .. 14 cahier de fin
R. BOURGET-PAILLERON. Menaces de Mort 330
PAUL CLAUDEL. Figures et Paraboles.. 351
ETIEMBLE et YASSU GAUCLÈRE. Rimbaud.. .. .. 6 cahier de fin
ROBERT FRANCIS. Une Vie d'Enfant. 13 cahier de fin
GEORGES FRIEDMANN. La Crise du Progrès. 338
VENTURA GARCIA CALDERON. Le Sang plus vite 32
BERNARD GRASSET. Commentaires .. 35
JEAN DE LATOUR. Examen de Paul Valéry.. 32
P. LECOMTE DU NOÜY. Le Temps et la Vie.. 35
ARMAND LUNEL. Le Balai de Sorcière. 12 cahier de fi
MICHEL MATVEEV. Etrange Famille. 11 cahier de fi
MARCEL THIÉBAUT. Edmond About 346

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE. 336 et 337

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

LA JEUNESSE D'UN CLERC

AVERTISSEMENT

L'objet du présent ouvrage est beaucoup moins de conter des événements que de décrire ma nature, de rechercher les facteurs qui l'ont faite ce qu'elle est, de montrer les effets nécessaires qu'elle eut dans mes rapports avec les hommes. Je serai ainsi amené à peindre certains milieux qui agirent sur ma formation, et donc à apporter quelque contribution à l'histoire de ce dernier demi-siècle. Ce sera comme malgré moi. Mon but est d'ordre psychologique, non historique.

Le mobile qui m'émeut ici n'est pas le plaisir de traiter de ma personne. Je puis le dire en vérité, et marquer là déjà un trait de ma nature, d'ailleurs quelque peu monstrueux : ma personne, conçue pour elle-même, n'intéresse nullement mon esprit et je n'ai aucune tendance à la considérer. Mais je crois que, dans une certaine famille humaine qui traverse toute l'histoire et y aura joué quelque rôle — disons provisoirement les tenants de l'idéalisme absolu — j'aurai été un exemplaire assez parfait. C'est le désir d'offrir aux psychologues une description un

peu poussée de ce spécimen qui m'a fait faire ce livre. C'est un mouvement de savant. Je voudrais verser aux annales de la science de l'Homme une observation bien faite sur un certain type humain. Je lègue mon crâne au muséum, avec quelques observations sur sa structure.

J'ai souvent pensé que tout le monde devrait entreprendre un travail de cet ordre ; qu'on pourrait l'espérer, puisque les hommes sont, paraît-il, si portés à s'occuper d'eux-mêmes, si « égoïstes ». La vérité est que, dans le sens qui me tient ici, les hommes s'occupent fort peu d'eux-mêmes. La plupart auront dévoué leur existence à leur carrière, à l'établissement de leurs enfants, à leurs plaisirs, et mourront sans avoir donné un seul instant d'attention un peu profonde à leur nature et aux raisons pourquoi elle l'est. Ce qu'ils appellent être égoïstes, c'est exploiter le monde extérieur au profit de leurs intérêts et de leurs jouissances, nullement faire de leur être l'objet d'une réflexion systématique. Si je regarde les grands autolâtres, ceux qui ne parlent ou n'écrivent que de soi, il m'apparaît que leur soin principal est d'imposer leur personnalité à d'autres, *fort peu de réfléchir sur elle. J'ai le sentiment que, dans une île déserte, toute leur occupation d'eux-mêmes s'évanouirait. Je crois remarquer aussi que la plupart de ceux qui ont parlé de soi l'ont fait sur le mode descriptif bien plus qu'explicatif. Ils ont dit ce qu'ils étaient, très peu pourquoi ils l'étaient. Etant le plus souvent de brillants hommes de lettres, ils ont complaisamment parlé de leur personne, mais assez mal montré combien elle était faite de composantes la dépassant ; encore moins se sont-ils appliqués à la faire rentrer dans une catégorie humaine d'ordre général. Ils se sont bien plus efforcés de se sentir que de se comprendre. En somme, l'humanité est ici frustrée par une sorte de loi : ceux qui écrivent leurs mémoires n'ont généralement point l'esprit de science et ceux qui ont cet esprit,*

en raison même de cet esprit, n'écrivent guère leurs mémoires.

J'écris aussi pour vous, mon élève, jeune homme de ma famille morale. J'aimerais vous servir à reconnaître de bonne heure qui vous êtes et quelles disciplines vous conviennent, à ne pas point perdre votre temps à des fréquentations aimables, voire pathétiques, mais dont votre forme d'esprit n'a que faire pour sa perfection. J'aimerais, en vous passant le flambeau, vous porter aide pour en cueillir toute la lumière.

Juin 1936.

Plan de l'ouvrage.

I. *Première influence* : la famille (1867-1877).
II. *Deuxième influence* : le lycée (1877-1887).
III. *Troisième influence* : les grandes écoles, la Sorbonne, le monde, l'affaire Dreyfus (1887-1900).

Chapitre premier : la Famille.

I. Enfance heureuse. — Stations près du piano de mon père. — J'entre dans la vie sous le signe de la confiance, de l'admiration, de la vie sereine et facile. — Effets d'une telle enfance : elle a éclairé toute ma vie, mais m'a mal préparé aux épreuves. — Ma gaieté naturelle, inaptitude à la tristesse.

II. Je n'ai pas connu mes grand-parents. J'échappe à l'orgueil dynastique. — Indépendance économique de mon père et de ma mère par rapport à leurs ascendants. Effets sur moi de cette condition. — J'ignore le bloc familial.

III. Formes d'esprit de mes deux parents. Je combine l'esprit philosophique de mon père au tempérament littéraire de ma mère.

IV. Idées politiques parmi lesquelles j'ai grandi. Conceptions politiques d'une famille juive au début de la Troisième République. Leur identité avec celles de la Révolution. — Accueil de non-Juifs à la République. — Nature du patriotisme de mes parents. — Ambitions juives ; une source de

l'antisémitisme. — Libéralisme total dans lequel je suis élevé en matière de religion. Incompréhensions qui en résultent. — L'enseignement qu'on me propose m'est présenté dans l'absolu, jamais comme l'expression d'une tradition.

V. Éducation morale : on m'exalte les vertus de l'intelligence, assez peu celles du caractère. — Conception non tragique de la vie commune à tout un monde de cette époque. — Traits qui marquent déjà le tour de mon esprit.

VI. J'accepte l'éducation qu'on me donne et ne la mettrai jamais en question. — Mon peu de goût naturel pour l'inquiétude morale. — Vue d'ensemble sur ces premières années.

I

Mon père, Camille Benda, né en 1827, appartenait à une vieille famille juive de Belgique, alliée aux Emden, aux Herrera, aux Reinach, aux Propper, et autres magnats de la finance flamande et hollandaise. Ses parents menaient, à Bruxelles, une vie de bourgeois aisés et honorés.

Mon père était l'aîné de trois garçons et de trois filles. Il se destinait à l'état d'ingénieur, avait le culte des mathématiques et, plus généralement, de la science. En même temps, très sensible à la musique, remarquable exécutant et même petit prodige. Il avait joué, à douze ans, le *Concertstück* de Weber devant le roi des Belges.

Mon grand-père avait le goût des vastes spéculations financières. Un jour, par un destin assez courant dans ma famille et dont j'ai respecté la loi, il se trouva ruiné. Les fils durent s'occuper de gagner leur vie. Mon père avait alors vingt-deux ans. Il vint à Paris, entra dans la maison d'exportation d'un de ses oncles, dont il devait bientôt épouser une des filles et prendre la succession.

Sans avoir le mépris de son travail, et d'ailleurs incapable de quereller le sort au nom d'une personnalité à quoi il attachait peu d'importance, mon père gardait

sa religion à la science et à ceux qui s'y vouent. Il se lia alors d'une amitié qui ne devait finir que par la mort, avec le docteur Paul Lorain, encore étudiant, futur professeur d'Histoire de la Médecine à la Faculté, ami lui-même de Henri Sainte-Claire Deville, du physiologiste Marey, du physicien Cailletet, de Marcellin Berthelot, etc... Cette liaison devait avoir une grande influence sur ma formation par l'atmosphère de science où elle m'a fait grandir. Comme Montaigne, j'eus la chance d'avoir un père « plein de révérence pour les doctes ».

En 1857, âgé de trente ans, mon père épousa sa cousine. Bientôt leur naissait une fille, ma sœur Aline, morte il y a peu de temps.

Les débuts du ménage furent très modestes. Ils habitaient un petit logement, rue du Temple, n'avaient qu'une bonne. Mon père étendit ses affaires, fonda au Japon une maison qui prospéra. On prit un appartement, boulevard Beaumarchais. C'est là que je naquis le 26 décembre 1867.

J'eus une enfance heureuse.

Un de mes premiers souvenirs est celui d'un matin où, m'éveillant par un beau soleil d'hiver dans le vaste salon qui donnait sur le boulevard et dont on avait fait ma chambre, je vis sur la cheminée un grand cheval à bascule et sur la commode en face un grand âne à roulettes. Je battis des mains, appelai toute la maison. Mon père, venant s'asseoir sur mon lit, m'apprit que j'avais ce jour-là cinq ans.

Ces deux grands animaux symbolisent une des raisons qui m'ont fait l'enfance douce. Mon père s'était peut-être privé de quelque chose pour me les donner ; non qu'il crût le moins du monde que ses enfants eussent droit à ce qu'il y a de plus beau, mais simplement parce qu'il voulait que je fusse très content. J'eus en effet

des parents pour qui l'essentiel de leur vie était de rendre leurs enfants heureux. J'ai compris plus tard quel régime d'exception j'avais connu là, en voyant le nombre inouï de ceux chez qui ce souci passe après toutes sortes d'autres, quand il existe.

Cet intérêt concentré sur l'enfant tenait chez mon père à une cause assez triste, dont je dirai un mot parce qu'elle passe sa personne. Bien qu'il eût à peine quarante ans lorsque je vins au monde, il était de ces hommes qui pensent que, dès cet âge, leur vie est terminée, parce qu'elle ne leur a pas donné ce qu'ils voulaient (j'ai dit qu'il eût voulu être ingénieur) et la poursuivent dès lors sans nul entrain. Il vaquait à ses affaires par routine, ne nourrissait aucune sorte d'ambition personnelle, vivait sur son acquis intellectuel et artistique en cherchant fort peu à l'accroître (je songe à son indifférence pour la musique nouvelle). Il est naturel que de tels désenchantés estiment que désormais tout le prix de leur existence est dans ce qu'ils font pour leurs enfants. Chez ma mère, nature bien plus attachée à elle-même, d'ailleurs plus jeune de dix ans, le renoncement de soi en faveur de l'enfant était beaucoup moins sincère, beaucoup plus littéraire. Il était lié en outre à une grande soif d'impérialisme. J'ai rarement vu un être qui justifiât autant le mot de Stuart Mill, selon qui l'amour des parents pour leurs rejetons est une des formes du sentiment de la propriété. Ce renoncement n'en existait pas moins et se traduisait aussi par un grand désir de nous rendre heureux. D'ailleurs, en se sacrifiant si jeunes à leurs enfants, mes parents ne faisaient peut-être que payer leur tribut à leur race et à son messianisme, à l'habitude qu'elle eut pendant des siècles de penser que les adultes n'offrent pas d'intérêt puisqu'ils n'ont pas produit le Sauveur, et de porter tous ses regards vers ceux qui montent. Quelles qu'en soient les raisons, le fait est

que j'eus des parents dénués de tout égoïsme, de toute application au quant-à-soi, même sous ses formes les plus avouables. C'est un trait qu'ils ne m'ont point légué.

Ce fait d'avoir un père qui pense qu'à quarante ans sa vie est terminée comporte, pour un enfant, des conséquences qui ne sont pas toutes heureuses. Cela fit d'abord que je grandis près d'un homme dénué de jeunesse de cœur. Cela fit aussi que, par un mouvement bien décrit par Péguy, mon père reporta sur moi ses ambitions avec toute la fougue dont il les renonçait pour lui-même. Il s'ensuivit que je connus ce malaise, quasi classique, de l'enfant qui sent qu'on fonde sur lui de tels espoirs qu'il est fatalement voué à les tromper ; malaise qui ne va pas sans quelque irritation pour ceux qui, sans nous consulter, nous imposent de telles charges. Je connus ce malaise d'autant mieux que mon père s'imaginait que je serais un de ces acharnés travailleurs que rien ne distrait de leurs livres, alors que je sentis très vite que, ressemblant à ma mère, j'étais un fantaisiste.

Quel piocheur je devais être dans la pensée de mon père, voici qui en donnera une idée. Un jour, nous vîmes arriver à la maison d'énormes tomes de la Société de l'Histoire de France. « Je t'ai abonné à cette collection, me dit-il ; elle te servira quand plus tard tu voudras faire de l'histoire ». Elle me servit en effet. Mais un autre jour je devais aussi faire de la physique ; un autre jour de l'astronomie. C'était la superstition de la science propre à toute une bourgeoisie de cette époque. Si on avait aligné tout ce que je devais faire, il m'eût fallu vivre trois cents ans. Quelle foi dans un enfant impliquent de telles candeurs ! Et quelles déconvenues je réservais à cette foi ! Mais ces tristesses ne devaient sévir que bien plus tard. A cet âge je ne tirais que du bonheur de l'intérêt passionné que mon père me portait.

Une autre condition, très proche de la précédente, aida à me faire l'enfance heureuse. Visiblement, mon père et ma mère entendaient jouir de leurs enfants, goûter le plaisir que peuvent nous donner de jeunes êtres qui sont nôtres et s'éveillent à la vie. C'est là encore une chose dont il me semble que peu de parents témoignent, soit parce qu'ils se plaisent peu dans la compagnie de leurs enfants et cherchent leurs joies ailleurs, soit parce que, capables de ce plaisir, ils le méprisent et ne veulent que les roides satisfactions de l'éducateur. Pour mon père c'était clairement un bonheur de venir le matin s'asseoir au pied de mon lit, me promener le dimanche dans quelque lieu public en accueillant mes étonnements, me prendre le soir sur ses genoux en écoutant mon babil. Toutefois, si cette disposition de mes parents m'a fait l'enfance heureuse, c'est que j'étais porté, moi aussi, à jouir de ces grandes personnes bienveillantes que le sort avait mises auprès de moi. Quand à la fin du jour mon père revenait de son bureau et que j'entendais la clef tourner dans la serrure, j'accourais comme le chien au-devant d'un maître aimé, et ce m'était une fête de le suivre dans le petit salon où il se retirait en attendant le dîner, de monter sur ses genoux, de jouer avec sa grande barbe, de lui poser mille questions qu'il subissait si patiemment. Bientôt il se mettait au piano et c'était alors ma joie de me tenir contre lui, de suivre ses mains, de lui faire me rejouer telle belle chose, recommencer trois mesures qui m'enchantaient... En somme, j'ai passé mes premières années en compagnie d'un grand ami, plein d'indulgence. Il me semble que ma vie en a reçu un rayon doré qui l'éclaire encore.

Ces stations dans ce petit salon, près de ce vieux piano, tiennent une grande place dans la formation de mes valeurs. Mon père jouait dans l'obscurité, par cœur, les yeux fermés, la pipe aux lèvres. Que de fois j'ai

pensé à lui en me rappelant ce mot de Debussy : « Il y a des gens qui vont à l'Opéra, suivent tous les concerts, courent entendre l'orchestre de Dresde ou de Copenhague qui traverse Paris, ont un abonnement chez un éditeur qui leur envoie tout ce qui paraît, etc... Et puis il y a les gens qui aiment la musique. Ceux-là ont généralement un mauvais piano, et ils jouent toujours les mêmes choses... » Y compris le mauvais piano (car le piano à queue était dans le grand salon, où on allait rarement), c'était exactement le cas de mon père. (Il était toutefois abonné au Conservatoire). Ces « mêmes choses », c'était les opéras de Weber (je le vois encore, penché sur son clavier, jouant avec amour l'air d'Agathe), le chœur des prêtres de la *Flûte enchantée*, le larghetto du quintette pour clarinette, les *Scènes d'enfants* de Schumann, certaines romances sans paroles de Mendelssohn (tribut au goût du temps), le chœur des pèlerins de *Tannhaüser*, et surtout les symphonies de Beethoven, qui avaient bouleversé sa génération comme les œuvres de Wagner ont bouleversé la mienne. Il les jouait par cœur et dans des arrangements à deux mains qu'il avait faits lui-même. J'écoutais, particulièrement ravi par l'allegretto de la septième et l'andante de la neuvième. Je les redemandais constamment. A huit ans, je savais ces symphonies comme les autres enfants savent *J'ai du bon tabac*. J'aurais repris quiconque eût confondu le scherzo de la septième et celui de l'*Héroïque*. Il y avait aussi le finale de la *Sonate au Clair de lune*, qui me rendait fou de joie... J'apprenais là à ne goûter que le beau éternel ; à mettre au premier rang l'art qui entend s'adresser à notre âme la plus intérieure (mon père plaçait la symphonie, la belle musique de chambre au-dessus de la plus belle musique de théâtre) ; à honorer le fidèle interprète des grandes œuvres, l'officiant désintéressé de la beauté, à mépriser l'histrion qui n'y voit que l'occasion d'affirmer sa personne et de

la faire applaudir. J'apprenais à devenir un clerc.

Il me semble aussi que près de ce vieux piano se formait l'exigence que j'ai, en toutes choses, d'une exécution approfondie et sérieuse, mon horreur de l'à peu près, du « chiqué », des gens « doués » qui, refusant de travailler, font tout mal.

Dans ces rapports avec mon père, je puisais le sentiment d'une vive admiration, qui était un de mes bonheurs de petit garçon. Sentiment accru du fait qu'il était grand, fort, doué d'une belle figure assyrienne, habile aux exercices du corps où il montrait autant d'allant que de sang-froid. Ma confiance physique en lui était totale. Ma mère disait un jour d'un de nos amis : « C'est encore un père comme Camille, avec qui ses enfants iraient dans le feu ». Je tiens pour important d'être entré dans la vie sous le signe de l'admiration et de la confiance totale.

Je tirais aussi des sentiments que m'inspirait mon père l'idée que, dans le ménage, c'est à l'homme qu'appartient de droit le premier rang, la femme n'y devant être qu'une personne « à la suite » ; idée qui se fortifiait encore de ce fait — sémitique — que ma mère s'effaçait comme naturellement devant lui, tenait sa préséance pour une chose hors de discussion. Il est résulté de là que lorsque plus tard j'ai vu, dans mainte famille française, la royauté quasi totale qu'y exerce la femme, qu'elle croit lui être due, et qui ne s'explique même pas toujours par la beauté, j'en ai conçu quelque agacement. *Belphégor* et le *Dialogue d'Eleuthère* sont l'œuvre d'un homme qui a grandi parmi la conception biblique des rapports des deux sexes et qui récuse les dogmes de la chevalerie. J'ai d'ailleurs été toujours acquis à l'émancipation de la femme ; mais par justice, non galanterie.

Une autre condition dont je crois qu'elle a contribué à me faire l'enfance heureuse est celle-ci : sur toutes

les graves questions qui peuvent diviser des conjoints — problèmes politiques ou religieux, éducation à donner aux enfants, choix des relations — mes parents s'entendaient pleinement. C'était, en partie, un effet de cette soumission dont je viens de dire qu'elle était naturelle à ma mère. Il suit de là que, si j'ai perçu une ou deux querelles parce que ma mère eût voulu un lustre ou un tapis que mon père trouvait trop coûteux, je n'ai jamais assisté à ces disputes qui dressent tout palpitants l'un contre l'autre deux êtres profondément distincts, et portent tant de trouble dans l'âme de leur enfant qui les croyait semblables. Il est vrai que de tels spectacles peuvent inviter l'enfant à choisir tout bas entre les deux échelles morales qui lui sont ainsi proposées. Il y a là peut-être un exercice précoce du jugement personnel dont j'ai été sevré. Je me demande soudain si une enfance heureuse n'est pas nécessairement le contraire d'une enfance instructive.

Cette entente de mes parents sur les problèmes fondamentaux m'a donné naturellement l'unité d'idéal moral. Et je songe tout à coup que j'ai parfois été injuste pour ceux qui n'ont pas réalisé cette unité et qui, à soixante ans et plus, se demandent encore où sont le bien et le mal. Sans doute, chez maint de ceux-là, il y a un goût malsain pour l'inquiétude, une haine romantique du fixé : mais il peut y avoir aussi d'avoir grandi entre un père et une mère essentiellement contraires dans leurs évaluations en même temps qu'également honorés, et de ne s'être jamais remis de ce conflit. Il est certain que, l'atmosphère qui m'a formé dans l'ordre moral ayant été homogène, j'ai été sous ce rapport un être défini, non tiraillé en divers sens, et que savoir qui je suis m'a été plus facile qu'à d'autres.

Je dois marquer aussi certaines circonstances toutes fortuites qui ont aidé à produire cette couleur sereine dont s'enveloppe le souvenir de mes premières années.

D'abord, l'absence de maladie. A part une rougeole à mon compte et une scarlatine pour ma sœur, je n'ai, jusqu'à vingt ans, vu personne chez moi qui se soit mis au lit pour raison de santé. Puis l'absence de soucis matériels. Les affaires étaient alors faciles. Mon père, sans se tuer au travail, gagnait très largement notre vie. Enfin l'absence d'inquiétude politique. L'agitation de l'époque qui s'étend du début de la Troisième République jusqu'à 1880 consistait presque uniquement à mettre en question la forme du régime. Or cette forme, quelle qu'elle dût être, et bien que mes parents eussent leur préférence, ne pouvait que peu changer la vie de modestes gens comme nous. Pour ce qui est de la perspective d'une nouvelle guerre avec l'Allemagne, elle n'a vraiment surgi devant le grand public qu'en 1886, par l'affaire Schnæbelé. Quant à l'éventualité de profonds changements sociaux et au danger des doctrines révolutionnaires, personne alors dans la bourgeoisie ne les prenait au sérieux. Cette époque — les âmes romantiques l'en ont souvent flétrie — est, sous l'angle politique, une époque sans grandeur. Autre manière de dire qu'elle fut heureuse.

Notre vie matérielle était facile. Une des conséquences est qu'on recevait souvent, une fois par semaine. J'y prenais grand plaisir. J'avais le sentiment que tous ceux qui venaient chez nous m'aimaient. Cela faisait que j'étais un enfant très sociable, très gai. Ma sœur et ma mère m'ont souvent dit combien je les avais fait rire en entrant un matin dans la pièce où elles tiraient l'aiguille et m'écriant, radieux : « Je suis de bonne humeur. » Une autre fois je les avais abordées avec une poire à la main en déclarant : « Je vais vous raconter une petite *hispoire.* » (Cela, c'était déjà l'homme de lettres). J'étais aussi très diable. La femme du docteur Lorain, dont les deux fils étaient mes camarades, écrivait à ma mère : « Quand vous viendrez, n'amenez

plus Julien ; lorsqu'il est passé, pendant deux jours je ne peux plus tenir mes garçons. » Et j'étais très malicieux. Une fois j'avais caché dans la cheminée la boîte à ouvrage de ma sœur, qu'on chercha plusieurs semaines. Une autre fois, j'avais dissous du bleu de blanchisseuse dans le pot à eau d'un grand cousin qui habitait chez nous, et s'en était allé tout bleu chez ses clients. Je me souviens d'ailleurs d'une lettre de ma mère à une de nos anciennes bonnes, où l'on m'avait expédié soudain quand la scarlatine s'était déclarée chez ma sœur, et qui se terminait ainsi : « Julien est très méchant. Lui rappeler qu'il faut être simple et bon. » Mais cette « méchanceté », comme encore un peu aujourd'hui, faisait partie de ma bonne humeur.

Nous étions, dis-je, de modestes gens. Ceci explique peut-être un trait de ma nature : mon absence d'ambition, de soif des honneurs. Je les eusse peut-être exigés comme d'autres, si je fusse d'un milieu où ils sont de tradition. Toutefois que d'autres, de souche plus humble encore, trouvent que tout leur est dû ! La cause de mon repos doit être ici cherchée ailleurs.

J'ai un peu insisté sur le bonheur que me furent ces premiers ans. C'est qu'il me semble qu'il a pour une grande part façonné mes évaluations. Quoi que décrète plus tard notre philosophie, notre cœur ne peut s'empêcher de prendre pour étalon de la vie nos années d'enfance et, si ces temps furent doux, de penser que la vie est bonne ou du moins peut être. Quelles que soient leurs épreuves ultérieures, ceux auxquels leur père et leur mère ont souri sont optimistes. Pour moi, je me demande si ce n'est pas cette heureuse enfance qui m'a fait conférer plus tard une sorte de dignité métaphysique à la vie sereine et facile, écrire qu'il était incroyable que mœurs faciles fût synonyme de mœurs honteuses et que la morale de la facilité fût encore à faire. En tous cas, c'est certainement elle qui a causé

ma tendance à croire que la vie heureuse est la vie normale et mon désemparement devant les épreuves que le sort m'a imposées comme devant des choses contre nature. Mais, l'avouerai-je, arrivant au terme de mes jours, il me semble que ces épreuves ne furent point et, que, par-dessus quelques légers cauchemars aujourd'hui dissipés, je n'ai pendant soixante ans fait que continuer ces douces années. En sorte que je serais assez près de dire, avec ce maître auquel je songe souvent depuis que j'écris ces pages, que si quelque Méphisto me rendait la jeunesse, je recommencerais volontiers cette charmante promenade à travers la réalité, encore que la pensée d'une vie qui recommencerait me semble un des grands signes des faiblesses de l'esprit humain et l'une des pires offenses à l'ordre du cosmos. Toutefois, au moment de clore ces lignes sur mon heureuse enfance et sur les causes qui la firent telle, il me semble que j'ai omis l'essentielle qui est, non pas ce que l'extérieur fit pour moi, mais bien, à l'intérieur de moi-même, une singulière aptitude à être heureux. J'ai dit que j'avais été un enfant gai. Je crois que je l'aurais été quelles qu'eussent été les circonstances. Ce qui me le ferait admettre, c'est que plus tard mes tristesses furent toujours à court terme, comme si le fond de mon être les repoussait. Aujourd'hui encore, lorsqu'il m'en vient, elles m'inquiètent peu, parce que je sais que je ne les supporterai pas longtemps. Aussi puis-je dire que, si le sort m'a comme aux autres infligé des sujets de souffrance, je n'ai du moins pas à me reprocher de m'en être forgés d'artificiels, ni surtout de n'avoir pas su jouir des bonheurs qu'il m'offrit. Dante emprisonne dans un de ses cercles les plus terribles ceux auxquels Dieu avait tout donné pour être heureux et qui passèrent leur vie à se torturer. Voilà un cercle où je suis sûr de ne point pourrir.

Je n'ai rien dit de certaines choses qui me semblent

capitales pour la psychologie de l'enfant : mon sentiment en apprenant que j'étais un petit bourgeois, un petit français ; en constatant qu'il y avait des chiens, des chevaux, des fleuves, des monts, des pics ; mon idée (respectueuse) que cela devait être ainsi et en même temps, tout bas, que ç'aurait pu être autrement ; surtout cette idée, sans révolte d'ailleurs, que j'entrais dans un monde où l'on avait tout fait sans me consulter et qu'il me fallait admettre (je l'avais, entre autres, bien entendu sans me l'exprimer, pour la guerre de 70) ; ma croyance qu'il y avait toujours eu des arbres le long des routes et des allées dans les forêts (je ne l'avais pas pour les chemins de fer) ; mon étonnement devant la bizarrerie de la structure des femmes, de leur costume, devant la constatation de mon anatomie, de mon sexe... Toutes choses dont aucun autobiographe ne dit mot. Mais elles n'ont rien à voir avec l'histoire de ma formation spirituelle.

II

Voici maintenant une condition de mon enfance qui m'a peut-être aussi fait ce que je suis : je n'ai pas connu mes grands-parents. Sauf la mère de ma mère, curieuse vieille dame que je voyais peut-être trois fois l'an, qui d'ailleurs n'aimait que ses petites-filles et ne me témoignait aucune tendresse, tous étaient morts quand je vins au monde. Je n'ai donc pas subi cette gâterie spécifique, et surtout ce sentiment d'impunité assurée, que tant de jeunes bourgeois ont, du fait des grands-pères et grand'mères, trouvés en entrant dans la vie et dont certains gardent la marque si longtemps. Peut-être ceux qui n'ont pas connu leurs grands-parents veulent-ils une fiche à part dans les casiers du psychologue.

Non seulement je n'ai pas connu mes grands-parents, mais j'entendais peu parler d'eux par mon père et ma mère. C'est que ceux-ci étaient, en grande partie, autonomes par rapport à leurs ascendants et donc exempts de l'obligation quasi mécanique de les avoir toujours devant l'esprit. Ils l'étaient dans l'ordre économique, ne devant rien aux parents de mon père qui, je l'ai dit, avaient été ruinés, et pas grand chose à ceux de ma mère, qui lui avaient fait une très petite dot et devaient laisser peu de bien. J'ai été, moi, un héritier, mais mes parents, eux, ne l'étaient pas. Et ils étaient indépendants de leurs ascendants aussi, j'ose dire, dans l'ordre moral, mon père, par cela même qu'il venait faire sa vie dans un grand pays comme la France, et en 1850, c'est-à-dire en pleine agitation politique, se référant assez peu aux idées de la paisible famille bruxelloise dont il sortait, cependant que ma mère, pratiquant totalement le précepte biblique, faisait bon marché des idées de sa maison natale pour suivre exclusivement celles de l'homme avec qui elle allait fonder. Je dirais presque que, socialement, mes parents formaient un « commencement absolu ». N'ayant point connu mes grands-parents et entendant peu parler d'eux, j'avais le sentiment qu'avec mon père et ma mère se terminait la lignée des gens nés avant moi à qui je me rattachais. J'ignore donc l'état d'âme de tant d'hommes qui, ayant dans leur jeune âge touché leur ascendance sous les espèces de deux générations, parfois de trois, lui ont conféré dès lors la majesté d'une sorte de dynastie. Si le hasard n'eût point voulu que mes grand-parents mourussent avant ma naissance et s'ils avaient laissé quelque grand bien à leurs enfants, j'aurais peut-être eu d'autres idées sur la famille. Au vrai, je parle ainsi par scrupule scientifique, ayant la conviction que mes idées sur ce point sont dues à mon tempérament profond et non aux circonstances.

Cette indépendance économique de mes parents, il me semble aujourd'hui que je la percevais vaguement et que j'en concevais pour eux une considération spéciale, que ne sauraient avoir les enfants qui sentent (car ils le sentent) que les bains de mer qu'on leur offre l'été, la voiture où on les promène, peut-être le pain qu'ils mangent est dû à la largesse des grands-parents, non au travail de leurs parents, qui leur apparaissent alors eux-mêmes comme des enfants. Mais ne forçons rien : l'enfant qui sent que ses parents sont des héritiers prend d'eux une haute idée, encore que d'un autre genre. Là encore, l'honnêteté du savant veut que je me demande si, dans le cas où l'occasion m'eût été offerte de me draper dans l'orgueil dynastique, je ne l'eusse pas saisie, comme les autres. Mais enfin, je n'eus pas à la repousser.

J'ai peu connu le sentiment de famille en ascension. Je ne l'ai guère su davantage en extension. Ma mère ne voyait pas beaucoup ses sœurs. Mon père, qui avait eu de l'intimité avec ses frères lorsqu'ils étaient venus ensemble à Paris, n'en avait plus guère au moment de ma naissance. Quant à ses sœurs, mariées en Belgique, je ne les ai jamais vues. Je n'ai donc pas contemplé ces tablées du dimanche où, autour d'une aïeule, l'enfant voit s'asseoir trente personnes de son sang ou alliées à son sang, et où il puise le sentiment que le groupe dont il est membre constitue une espèce d'Etat dans l'Etat [1]. L'absence de l'*idola tribus* n'est pas chez moi le fruit d'un affranchissement, c'est un bien que j'ai trouvé au berceau. Toutefois je l'ai grandement perfectionné.

1. L'irritation de certains enfants contre ces réunions du dimanche n'empêche nullement, chez eux, le sentiment que je rappelle ici, avec l'orgueil qui l'accompagne. Cela se voit nettement par la défense qu'ils ont tout de suite si un étranger attaque le bloc familial.

Avant de quitter mes grands-parents, je dirai un mot de cette mère de ma mère que j'ai vue si rarement et qui m'aimait si peu, mais dont il me semble que j'ai hérité quelque chose. Elle était célèbre par son esprit de répartie, comme d'ailleurs tous les membres de la famille Emden, et on se répétait ses mots, qui n'étaient pas tous tendres. Un jour, comme en raison de son âge elle avait demandé à un promeneur de l'aider à traverser la rue, celui-ci lui dit en la quittant : « Permettez-moi, Madame, de vous apprendre qui vient d'avoir l'honneur de vous offrir le bras : l'amiral ***. — Eh bien, amiral, répond-elle, nous avons fait une bonne traversée. » Une autre fois, comme une de ses filles se plaignait que les riches cousins de la plaine Monceau n'invitassent pas son mari, chef d'une immense maison d'affaires, alors qu'ils recevaient son beau-frère, petit employé chez un agent de change, elle lui disait, connaissant bien le snobisme des grands juifs, qui méprise le commerce et respecte la banque : « Que veux-tu, mon enfant, ton beau-frère essuie la plume d'un banquier ! » On contait encore qu'au lendemain de 70 elle avait déclaré qu'il était dommage pour la France de perdre la terre d'Alsace, mais non les Alsaciens qui n'étaient bons qu'à faire des Allemands. Allons, je dois quelque chose à cette vieille dame.

III

Je dirai maintenant les formes d'esprit de mes deux parents, formes qui ont très grandement déterminé la mienne, soit par l'hérédité, soit par l'exemple. Ici, je crois pouvoir dire que j'ai bénéficié de la combinaison de deux facteurs très divers et assez bien complémentaires.

Mon père avait l'esprit philosophique, proprement

bouddhique. Ses bonheurs étaient visiblement dans la contemplation. Quand le soir il revenait de ses affaires, son mouvement était de se retirer dans son petit salon où, me prenant sur ses genoux, il demeurait longtemps dans l'obscurité, silencieux, méditatif ; les mois d'été, il restait des heures, assis sur la plage, à regarder la mer. Quelle réponse donnait-il à l'énigme du monde ? Dénué de tout besoin d'exprimer, il ne l'a dit à personne, peut-être pas à lui-même ; mais je suis sûr qu'elle était du genre panthéiste et n'expliquait pas les choses par la volonté créatrice qu'aurait eue, à un moment donné, un personnage semblable à lui. La mer était ce qu'il préférait dans la nature, évidemment à cause de son exhortation à l'infini. Le monde extérieur, en tant qu'il ne fait que flatter nos sens, le touchait peu. Jamais je ne l'ai entendu admirer un site ou un coucher de soleil. Pendant neuf ans, il nous mena l'été en un lieu qui, comme paysage, était affreux. L'ameublement pour lui ne comptait pas. Un jour que ma mère critiquait un appartement que nous pensions prendre, je l'entendis murmurer : « Qu'est-ce que ça fait, l'endroit où on demeure ! » La peinture lui était lettre morte. En revanche, la musique était son amour. Encore y repoussait-il tout ce qui veut y introduire du pittoresque. L'opéra l'enchantait moins que la symphonie ; la musique qui ne vaut que par les timbres l'attirait peu ; un pur coloriste comme Berlioz ne le retenait guère ; le chanteur, avec sa soif d'imposer sa personne, l'irritait ; ce qu'il aimait dans le chant, c'était les chœurs, où sombre l'individu. Mon infinitisme eut de bonnes racines.

L'esprit philosophique de mon père comportait un aspect auquel je dois faire une grande place dans l'histoire de ma formation : le sens profond, et presque toujours juste, que certaines choses, pour lesquelles l'époque hurlait au génie, n'étaient que des gloires d'actualité qui ne

méritaient pas l'attention. En voici un exemple. Un soir, comme je dînais seul avec lui, ma mère étant absente je ne sais pourquoi, il arriva un billet pour la répétition générale de *La Princesse de Bagdad*, d'Alexandre Dumas fils, immense « événement artistique » aux yeux du temps et qui faisait courir tout Paris. Il se demanda un moment s'il userait de ce billet, finit de dîner, joua un rondo de Mozart et alla se coucher. Quand revint ma mère, elle le tança vivement d'avoir laissé perdre une telle place, pas même tenté de faire un heureux. Il laissa passer l'orage, puis seul avec moi et ouvrant son piano : « Tout cela, pour une bête de pièce, dont ils ne sauront même plus le nom dans dix ans ! » Il m'est malaisé de croire que de tels mots ne m'aient point marqué.

Il me semble que l'esprit de mon père passait dans sa personne physique. Le front et la ligne des sourcils étaient d'un calme puissant ; l'ensemble de la figure sculptural et peu mobile, peu animé ; les yeux gris bleu avaient peu d'expression, et semblaient refléter l'infinité du monde, dans son immobilisme. En me rappelant son image, je vois derrière elle, se perdant au fond des âges, à travers les ghettos de l'Orient, toute une lignée de grands juifs au même front, aux mêmes yeux ; ancêtres dont j'ignore tout, qui sans doute ne m'eussent pas aimé avec la forme d'âme que m'ont faite les latins, et revivent dans tous mes livres.

Cette belle tenue mentale avait une tare, qui était une maladie de l'époque. Elève des Berthelot et des Renan, mon père avait la superstition de la science, la croyance qu'elle résoudrait un jour tous les problèmes. Il y a là une faille de l'esprit philosophique dont je crois bien que, même tout enfant, je ne fus jamais coupable.

La tendance à voir les choses sous le mode de l'éternel avait chez lui sa rançon : peu de curiosité, peu de

pouvoir créateur (il avait pourtant écrit quelques études pour piano fort admirées et une symphonie burlesque très réussie dans le genre), peu d'aptitude à l'illusion confortante, nul besoin de dominer. Quand je pense à sa mort, survenue quand il avait à peine soixante-trois ans, j'évoque plus que jamais le fameux mot : « On meurt parce qu'on le veut bien ». Peu d'êtres, en effet, m'auront donné l'impression d'avoir si peu connu la résolution de s'affirmer contre l'offensive du monde extérieur.

Tout autre était ma mère. Nullement contemplative, sa loi était d'agir sur ce monde bien plus que de le subir. Elle lisait peu. Rien n'était plus comique que de la voir s'atteler, par nécessité mondaine, à la lecture du roman de l'année. Cela durait des semaines, un vrai pensum. En revanche, le matin, dans son lit, ses lunettes sur son nez, elle écrivait des lettres qui étaient de vrais volumes, lettres pleines de vie et de pages bien venues qui faisaient la joie de nos amis exilés en province ou à l'étranger. Goûtant le bel esprit, la littérature, la conversation, la vie de société, où elle était très recherchée, précisément pour son instinct sociable. Autoritaire dans sa maison, avec ses servantes, avec ma sœur. Rebelle jusqu'à la fin de ses jours à tout engourdissement de la curiosité, à toute ankylose de l'esprit ; à soixante-quinze ans et plus, elle confondait tout le monde par l'intérêt qu'elle portait aux nouvelles idées politiques, par son aisance à les comprendre, à les discuter, souvent à les admettre.

Cette vitalité ardente, cet esprit toujours en mouvement, ce besoin de s'affirmer par la plume, ma mère me l'a légué en même temps qu'elle me léguait la vivacité de ses yeux noirs, dont mes amis veulent bien m'assurer que, malgré le nombre de mes années, elle me préserve encore du total aspect de la vieillesse. Seulement cette vitalité, je l'ai mise au service de l'idéal

que j'héritai de mon père, au service du renoncement et du mépris de la vie. Ainsi s'explique peut-être mon cas, qui est d'avoir écrit contre la vie et la passion avec beaucoup de vie et de passion, contre l'attachement à soi-même avec un très fort attachement à moi-même, du moins à ce que je voulais dire et à la façon dont je voulais le dire. Si j'avais à m'expliquer par l'hérédité, je dirais que je suis le produit d'un juif du vieil Orient, épris d'éternité et méprisant des contingences, combiné à une petite juive du marais parisien, pétulante et écrivassière.

IV

Je dirai maintenant les idées politiques parmi lesquelles j'ai grandi. Ici j'apporte un document à l'historien : les idées politiques d'une famille juive, en France, au début de la troisième République.

J'ai été élevé dans le goût de la République et des principes démocratiques. Je dis le goût, non la religion. Les idées politiques ne prenaient chez mes parents aucun ton passionnel. Ils n'étaient nullement « enragés » de politique et manquaient, au surplus, de penchant pour le prêche. D'ailleurs, ils avaient eux-mêmes, dans leurs deux familles juives, humé le respect de la République sans aucun enseignement formel, mais comme l'air qu'on respire. Ils me le transmettaient ainsi qu'ils l'avaient reçu. Cette tranquille endosmose a fait plus que n'eussent fait tous les magistères formulés. L'adhésion aux principes démocratiques fait proprement partie de mes moelles.

Ces principes, tels que les adoptaient mes parents, étaient : l'égalité civique, j'entends la proscription du privilège, la laïcité de l'Etat, la liberté individuelle. Ils avaient le respect de ces principes bien plus que le culte de la forme républicaine. La monarchie de Juillet

gardait leur sympathie. Je me rappelle qu'un jour où je croyais, en bon petit républicain, devoir sourire de Louis-Philippe, mon père me dit gravement, non peut-être sans regret : « C'était un très bon roi ». Le gouvernement de Napoléon III, bien qu'ils le condamnassent pour son origine, leur fut fort supportable. Je croirais même que, par la grandeur extérieure et la prospérité matérielle qu'il valut à la France pendant dix-huit ans, il finit par les désarmer. Toutefois la fondation de la République satisfit grandement mon père. C'était le triomphe sans restriction cette fois, du moins en théorie, des dogmes qui lui étaient chers.

Elle le contentait aussi pour une autre raison, commune à pas mal de Français d'alors et dont la naïveté, d'ailleurs de peu de durée, m'inspire un grand respect. Ces hommes de foi voulaient que la République fût le signal d'une régénération de la France, la rédemption de l'immoralité, honteuse selon eux, qui avait marqué la fin du second Empire. Je me souviens, à ce propos, d'un dialogue entre mon père et ma mère, qui montrera encore le contraste de leurs deux natures. Ce devait être en 1876. Ma mère s'étonnait qu'on ne jouât plus la *Belle Hélène*, la *Grande Duchesse*, etc... « Il faut que tu te mettes bien dans la tête, lui dit mon père sévèrement, qu'avec la République c'est fini, toutes ces bêtises-là. — C'est drôle, dit tranquillement ma mère, il me semble qu'on est tout aussi immoral qu'autrefois. » Mon père n'attendit pas longtemps pour reconnaître que l'établissement de la République n'impliquait nullement le règne des vertus républicaines.

Ce règne existait pourtant chez certains chefs du nouveau régime. Un jour un de nos amis, professeur de piano, qui habitait un appartement au cinquième de la rue Favart, nous conta que, comme il donnait récemment une leçon à une heure un peu avancée, on frappa du pied au-dessus de lui si furieusement

qu'il monta voir qui faisait ce vacarme. Il se trouva dans une pièce mansardée en face d'un homme bourru qui lui dit, en levant le nez au-dessus de ses paperasses : « Je suis Eugène Spuller, ministre de la République, et j'ai besoin de silence.. » L'idée de cet homme qui dirigeait l'Etat dans une soupente frappa vivement mon âme d'enfant. Je crois bien que je pense toujours depuis qu'ainsi doivent vivre les conducteurs de l'Etat.

Le républicanisme n'était d'ailleurs pas le même chez mes deux parents. Au fond, mon père tenait pour la République bourgeoise, tout au plus radicale ; son journal était le *Temps ;* son grand homme Gambetta, parce qu'il avait brisé la conspiration du Seize-Mai, déclaré la guerre au cléricalisme, fort peu pour son appel aux « nouvelles couches ». Je crois bien qu'il était de ceux qui pensaient — qui pensent toujours — que la Révolution avait accompli son œuvre en libérant la classe à laquelle il appartenait et ne devait pas aller plus loin. Le problème social ne l'occupait point. Les violents d'extrême-gauche, les Eudes, les Vaillant, les Félix Pyat et autres avant-coureurs du communisme lui étaient odieux. Au contraire, ma mère (est-ce parce que d'une famille beaucoup plus modeste ?) avait une secrète tendresse pour ces audacieux ; les revendications ouvrières l'intéressaient ; elle était déjà la femme qui devait se réjouir vingt ans plus tard de voir un socialiste entrer dans le ministère Waldeck-Rousseau. Il y avait au fond d'elle un désir de dépasser, de renverser ce qui, politiquement, se veut immobile, un goût révolutionnaire, voire anarchiste, que j'ai vraisemblablement hérité.

En cela j'ai idée qu'elle avait elle-même de qui tenir. Etablis à Paris depuis Napoléon, ses ascendants avaient certainement suivi de près et encouragé de leurs vœux tous les mouvements libéraux du dix-

neuvième siècle ; la révolution de 1830, celle de 1848 (pas la Commune). Et voilà que tout à coup je me mets à évoquer, moi qui n'avais jamais pensé à eux, les parents de mes parents, et les parents de ceux-là. Je vois une succession de juifs intelligents, travailleurs, ironiques, amis de la science pendant que presque tout autour d'eux croupit encore dans les superstitions, agents de libération humaine, sur qui s'appuient tous les partis de progrès. En vérité, je suis honteux de m'y prendre si tard pour me sentir fier de descendre d'une telle élite, comprendre tout ce que je lui dois.

Le petit tableau historique dont je tente ici l'esquisse serait incomplet si je ne disais comment la République fut accueillie par les amis de ma famille qui, eux, n'étaient pas juifs et relevaient, pour la plupart, du vieux terroir français. Or, si j'évoque les conversations du vendredi après dîner, je crois bien me rappeler que ceux-ci étaient inquiets, méfiants du nouveau régime, qu'au fond ils ne croyaient pas viable, et que l'effort de mon père était de les rassurer. En même temps ils semblaient tenir le retour des Bonaparte ou des Bourbons pour impossible... Bref, si je m'en remets à mes souvenirs d'enfant, j'ai l'impression que, dans la moyenne bourgeoisie française, la République fut accueillie sans enthousiasme, comme une cruelle nécessité. Je pense souvent que cela n'a pas changé.

Le patriotisme de mes parents intéressera l'historien. Il était, je crois, celui de la plupart des juifs français de l'époque, peut-être encore d'aujourd'hui. Mes parents avaient pour la France un attachement profond (mon père avait cessé de voir un ami qui en parlait toujours mal), mais cet attachement était surtout intellectuel ; il ne comprenait guère d'élément instinctif, charnel, irrationnel. Au vrai, ce que mon père aimait dans la France, c'était la civilisation française, c'était les moralistes français (Montaigne et La Bruyère faisaient le

fond de sa lecture), c'était la grande tradition libérale, c'était la Révolution. Ma mère, plus artiste, et d'une famille établie depuis plus longtemps en France, goûtait la terre française, la grâce française, voire la légèreté française, mais son irrationalisme s'arrêtait là. Chez elle pas plus que chez lui, aucun romantisme historique. Jamais ils ne m'ont chanté la gloire de Du Guesclin, ou de Jean Bart ou même de Napoléon. Le chauvinisme leur semblait bon pour les concierges. En ce qui concerne la guerre de 1870, leur attitude aussi mérite d'être signalée, car elle est celle de la plupart des républicains d'alors. Cette guerre leur paraissait uniquement l'effet de la déplorable politique de Napoléon III, aucunement d'un conflit plusieurs fois séculaire. Il m'a fallu arriver à 1905 et au renvoi du ministre Delcassé exigé par l'Allemagne pour m'éclairer.

L'attachement de mon père à la Révolution était fait en partie de la reconnaissance qu'il lui portait parce qu'elle avait émancipé sa race, donné aux juifs les libertés civiles et politiques. Je lui ai souvent entendu dire qu'il était scandaleux qu'un juif la combattît, alors que sans elle il serait encore au ghetto. Propos qui ne laissait pas, si jeune que je fusse, de me choquer un peu. D'abord parce que, pour ma génération, les bienfaits de la Révolution étaient chose acquise à quoi on ne pensait plus. Et peut-être bien aussi parce que déjà l'ingratitude ne me révoltait point, mais me semblait, suivant un mot célèbre dont je pourrais être l'auteur, une forme de l'indépendance de l'esprit.

Sur l'emploi que nous devions faire de cette liberté qu'on venait de nous octroyer, mon père avait une idée qui, elle aussi, caractérise toute une classe de juifs de l'époque. Puisque l'Etat moderne nous ouvrait toutes les portes, nous admettait à tous les concours, nous devions profiter de cette possibilité qui nous était enfin offerte de prouver que nous n'étions pas la race

inférieure que prétendaient nos détracteurs, mais au contraire une race de premier ordre par sa puissance de travail et par ses dons intellectuels ; en d'autres termes, nous devions rechercher ces concours et tâcher d'y obtenir les premières places. Ce que toute une bourgeoisie juive d'alors montrait comme modèle à ses fils, c'était les trois frères Reinach qui venaient de remporter tous les prix au concours général.

Bien naturelle chez des êtres auxquels on vient de donner la liberté (voir les femmes récemment libérées), cette âpreté des juifs d'alors à montrer « qui ils étaient » — à se ruer vers les écoles du gouvernement, où ils entraient souvent les premiers, vers le Conseil d'Etat — aura été une des causes principales de leurs futurs malheurs, dont l'affaire Dreyfus devait être l'éclatant symbole. Le triomphe des Reinach au concours général me paraît une des sources essentielles de l'antisémitisme tel qu'il devait tonner quinze ans plus tard. Que les juifs s'en rendissent compte ou non, de tels succès étaient sentis par les autres Français comme un acte de violence, comme une brimade de gens qui, entrés dans une place, prononcent : « Voilà comme nous sommes, et on va voir ! » Ajoutez que ces triomphes ne faisaient que fortifier la croyance des antisémites dans la supériorité intellectuelle des juifs, du moins dans leur opiniâtreté au labeur, choses que précisément ils détestent en eux et y trouvent redoutables. La justice voulait sans doute que les Reinach eussent tous les prix si leurs copies étaient les meilleures ; mais l'intérêt politique, et celui des juifs tout le premier, voulait qu'on ne leur en donnât que quelques-uns. Le bon goût le voulait peut-être aussi, qui, lui encore, est autre chose que la justice. Mais ici je manque à l'absolu.

Cette conception de mon père ne mordait aucunement sur moi. Entré au collège, j'y fus, comme on verra plus loin, assez brillant, mais jamais je n'ai pensé

que je devais tenir la tête de ma classe afin de faire honneur à ma race. Aussi bien, aujourd'hui, quand mes coreligionnaires me disent qu'ils sont, en tant que juifs, fiers de mes livres, ils me laissent parfaitement indifférent et même m'agacent un peu. D'ailleurs, ils ne me le disent guère. Le sémitisme militant ne m'aime pas. Je dirai plus tard pourquoi.

Voici encore une conception politique dont je puis dire qu'elle était dans l'esprit de mes parents, bien qu'ils ne l'aient jamais codifiée : très certainement, pour eux, l'organisme politique ne comportait que deux pièces, l'individu et l'Etat. Son fonctionnement consistait tout entier dans les rapports mutuels de ces deux pièces. Qu'il pût y avoir des « corps », faisant jonction entre l'une et l'autre, et détenant eux-mêmes, en tant que corps, quelque puissance publique, c'est de quoi ils n'avaient même pas l'idée. Cette conception — que j'ai pleinement héritée, — ils l'avaient grandement parce que juifs. D'abord parce qu'en tant que tels ils ne se rattachaient à aucun de ces corps, clergé, magistrature, Institut, armée, qui seraient ces bienheureux intermédiaires. Puis parce que, toujours en tant que juifs, ils concevaient le mécanisme social sous le mode du rationnel et de l'abstrait, dont l'individu et l'Etat sont le type, non du concret et de l'historique, dont relèvent ces glorieux groupements. Là encore, je constate combien l'idée des juifs, du moins des juifs d'alors, venait naturellement s'emboîter dans l'esprit de la Révolution, avec quelle facilité, quelle sorte d'harmonie préétablie ils adoptaient ses dogmes, qui répugnaient à tant de Français. Je comprends que ceux qui haïssent cet esprit maudissent singulièrement ma race.

On me dira que cette volonté de ne connaître que l'individu et l'Etat en repoussant toute forme de caste n'est aucunement le propre des juifs ; que, depuis

deux cents ans, on la voit chez beaucoup de Français, et très purement français. Cela est vrai. Mais ceux-là sont des doctrinaires, des « intellectuels » ou, sinon, des gens de très petite condition économique, qui ne sauraient songer à faire un Etat dans l'Etat. Or mes parents n'étaient point de ceux-là. Ils appartenaient à une bourgeoisie fort à l'aise, c'est-à-dire à une classe dans laquelle, dès cette époque, la prétention de conduire et de s'opposer à l'égalitarisme politique de la Révolution était la loi [1]. Je crois toucher là une des causes profondes de l'antisémitisme chez les classes aisées. Celles-ci estiment que ceux qui jouissent du bien-être doivent exercer le pouvoir et combattre des principes qui ne le leur confèrent point d'office, doivent être « réactionnaires ». C'est là, selon elles, un véritable devoir, un véritable point d'honneur. Les juifs, chez qui elles voient ce bien-être mais non nécessairement cet esprit, leur semblent rigoureusement des traîtres. Il y a quelques années, je me trouvais, à souper, près de la fille d'un grand industriel israélite. On vint à parler de la question sociale. Très simplement, sans aucune soif d'étonner, presque à voix basse, elle me dit : « Les ouvriers finiront par gagner dans leur lutte avec nous ; car cela est juste. » Voilà de ces mots par quoi les juifs se rendent odieux à tout un monde, qui n'admettra jamais qu'un être puisse être couvert de soieries et de diamants et non féodal. Bien entendu, je ne prétends pas que, parmi ses coreligionnaires, cette jeune femme incarnât la règle.

En ce qui regarde la religion, j'ai grandi dans un

1. Pourtant, en 1880, à la distribution des prix du lycée Charlemagne (quartier d'affaires), le censeur ayant, dans son discours, commencé une phrase par « la Révolution française », fut salué par un tonnerre d'applaudissements. Je me rappelle aussi, vers le même temps, une reprise de la *Charlotte Corday* de Ponsard, qui obtint un grand succès auprès de la bourgeoisie.

affranchissement total. Naturellement, mes parents ne m'enseignèrent pas le respect de la religion juive, dont ils étaient entièrement dégagés et n'observaient pas le moindre rite (au grand scandale de beaucoup de membres de leur famille) ; mais ils ne m'enseignèrent même point la classique doctrine libérale selon laquelle on doit « respecter toutes les convictions religieuses dès l'instant qu'elles sont sincères. » Ils ne me parlaient pas des religions. Elles constituaient pour eux des survivances, destinées — c'était la thèse républicaine, voire renanienne — à bientôt disparaître et à quoi l'on donnait peu d'attention. On recevait chez moi de nombreux catholiques pratiquants, mais jamais on ne me dit mot de leurs croyances. Il me souvient seulement d'un jour où, ayant plaisanté la confession, je fus prié de m'abstenir de ces mœurs de la rue. Cette atmosphère de liberté se fortifiait encore du fait que ces catholiques pratiquants nous fréquentaient visiblement sans aucune arrière-pensée, nullement gênés de venir chez des juifs (quelques-uns devaient pourtant se révéler antisémites lors de l'affaire Dreyfus, peut-être à leur surprise).

(à suivre) JULIEN BENDA

LE TAPIS ROUGE

Emma avait dit la veille à sa sœur Hélène : « Si tu es dans le besoin, tu n'as pas à t'inquiéter, viens. Tu partageras nos repas et du dormiras ici. » La proposition est aussitôt acceptée, celle des repas. Quant à dormir, Hélène l'aime mieux faire auprès de son homme et si Emma a le tort de s'attaquer à ce bouquet, tout en mangeant ce que sa sœur lui présente, Hélène se redresse comme une furie : « Je suis sans doute venue te demander à déjeuner, mais non pas pour t'entendre dire du mal de mon mari et plutôt que de le souffrir j'aime mieux me lever tout de suite et partir à jeun. Est-ce que tu permettrais, toi, qu'on dise du mal du tien devant toi ? — Oui, s'il m'avait mise dans le cas où je te vois, mais, grâce à Dieu, il n'y a pas de danger. — C'est qu'il a plus de chance que Victor, ou plus de mérite, ou des principes ? Alors, c'est toi qui a plus de chance que moi. D'ailleurs je le sais. Rien de ce que j'ai entrepris ne m'a réussi. »

Hélène va dans la chambre téléphoner : « A qui veux-tu parler ? demande Emma. — A Victor. — A celui-là ? Je te défends de te servir de mon téléphone pour faire part de tes simagrées à ce monsieur, un propre à rien qui ne sait même pas se tenir à table. » Hélène se rassoit sans bruit et achève de déjeuner. Emma : « Ainsi, tu n'as pas de quoi te nourrir et vous avez le téléphone ? — Oui, quand il avait huit ans, Victor a déclaré un jour à sa mère qu'à vingt ans il aurait le

téléphone et un tapis rouge et il s'est tenu parole. Nous avons vendu tous nos meubles jusqu'au dernier, excepté un matelas, mais le tapis rouge, on le garde et on a beau ne pas manger à sa faim, on paie l'abonnement du téléphone. Victor, né pauvre, a été pendant cinq ans l'homme le plus riche de sa maison et peut-être de son quartier, mais personne dans la rue Drouin où il est né et où il habite depuis près d'un demi-siècle, personne, m'entends-tu ? ne sait qu'il est ruiné excepté moi. C'est son orgueil, que veux-tu ? Il est comme ça et ce n'est pas lui qui oubliera le terme. Il aurait trop de honte. — Cependant, quand vous n'aurez plus d'habits à vendre, car vous en êtes à engager vos manteaux, qu'est-ce que vous ferez ? — Il y a l'occasion ? Victor est dans les affaires et les affaires, c'est une loterie. S'il est ruiné, s'il m'a ruinée, c'est par ambition. Comme tous les ambitieux il se dit : « Le prix de ma dernière chemise me sauvera. » Et ensuite il se dira : « C'est maintenant que je suis tout nu que le bonheur va me prendre en affection. » — Se ruiner, te ruiner ? passe encore, mais dis-moi, vous avez ruiné aussi Annette et de vous deux, de lui et de toi, qui en a eu l'idée ? — C'est lui. — Pour quoi faire ? — Eh bien ! toujours pour la même chose, dans l'espoir de l'enrichir et de nous sauver du même coup. — Mais, dis-moi, de cet argent qu'elle a gagné sou par sou, à la sueur de son front, est-il vrai que vous ne lui ayez signé aucun reçu ? — C'est vrai. — Et que vous refusiez de le faire encore aujourd'hui ? — C'est vrai. — Pourquoi, je te prie ? — Simplement parce que si nous lui avions donné une reconnaissance, elle pourrait, quand elle voudrait, nous faire saisir : nous serions à sa merci. — Réponds-moi encore avec franchise : crois-tu honnête ce que tu fais là et Victor ? — Quand on en est où nous en sommes, il s'agit bien de cela ? il s'agit bien des moyens, de les choisir : on n'a plus le choix. C'est l'instinct qui joue,

l'instinct de conservation. Il s'agit seulement de ne pas se perdre, de ne pas être perdu tout à fait, de retarder le plus possible ce moment, de ne jamais l'admettre comme présent. Il ne s'agit que de ne pas capituler. La fin est la fin et il n'y a jamais de fin, si on se refuse à la reconnaître. Il n'y a que le salut qu'il faut qu'on atteigne à tout prix. — Même à ce prix ? — Même à ce prix. — Mais sais-tu quel est ce prix ? Ton procédé, le procédé de Victor avec Annette, comment l'appelles-tu ? — Peu importe. Il s'agit bien de mots, il ne s'agit plus de mots, d'avoir peur des mots ; ni même de la chose. — As-tu admis que c'est d'une escroquerie que tu es complice ? » Hélène se tait. « Et d'une escroquerie inutile ? Si Annette était femme à vous faire saisir, elle vous ferait sans doute arrêter. — Qui sait ? — En tous cas elle a beau avoir commis une faute dans le temps, elle vaut mieux que toi dans son cœur. » Hélène se redresse : « Dieu me garde certes, dit-elle, d'oublier que la bonne Annette a été sous les verrous ; ce n'est même qu'à cela que nous devons notre paix, Hector et moi. Certaine d'être entendue, qui te dit qu'elle eût hésité à porter plainte ? — Misérable, où en es-tu venue ? dans quel gouffre d'ignominie tu es tombée ? Cependant, il en est temps encore, Hélène, promets-moi que tu vas séparer ton destin de celui de cet homme. — Non, entre nous à la vie à la mort. Il me l'a dit lui-même qu'il ne m'abandonnerait jamais. — Sans doute, lui, pour qui te laisserait-il ? Tu ne le vois pas comme il est. Qui voudrait de lui, hormis toi ? Et pourquoi te laisserait-il ? Tu as sans doute encore quelque chose à vendre et quand tu n'auras plus rien, il te restera toujours quelque chose de plus qu'à lui : le courage. Tu finiras par travailler pour le nourrir, pour payer le loyer et le téléphone et c'est toi qui brosseras tous les jours le tapis rouge. Mais admets que tu aies perdu tes forces et que tu sois découragée, vos

dernières chemises à l'un et à l'autre vendues, que vous restera-t-il ? — Un tombeau. Le tombeau de ses parents, un monument qui lui a coûté une fortune et que la ville de Calais, dit-on, les vieux exhumés, achèterait pour en faire un dormitorium, en location. — Bien. Et après ? — Après, nous n'y avons pas songé. — Eh bien ! moi, je le sais. Vous songerez à m'empoisonner. Mais je vous avertis en bonne chrétienne, je suis mithridatée. Alors, vous armerez des assassins ? Ne vous donnez pas cette peine : je n'ai plus de bijoux, jamais d'argent chez moi et mon testament est fait de manière à ne vous réserver aucune surprise agréable. Vous imaginerez donc autre chose pour vous masquer ou retarder le Destin, pour toi la Seine ou une balle dans la tête et pour lui le bagne ou la guillotine. »

***

LE LIT

Il est des objets qui entrent chez vous et vous n'êtes plus chez vous et votre maison n'est plus votre maison. Vous ne savez pas comme il se fait que le Péché ou un Démon s'installe par ce truchement qui sera un jour la cause de votre mort.

C'était un lit de bois doré, « doré à la feuille » disait-elle, et tendu de velours amarante.

Comme elle ne savait qu'en faire (nous devions nous restreindre, en sous-louant une pièce de l'appartement) elle me souffla : « Si je l'envoyais chez ta mère. »

C'était le Lit du Péché, de son péché, un de ces lits qui sont le Péché même, des monuments d'impudicité où Sardanapale, Cléopâtre et Messaline ont dormi. On ne peut les loger nulle part, on ne peut les loger nulle part sans désastre. Celui qui s'y étend se croit Dieu et il y meurt bientôt, empoisonné. Les serviteurs

ne pouvaient le remuer sans se morfondre, ni tourner autour sans se déchirer aux armes qui le décorent.

Mais pourquoi ai-je répondu oui ?

Quand la modestie de mon père et de ma mère vit ce reposoir arriver, sans doute ils crurent que c'était le Trône de Mgr de Limoges ou un décor d'Opéra qu'on débarquait devant leur porte et tous les voisins se mirent aux fenêtres pour le regarder entre les mains des camionneurs. Hélas ! il était si lourd et si large, ce Lit, que si la porte n'eût été trop étroite, l'escalier n'en aurait pas supporté le poids, aussi dansa-t-il lontemps sur le seuil et dut-on lui faire faire tout nu le tour de la Ville pour l'introduire honteusement, comme il convenait, par les derrières. Autant qu'elle pouvait, la maison le refusait, le rejetait : c'est qu'il dépassait la mesure de l'honnête et du bonheur.

On le cacha d'abord dans le cellier sous la terre, mais quand on voulut le monter dans une chambre plus tard, voilà qu'on ne pouvait plus l'approcher, tant il puait. On se demandait ce que c'était et les tapissiers n'osaient pas le toucher, aussi alla-t-on quérir les garçons d'une boucherie du voisinage qui sont habitués à l'odeur de la charogne et ils consentirent à découdre la couverture, persuadés qu'on allait trouver dessous un cadavre. Et en effet on y trouva non seulement un cadavre, mais plusieurs : celui d'une chatte et en même temps ceux de sa nichée. Elle était morte entre le sommier et le matelas, en accouchant, la pauvre, et ses petits ensuite de faim autour d'elle serrés dans cette peluche violette royale et ce cadre d'or, au fond de ce cachot. Il fallut longtemps à ma mère pour effacer le sang, la tache de sang et elle avait beaucoup de peine, parce que c'était celui de sa chatte, « la Sœur », qu'elle aimait beaucoup et qui un soir n'était plus revenue, que j'aimais beaucoup moi aussi et que nous appelions « la Sœur », parce qu'elle était toute en noir avec un joli minois blanc

comme un visage sous un voile, mais blanc de la blancheur du visage des Anges. Nous l'appelions « la Sœur » encore pour une autre raison, parce qu'elle était la sœur en effet de la chatte des Fournet, pâtissiers qui habitaient de l'autre côté du potager et qui venaient parfois lui faire une visite.

Mais ce qui est plus grave, c'est ce qui suivit.

Un jour en effet, ma femme prétendit qu'elle avait de nouveau besoin de ce Lit pour le vendre, que c'était indispensable, qu'il fallait le ramener à Paris. Mon père n'était plus. Je me disais : « Pourquoi remuer cet échafaud ? déranger encore ma mère, les camionneurs, les voisins, toute la ville aux fenêtres penchée sur Lui ? Je ne sais pas ce que je ne souhaitais pas et ce que je n'aurais pas donné pour que translation si solennelle n'eût pas lieu : « La pauvre femme va se demander ce qui nous arrive, pensais-je. Elle se dira qu'il faut que nous soyons bien malheureux pour avoir besoin absolument de vendre ce tabernacle ou bien elle sera sûre que nous ne savons pas ce que nous voulons, ce qui me fâchait davantage. Elle nous croira bien peu soucieux de sa paix que nous aurons troublée deux fois, l'une pour apporter, l'autre pour reprendre sans plus d'utilité le même objet qu'elle se rendra d'ailleurs cette justice d'avoir toujours pour son compte également haï ». Et comme nous devions vaquer au déménagement en mai et que j'étais auprès d'elle en février, je revins sans lui avoir fait part de nos intentions. Seulement, au moment de partir, comme elle était très souffrante sur sa porte, en la regardant, une prévision qui avait la force de la certitude me cloua : « Ta mère sera morte avant le mois de Mai et on l'aura elle-même emportée d'ici, avant que tu n'aies à emporter le Lit. » Certes je constatais seulement de la pointe d'un regard virtuel implacable un fait, un événement à venir, ce n'était pas un vœu que je formais (de honte

j'en serais mort sur-le-champ). J'avais un si grand respect pour « la Sainte » de ma vie, une si grande horreur de lui faire de la peine et de m'attirer de sa part le moindre blâme qu'en l'envisageant sous cet angle seul, sa mort possible que j'envisageais pour la première fois me parut moins cruelle que d'avoir à lui parler, que d'avoir à lui parler de ce qui lui aurait déplu. Cependant, si étranger que j'aie pu demeurer à ce qui m'était révélé dans cet instant, le souvenir m'en reste comme une espèce unique en son genre de remords, comme une sorte de déception horrible et fatale que je me suis donnée à moi-même et qui s'aggrave d'une conviction nouvellement formée en moi que c'est cette pensée seule qu'elle allait mourir, que c'est cette crainte seule que j'avais eue de la peiner plus que de la voir morte qui l'a tuée, juste à l'heure que j'avais prévue, comme s'il eût été écrit, comme je l'ai écrit, que je suis parricide éternellement. Et en effet, à peine rentré chez moi, après quelques jours, on me rappelait pour lui fermer les yeux et on l'emporta en Mars et en Mai on emporta le Lit, mais nul ne sait quelle fut les deux fois mon angoisse, comme s'il y avait eu un pacte entre Dieu et moi à propos de ce Lit et une relation mystérieuse entre la mort de ma mère et cet enlèvement qu'elle ignorerait toujours.

Il est des objets qui nous maudissent ; d'autres nous bénissent. Il est des objets qui entrent chez nous avec de mauvaises intentions et le sillage qu'ils laissent derrière eux, long cortège de gloire et d'infamie, ressemble à notre vie même.

MARCEL JOUHANDEAU

L'ORTHODOXIE CONTRE L'INTELLIGENCE

De l'idéal

1° Notre idéal est d'autant plus fort que nous pouvons le considérer comme faisant partie de notre être.

Il est d'ailleurs certain que nous ne le choisissons pas mais qu'il nous choisit. Hérédité, éducation, milieu, époque nous déterminent ; nous ne sommes responsables de presque rien.

Il y a donc parmi nous des prédestinés et des réprouvés. Non pas à cause de leurs mérites mais de leur naissance ; non pas à cause de leurs actions mais de ce qui les fait agir. C'est une prédestination *gratuite.* Et si nous disons qu'à notre époque ce sont ceux qui souffrent pour la justice qui représentent notre idéal, nous n'essayons pas de le justifier par des considérations sur la marche des événements historiques. Nous ne disons pas que cette marche des événements fait d'une catégorie d'hommes les porteurs de la vérité future. Nous en appelons simplement à un sentiment qui commande à l'homme d'aller vers ceux qui assument en eux le plus d'humanité possible.

(Commentaire) : Si par exemple les fils d'ouvriers sont à notre époque plus qu'à d'autres des prédestinés, cela ne tient pas selon nous à la prétendue « mission historique du prolétariat », mais au fait que dans la misère et l'abandon de leur enfance, à force de souffrances et de repliement sur eux-mêmes, quelques-uns

d'entre eux ont acquis une croyance, un courage, un élan incompatibles. Tout leur a manqué peut-être, sauf une chose essentielle : le sentiment qu'entre hommes il n'y a pas de vraies barrières et qu'il ne doit pas y en avoir. Ce sentiment peut être ressaisi par l'intelligence ; mais ceux à l'esprit desquels il a donné le branle, ceux-là sont des prédestinés. Les autres ont simplement raison, c'est-à-dire raison quand il ne faut pas. Tant il est vrai, comme le veut Pascal, que le monde de la charité soit infiniment au-dessus du monde des esprits.

2° A peine née, la foi agit ; à peine agit-elle qu'elle cherche à se nommer. Elle rassemble autour d'elle un nombre d'hommes qu'elle sépare des autres : ce partage forme les partis. Déjà l'idéal se trouble et s'obscurcit en passant dans la pratique. Il existait pour unifier ; voici qu'il divise. Le croyant s'étonne qu'on ne participe pas à sa croyance. Mais il ne nie que parce qu'il affirme ; il ne déteste que parce qu'il aime. Un moment vient où il finit par oublier le but pour ne plus voir que le moyen.

(Commentaire) : Nous n'examinons ni le fascisme ni le social-nationalisme. La Nation et la Race peuvent être efficaces mais c'est, nous semble-t-il, plutôt comme *mythes* que comme *idéaux*. Un mythe divise dès le début ; un idéal peut se dégrader en mythe, mais commence toujours par unir. Nous sommes contre les mythes.

Du parti.

Il peut être intéressant de voir maintenant comment se fait l'adhésion à un parti une fois que nous avons circonscrit le champ dans lequel peut se faire cette adhésion. Nous laissons le cas de ceux qui ont souffert et n'ont pas eu à choisir, pour nous tourner du côté de ceux qui n'ont pas souffert et dont le choix doit être déterminé par l'intelligence. Nous ne parlons plus

ici des mêmes hommes ; et nous allons signaler quelques difficultés qui se présentent aux intellectuels.

3° Un intellectuel qui s'est montré dilettante et n'a envisagé dans la vie que sa part de rêve et de jeu, dès qu'il est converti à l'action sociale se précipite vers la conception la plus rigide de l'art populaire : il ne veut plus écrire une ligne qui ne serve à la société ; et surtout il ne verra aucune difficulté à adhérer au Credo le plus catégorique. Plus on a pris de libertés autrefois, plus on doit se montrer sévère envers soi-même — et aussi envers les autres. La psychologie de Saint Augustin est celle de tous les convertis.

4° Comme l'intellectuel a d'habitude (et rien n'est plus malheureux) peu de contact avec les autres hommes, en tous cas en a moins que l'ouvrier, le technicien ou l'homme politique, comme par suite il ne peut agir directement autour de lui, il se croit obligé d'adopter des opinions extrêmes afin de compenser le peu d'étendue de son action. Il sera d'autant plus tenté de le faire, s'il a le sentiment de la justice, que sa situation sociale paraîtra aux autres plus avantageuse.

5° Quand on doit traiter une affaire qui vous concerne personnellement on réfléchit avant de s'y engager car si l'affaire tourne mal vous en supportez les conséquences. Un pilote, un chirurgien, un mécanicien, n'ont pas le droit de se tromper. Si vous adoptez une théorie politique vous n'aurez pas ces scrupules... Et même..... Laissons parler Descartes :

« Il me semblait que je pourrais rencontrer plus de vérité dans les raisonnements que chacun fait touchant les affaires qui lui importent, et dont l'événement le doit punir bientôt après s'il a mal jugé, que dans ceux que fait un homme de lettres dans son cabinet touchant des spéculations qui ne produisent aucun effet, et qui

ne lui sont d'autre conséquence sinon que peut-être il en tirera d'autant plus de vanité qu'elles seront plus éloignées du sens commun, à cause qu'il aura dû employer d'autant plus d'esprit et d'artifice à tâcher de les rendre vraisemblables. »

6º Il faut tenir compte du désir de simplification naturel à tout homme. Autrefois il y avait dans les villages les « blancs » et les « rouges » et il ne fallait pas sortir de là. Maintenant si l'on n'est pas « marxiste » ou *susceptible de le devenir*, on vous tient pour « fasciste ». Ce n'est pas une mauvaise tactique étant donnée la peur des mots ; et l'on voit des gens résignés à tout dire et à tout faire « pour ne pas passer pour ..... ». Mais un pareil procédé n'est preuve ni de bon sens ni de bonne foi.

Discrimination de l'idéal et du parti.

Peut-on être convaincu de la nécessité et de la bienfaisance de ce qu'on appelle en gros « le socialisme » ? Oui. Est-on forcé pour cela d'être marxiste ? Non. — Peut-on admettre une *politique* d'extrême-gauche ? Oui. Est-on forcé pour cela d'admettre la *métaphysique* de l'extrême-gauche ? Non.

Transformer la propriété, renoncer à toute conquête et à toute colonisation, faire du travail un droit et un devoir, pourquoi pas ? Mais comme cela m'ennuie si vous exigez pour cela que je croie au *progrès*, à la *raison* et à la *science*, au sens où les hommes du siècle dernier ont pris ces mots-là !

Il convient de dissocier les idées, avant et afin d'associer les cœurs. Voici quelques dissociations :

7º L'extension de l'instruction ne va pas toujours de pair avec le progrès de la culture. Les masses sont de plus en plus éclairées, mais les lumières sont de

plus en plus basses. Les idées courtes et simplistes ont plus de succès que les autres. Un homme cultivé a de moins en moins de contemporains. Pour peu qu'il mette en doute certaines idées générales et optimistes, un peu trop générales et un peu trop optimistes, il passe pour un buveur de sang. Mais cette marche inverse de l'instruction et de la culture n'était pas fatale.

8° Il n'était pas fatal non plus que le socialisme suivît la route qu'il a prise. On veut faire passer pour historiquement nécessaire ce qui n'a été que la suite d'accidents. Assez longtemps on a trouvé un sens à l'histoire : mais ce n'était jamais le même. Disons que l'histoire n'en a pas, mais que nous lui en donnons un. Les divergences des nations européennes le montrent assez. Nous ne vivons pas dans une époque à la Voltaire mais à la Plutarque. Ce qu'il y a de vivant dans le marxisme, c'est l'héroïsme qu'il inspire ; ce qui en fait la partie morte, c'est sa philosophie de l'histoire.

On tend, il est vrai, de plus en plus à cacher la part de fatalisme historique du marxisme pour ne mettre en relief que son appel à l'action. Et pourtant ce fatalisme existe, lui aussi.

(Commentaire) : Ainsi les quelques idées philosophiques que Marx eut dans sa jeunesse doivent à l'énergie d'un homme d'avoir été considérées comme le nouvel évangile philosophique :

« Dans la deuxième Internationale, la partie philosophique du marxisme avait été enterrée et oubliée comme tant d'autres de ses parties intégrantes. Kautsky allait jusqu'à dire que « Marx n'avait aucune philosophie...... Si dans les milieux intellectuels qui s'approchent du marxisme-léninisme.... on sait aujourd'hui parfaitement que le marxisme-léninisme a sa philosophie propre et que celle-ci est le *matérialisme dialec-*

tique, c'est entièrement et presque exclusivement à cause de Lénine. »[1]

C'est à la suite d'une décision personnelle que s'est donc fondée cette nouvelle scolastique. Et c'est parce que Lénine a réussi que cette scolastique est enseignée ; il n'a pas réussi parce qu'elle était vraie, elle est devenue vraie du jour où il a réussi ; de même que les succès d'une dictature font croire à la solidité de sa doctrine, alors que la doctrine n'existe que pour justifier l'existence de cette dictature.

9° Chaque parti voulant démontrer que l'histoire de l'humanité prépare son avènement, a, comme Ruy Blas, sa galerie des ancêtres. L'hitlérisme a les Aryens au sang pur et aux cheveux blonds ; le fascisme a l'empire romain ; le marxisme a des précurseurs — qui n'ont pourtant rien de prolétarien — comme Epicure, d'Holbach, Helvétius, Hegel, etc... Quant aux grands philosophes grecs Platon, Aristote, etc., ce sont des « réactionnaires » ; Epictète a eu le tort de ne pas se révolter et Marc-Aurèle d'être empereur : comment auraient-ils pu penser sainement ? Quant à ceux qui remplissent un intervalle de quinze siècles de Saint Augustin à Kant, ils ont le tort, même s'ils n'ont pas été croyants, d'être nés chrétiens. On procède par exclusives avec les morts, et on appelle cela : sauver la culture.

D'une orthodoxie.

Le marxisme chez les marxistes se présente comme tel. Nous ne contestons pas encore une fois que l'esprit révolutionnaire du marxisme ait suscité de grands hommes ni de grandes choses ; au contraire. Nous

1. Barbusse : Introduction aux *Lettres de Lénine à sa famille*. Rappelons que Kautsky a été très longtemps un interprète officiel du marxisme.

n'avons simplement pour but que de montrer son insuffisance théorique, nous nions sa valeur en tant que *dogme.*

10° Il est vrai que le marxisme ne se présente pas du tout comme une somme de connaissances toutes faites. Un élève-marxiste cite Lénine à ce sujet[1] : « La théorie prétend seulement expliquer l'organisation de la société capitaliste et d'aucune autre. » Mais dans la phrase suivante Lénine nous apprend que l'application du matérialisme ayant donné de brillants résultats dans l'analyse d'une seule formation sociale, « il est bien naturel que le matérialisme en histoire cesse d'être une hypothèse pour devenir une théorie scientifiquement vérifiée. » Dans la troisième phrase nous lisons : « Il est bien naturel que la nécessité de cette méthode s'étende également aux autres formations sociales, même à celles qui n'ont pas été soumises à une étude spéciale et détaillée des faits », de sorte que finalement, à l'instar du transformisme en biologie, « le matérialisme en histoire n'a jamais prétendu tout expliquer, mais seulement indiquer, selon l'expression de Marx, la seule manière scientifique d'expliquer l'histoire. »

On voit la marche de la pensée : dans la première phrase le marxisme n'était presque rien, dans la dernière il est presque tout. Le disciple tire bien la conséquence en disant : « Marx n'est pas l'auteur d'une bible qui contient toute la somme des connaissances humaines, mais l'inventeur d'une méthode scientifique éprouvée pour l'explication matérialiste de l'histoire. » Et puisque cette méthode a réussi pour l'étude de la société capitaliste, on peut l'employer pour l'étude des autres sociétés ; et puisqu'elle réussit pour les autres sociétés, « on peut également l'appliquer à l'étude des diverses

1. *Commune*, p. 1133.

manifestations de l'intelligence ». Le tour est joué. Marx n'est pas l'auteur d'une bible, c'est entendu, mais l'auteur d'une méthode ; seulement il se trouve que c'est une méthode qui rend compte de tout. Les scolastiques, qu'ils fussent chrétiens, musulmans ou israélites, procédaient plus intelligemment avec Aristote ; car si le raisonnement était le même, ils conservaient vis-à-vis de leur maître plus d'esprit critique et ne se faisaient pas faute d'introduire dans son système des innovations importantes. Au contraire, il faut voir la panique qui s'empare de ces intellectuels marxistes, si arrogants quand il s'agit d'écraser la pensée « bourgeoise » (ils appellent ainsi toute pensée qui n'est pas la leur), lorsque les autorités du parti signalent dans leurs écrits quelque « déviation ».

11° Une des caractéristiques de l'esprit d'orthodoxie quel qu'il soit, c'est que l'orthodoxe suppose toujours que celui qui critique son maître ne l'a pas lu. Il en est fâché parce que cette ignorance (supposée) nuit à la propagation de la foi ; il suffirait, croit-il, de lire le maître pour que les erreurs se dissipent et que la vérité brille de tout son éclat. Mais il sait que le maître est difficile à lire, c'est pourquoi il est à moitié fâché seulement, satisfait qu'il est d'avoir été l'un des rares à surmonter les obstacles ; et il est certain que ceux-ci sont grands : lire Gobineau ou Marx et Engels n'est pas chose facile. Mais ce n'est pas insurmontable. Et le plus triste c'est que lorsqu'on les a lus on se dit que leurs partisans ont tort de les faire lire [1]. On peut s'imaginer que Lénine est un philosophe tant qu'on n'a pas lu *Matérialisme et empiriocriticisme.* Après l'avoir lu le doute n'est plus possible. Lénine

1. Il ne s'agit pas ici de Gobineau en tant que romancier ni de Marx en tant qu'économiste, dont la valeur est incontestable.

est surtout remarquable par l'énergie qu'il apportait dans ce domaine comme dans les autres ; et son livre qui ressemble par l'esprit de décision au Syllabus nous dit ce qu'il faut croire et ce qu'il ne faut pas croire : il faut croire que la pensée est le produit du cerveau — Engels ne l'a-t-il pas dit en termes exprès ?[1] ; il faut croire que le matérialisme consiste à admettre une réalité objective comme source de la perception[2] — alors que d'après cette définition Aristote et Saint Thomas seraient matérialistes (et non pas simplement réalistes) ; il ne faut pas croire que les problèmes philosophiques soient plus compliqués que ceux que pose la lutte — réduite par Engels à son cadre le plus simpliste — entre deux grands partis : matérialisme et idéalisme. Voici le titre de gloire des deux fondateurs :

« Marx et Engels furent, en philosophie, du commencement à la fin, des hommes de parti ; ils surent découvrir les déviations du matérialisme et les concessions à l'idéalisme et au fidéisme dans toutes les tendances « les plus modernes » possibles et imaginaires. Aussi n'apprécièrent-ils Huxley *que* du point de vue de sa fermeté matérialiste. Aussi reprochèrent-ils à Feuerbach de ne pas avoir appliqué le matérialisme jusqu'au bout, d'avoir renié le matérialisme en raison des erreurs de certains matérialistes..., etc.[3]. Et plus loin : « J. Dietzgen a beaucoup péché par ses écarts maladroits du matérialisme, mais n'a jamais essayé de s'en séparer en principe ni de déployer un *nouveau* drapeau ; aux moments décisifs, il a toujours déclaré fermement et catégoriquement : Je suis matérialiste, notre philosophie est une philosophie matérialiste. »

Remplacez le mot *matérialiste* par le mot *patriote* et

1. Trad. française, p. 63
2. *Ibidem*, p. 100
3. *Ibidem*, p. 297

vous avez la philosophie de Déroulède. Cependant Lénine avait lu des physiciens et des philosophes contemporains, mais son génie n'était pas là.

14° Le matérialisme mécaniste pouvait encore se soutenir au XVIIIe siècle, du temps de la physique cartésienne, chez des demi-philosophes comme d'Holbach et Helvétius ; il a dû devenir dynamiste et « dialectique » au début du XIXe siècle pour n'être pas trop en désaccord avec le transformisme biologique ; à la fin du siècle, par suite des découvertes des électrons et de la disparition des propriétés traditionnelles de la matière, celles que lui accordait toujours le sens commun, le matérialisme, fût-il le plus « dialectique » du monde, est dans une situation désespérée. Lénine n'est pas découragé pour cela :

« Si l'on veut poser la question au seul point de vue exact, c'est-à-dire au point de vue dialectico-matérialiste, il faut se demander : les électrons, l'éther, etc., existent-ils hors de la conscience humaine, ont-ils une réalité objective ou non ? A cette question, les naturalistes doivent répondre et répondent toujours par l'affirmative, n'ayant pas d'hésitation à admettre l'existence de la nature antérieurement à l'homme et à la matière organique. La question est ainsi tranchée en faveur du matérialisme car la notion de matière ne signifie, comme nous l'avons déjà dit, en gnoséologie, *que ceci :* la réalité objective existe indépendamment de la conscience humaine qui la reflète. »[1]

Si vraiment le matérialisme dialectique c'est cela, tous les philosophes sont matérialistes, y compris l'idéaliste Berkeley qui admettait fort bien une réalité objective, mais se demandait précisément quelle était sa nature...

(Commentaire) : C'est bien à de pareilles impasses

1. *Matérialisme et Empirocriticisme*, tr. française, p. 225.

qu'on en arrive lorsque l'on considère que tout, y compris la métaphysique, est affaire de *parti*, qu'il y a des philosophies « réactionnaires »[1] et d'autres « révolutionnaires », ce qui simplifie évidemment les problèmes intellectuels mais risque peu de les résoudre, et surtout ce qui empêche tout progrès de la pensée car, ce qui importe alors, ce n'est plus de savoir par exemple ce que sont les nouvelles conceptions de la matière, mais ce que Marx et Engels pourraient penser de ces nouvelles conceptions. S'il n'était pas absurde de parler de « philosophie réactionnaire » on pourrait dire que celle de Lénine l'est éminemment.

Du retour sur soi.

Je roulais dans mon esprit toutes sortes d'idées analogues lorsqu'il m'arriva d'entrer dans une imprimerie où je faisais composer un ouvrage. Et là deux typographes avec qui je causais souvent se mirent à me demander parce qu'ils savaient ma sympathie pour eux, « quelles étaient mes idées ». Je leur répondis en gros quelque chose comme : « Je suis avec vous ». Même s'ils n'avaient pas eu dans leur regard ce quelque chose d'inimitable dans la franchise et dans la clarté qu'on voit seulement chez les « hommes du peuple », le souvenir de mon milieu bourgeois m'aurait été assez pénible pour que leur compagnie ne me fût pas fraternelle. L'un d'eux poursuivit : « Pourquoi donc, vous, un intellectuel, ne faites-vous pas de la politique ? Pourquoi ne vous montrez-vous pas dans les organisations ? » Et moi : « C'est parce que je ne crois pas ce que vous croyez, ou ce qu'on vous dit de croire. — On n'est pas forcé de croire telle ou telle chose... », répondirent-ils.

1. *Matérialisme et Empirocriticisme* a pour sous-titre : Notes critiques sur une philosophie réactionnaire.

« Si, repris-je (je résume), parce que si je me fais inscrire à un syndicat à ou un parti, il viendra un jour où dans une discussion on me demandera mon avis ; et alors, ou bien je me tairai, mais ce sera de la dissimulation ; ou bien je parlerai, et alors on verra que je ne crois pas ce que les autres croient. Et j'aurai beau donner toutes les preuves que l'on voudra de mon dévouement, on m'exclura ; on préférerait même quelqu'un qui ne ferait rien mais se montrerait extrêmiste en paroles, quitte à passer l'année suivante au parti adverse. Non, ce n'est pas possible. Il est très vrai que mes meilleurs amis sont des fils d'ouvriers, restés fidèles à leurs origines. Et ce Karl Marx dont je n'estime pas la « philosophie » considérait, écrit Engels, que « ses meilleures choses n'étaient pas encore assez bonnes pour les ouvriers, et il regardait comme un crime d'offrir aux ouvriers quelque chose d'inférieur à tout ce qu'il y a de mieux »[1]. Et il n'est pas douteux que lui et Engels ont sacrifié leur vie pour les ouvriers. Et Lénine, comment oublier la simple phrase de sa compagne s'adressant lors de son enterrement à la foule : « Vladimir Iliitch a beaucoup aimé le peuple ». N'est-ce pas profondément vrai ? émouvant parce que vrai ?

Mais avec cela, si j'adhère au parti, il faut que j'adhère aussi à des propositions comme celle-ci :

« La religion, la philosophie sont composées d'un reliquat — de ce que nous appellerions aujourd'hui stupidité — remontant à la préhistoire et que la période historique a trouvé avant elle et a recueilli... L'histoire des sciences est l'histoire de l'élimination progressive de cette stupidité.[2] »

Je dois croire à plusieurs théories inégalement soutenables :

1. Engels à Conrad Schmidt (5 août 1890).
2. Engels à Conrad Schmidt (27 octobre 1890).

« Il n'est pas besoin d'une grande sagacité pour constater que le matérialisme, dans ses théories de la bonté originelle et des mêmes dons d'intelligence chez les hommes, de la toute-puissance de l'expérience, de l'habitude, de l'éducation, de l'influence des circonstances extérieures sur l'homme, de la haute importance de l'industrie, des mêmes droits à la jouissance, etc..., etc..., se rattache nécessairement au communisme et au socialisme »[1].

Je dois croire que la pensée est le produit du cerveau, que « le monde matériel, perceptible par les sens, auquel nous appartenons nous-mêmes, est la seule réalité, et que notre conscience et notre pensée, si transcendantes qu'elles nous paraissent, ne sont que les produits d'un organe matériel, corporel, le cerveau. La matière n'est pas un produit de l'esprit, mais l'esprit n'est lui-même que le produit supérieur de la matière. [2] »

Je ne puis tout de même pas ignorer les travaux contemporains des psycho-physiologistes comme Head, Brodmann, etc..., dont la simple lecture montre que ces rapports sont infiniment plus compliqués et n'entraînent pas forcément une subordination des fonctions psychiques aux fonctions physiologiques ; et déjà, dès la fin du XIXe siècle, philosophes et savants avaient réagi contre cette métaphysique insoutenable. Je ne puis reprocher à Marx et Engels de les avoir ignorés, mais je m'étonne qu'on puisse défendre de nos jours, au nom de la science, des idées que la science rejette.

Je dois croire, surtout et avant toute chose, car c'est la pierre d'angle du matérialisme historique, que « le mode de production de la vie matérielle conditionne le processus de vie social, politique et intellectuel en général ». Or nous voyons encore aujourd'hui des

1. *Sainte Famille*, trad. franç. t. II, p. 234

2. Engels résume ainsi et loue sur ce point Ludwig Feuerbach. Cf. *Etudes philosophiques de Marx et Engels* (E. S. I.), p. 27.

exemples éclatants du rapport inverse. Au Sahara, par exemple, vit encore maintenant une importante nation, celle des Mozabites, qui pour des raisons uniquement religieuses et par suite de dissentiments intellectuels avec les autres Arabes, s'est transportée dans des lieux de plus en plus déserts et en apparence inhabitables, a transformé le pays, a inventé un nouveau processus de vie économique pour pouvoir garder, suivant le vocabulaire de Karl Marx, son processus de vie intellectuel. Et un géographe qui n'a pas d'idée préconçue, E. F. Gautier, fait ressortir qu'il en est de même pour beaucoup de nations orientales et qu'on ne peut pas comprendre leur persistance indéfinie dans des milieux hostiles, par exemple celle des Arméniens en Turquie, des Parsis en Inde, des Israélites en Occident à certaines époques, sans penser que le principe de leur cohésion est un principe spirituel : « Dieu tout seul à la clef de voûte ; le Dieu des musulmans orthodoxes ou hérétiques, le Dieu des Juifs, le Dieu de Zoroastre, le Dieu chrétien d'Arménie ; mais Dieu enfin, Dieu sans rival, principe unique de cohésion, d'où découle tout le reste »[1].

Que ce soit « Dieu » ou un idéal quelconque, on pourrait trouver bien d'autres cas où contrairement à la formule célèbre de Karl Marx, c'est la conscience des hommes qui détermine leur être, et non leur être social qui détermine leur conscience.

Vue de plus haut.

Est-ce à dire que la doctrine de Karl Marx n'ait pas son importance ? Evidemment non, puisqu'elle a mis en lumière des faits également incontestables. Mais nous protestons contre l'abus qu'on est en train de faire

1. E. F. Gautier : *Mœurs et coutumes des Musulmans*, p. 59.

de cette doctrine en l'appliquant à des domaines où elle ne se trouve guère à l'aise. Si l'on s'en tient à la doctrine elle-même, c'est d'ailleurs impossible. Si on l'interprète très largement au point de déclarer marxiste tout ce qui dans les sciences relate une action réciproque des effets et des causes, alors évidemment tout est marxiste, et nous devrions tous nous dire marxistes. Mais Georges Friedmann qui reprend à son compte, après tous les néo-marxistes, cette interprétation [1], devrait bien se dire qu'elle est trop large pour prouver la moindre chose. Bien entendu, cet élargissement indéfini du sens du marxisme ne peut qu'assurer son succès auprès du grand public, émerveillé d'apprendre qu'à la lumière d'une nouvelle méthode on peut rendre compte de tout ce qui se passe dans le monde, depuis l'atome jusqu'à la dernière théorie artistique, mais ce succès devrait donner quelques remords à ceux qui savent au prix de quels coups de pouce, il est obtenu. C'est vraiment une chose étrange de voir qu'une doctrine, qui se donne comme infiniment souple et capable de suivre les méandres de la vie, se fossilise aussi vite.

Il s'agit pourtant d'une théorie dont Lénine disait : « Nous ne considérons nullement la théorie de Marx comme quelque chose de parfait et d'inattaquable ; au contraire, nous sommes persuadés qu'elle a donné seulement les bases de la science que les socialistes doivent nécessairement parfaire dans tous les sens s'ils ne veulent pas rester en retard sur la vie. »

Le malheur vient peut-être de ce que, pour mieux faire, les disciples de Marx ont voulu ne pas rester en retard sur la vie et en même temps sauvegarder comme inattaquable la théorie de Marx ; ils ont voulu concilier l'inconciliable.

Nous n'ignorons pas en écrivant ces lignes combien

1. *Europe*, 15 juin 1936.

elles ont peu de chances d'être accueillies comme elles voudraient l'être. Les partisans d'une conservation sociale y verront une attaque des « idées de gauche » qu'ils trouveront juste avant même de la lire ; ceux qui veulent des réformes ou une révolution y verront seulement une marque d'incompréhension ; en général le raisonnement dans ce cas consiste à dire : « Vous êtes contre une application universelle de la méthode marxiste ? Vous êtes *donc* contre la semaine de quarante heures. » Ce n'est pas que nous n'ayons pas affaire à des hommes intelligents ; mais c'est qu'au degré de température où l'on en est arrivé à Paris et qui ressemble à celui de l'affaire Dreyfus on n'a pas le droit de dire par exemple que la théorie des quanta ou le principe d'indétermination de Heisenberg ne sont ni à gauche ni à droite.

Toutes ces discussions, dira-t-on encore, n'ont pas d'importance. Ce qui importe, c'est d'assurer le bien du peuple et de marcher avec ceux qui le veulent. Nous ne sommes pas de cet avis, sans quoi nous ne nous serions pas exposés à nous faire mal juger. Quand même ces questions philosophiques n'auraient d'importance que pour une personne sur mille (et c'est une proportion optima) nous ne les croirions pas négligeables. Il n'y a pas de troupes sans chefs, et il n'y a pas de chefs sans doctrines (sauf chez les hommes de droite en France, et c'est pourquoi nous n'en parlons pas). Or ces doctrines que l'on impose aux foules peuvent avoir de graves conséquences, entre autres celles de ruiner la liberté de la la pensée. Nous voudrions éviter une dictature intellectuelle, ne durât-elle qu'une vingtaine d'années. Si ces craintes sont superflues, tant mieux. Elles prouvent en tous cas que nous avons pris au sérieux certaines idées, que leurs partisans adoptent trop souvent sans le savoir et par le seul fait qu'ils s'inscrivent à un parti. Rien ne nous serait plus pénible en ce moment que

l'accusation de dilettantisme. A la fin de son article, Georges Friedmann, cherchant les raisons profondes d'une opposition, y voit un refus de prendre parti, une antipathie pour l'action qui procéderait d'un tempérament inapte à la vie pratique. Mais ceux qui possèdent un pareil tempérament sont tout prêts à reconnaître leurs limites s'ils sont de bonne foi ; ils sont peut-être les premiers à en souffrir ; ils s'engageront peut-être un jour dans l'action, dans la mesure où ils en seront capables, et pas du côté des privilégiés. Mais on ne leur facilite pas les choses en leur proposant pour première condition l'acceptation d'idées qui leur paraissent inacceptables.

Mais à quoi bon discuter peut-être ? Ne sommes-nous pas dans le domaine des désirs et non dans celui des vérités ? Pourtant dans ce conflit entre le cœur et l'esprit, ce dernier ne peut être vaincu, car *on ne peut aimer que ce que l'on croit vrai*. Assurément il est un moyen de tourner la difficulté : donner son adhésion à une doctrine en spécifiant que par cette doctrine on entend ceci ou cela. On sauvegarde ainsi sa liberté de pensée tout en essayant de se rendre utile. Mais il faut être très fort pour n'être pas la première victime de ces restrictions mentales.

Demeurons tels que nous sommes sans chercher aucun alibi. Il faut continuer à marcher seuls dans la nuit ; dans cette nuit qui retentit d'un long cri de misère et de souffrance ; et il est bien vrai « qu'il ne faut pas dormir pendant ce temps-là ».

JEAN GRENIER

SAMUEL PEPYS

Que diriez-vous d'un homme qui haïrait le sport et préférerait jouer de la viole et du flageolet ; d'un convive assez grossier pour déchirer sa viande avec ses doigts mais assez raffiné pour posséder le latin, le français, l'espagnol comme sa langue natale ; d'un haut fonctionnaire émotif qui gesticulerait sans réserve ; d'un gentleman irascible et déchaîné qui casserait le mobilier, botterait sa cuisinière et pocherait l'œil de sa femme ? Vous direz qu'assurément un tel homme, s'il a existé, n'a pu naître de l'autre côté de la Manche. Et pourtant c'est un fait : Peyps a existé, et il était Anglais.

La reine Victoria a si bien marqué de son empreinte profonde et débile la classe moyenne britannique que nous avons peine à imaginer celle-ci autre qu'elle n'est aujourd'hui. Nous vivons sur des notions simples : Elisabeth et les Gentilshommes, Cromwell et les Puritains, Victoria et la Middle-Class. Souhaitons que la publication du *Pepys Diary*, jusqu'ici inédit en français, bouscule quelques opinions reçues et nous donne une vision plus exacte de l'Angleterre au XVIIe-siècle.

N'est-il pas curieux qu'au moment où notre voisine était la plus proche de nous, nous l'ayons connue le plus mal ? Nos marquis faisaient la mode à Londres, notre flotte était redoutée à Gravesend, Louis XIV soutenait activement les Stuarts et nos Huguenots nouaient avec leurs coreligionnaires d'Outre-Manche des liens dont Pepys marié à un Angevine réfugiée fut un vivant

exemple. Mais nous ignorions si bien les Anglais, qu'un siècle plus tard quand nous les trouverons partout en travers de notre route, ils nous paraîtront perfides, exécrables, inouïs. Il faudra tout le génie de Voltaire et de l'abbé Prévost pour nous faire refaire connaissance avec ce peuple surprenant.

Le *Journal* de Pepys est d'abord un document humain. Les grands événements qui y sont relatés servent surtout à donner du relief, et à établir les plans. Par exemple, il nous faudra vider une bouteille de vin avec l'auteur avant d'apprendre que « le général Monk a traversé la ville parmi le peuple qui lui réclamait un Parlement libre, mais sans lui faire un bien chaleureux accueil ». L'important ici, ce n'est pas le général, c'est Pepys et sa bouteille située en plein réalisme (mais sans trompe-l'œil), au centre d'une nature morte ; la scène historique n'a qu'une valeur décorative : c'est la peinture d'une peinture ; elle ressemble à ces glauques combats navals aperçus à l'arrière-plan des petits maîtres hollandais, où ne s'entend pas le bruit des bouches à feu, où le tumulte et la fumée ne troublent pas le calme immaculé, les luisants blancs et noirs du petit cabinet caressé par le rayon de soleil qui s'en va tomber sur une tulipe, sur une pipe en terre...

Nous ne savons pas exactement où Pepys est né, en 1633. Tant mieux : qu'il reste pour nous l'Anglais inconnu. Notre surprise n'en sera que plus grande. Nous frappons à sa porte et c'est un ami qui vient nous ouvrir. Nous nous attendions à quelque noir tartufe puritain et nous découvrons un Anglican sans fanatisme, parfois même fort vif pour Rome ; un Londonien fort proche en somme d'un Parisien du temps, ce qui nous repose de l'héroïque quaker du XVIIe siècle, abatteur de forêts, dont les Américains nous enjoignent d'admirer le rôle providentiel. Ce ne sont pas des arbres dont Pepys vient à bout, ce sont tantôt ses

scrupules de conscience, et tantôt le spectre de ses plaisirs. Les hommes de sa trempe ne construiront pas Philadelphie ni Boston, mais ils restaureront en leur âme païenne ces ornements classiques, ces tableaux voluptueux, ces statues de la Beauté renversés par l'âpre vent des psaumes. Pepys s'élève vers ces sommets que les Presbytériens d'Edimbourg appellent les hauteurs de l'impiété. Un individualiste, mieux encore, un original, un artiste en vins et en femmes (ou, comme l'on dira bientôt en Angleterre, « un connoisseur »), un écrivain qui n'a pas peur des mots et qui, quand il souffre dans ses parties nobles, nous le dit en toutes lettres. Deux siècles plus tard, l'Angleterre victorienne et refoulée se trouvera mal à la seule mention d'un pantalon. Pepys lit Du Bartas (heureusement sans se laisser gagner par les préciosités provinciales de l'auteur de la *Semaine*) et nous fait part de sa lecture non pour nous étonner ou nous édifier, mais pour nous dire qu'il est au lit « ayant attrapé froid et étant resté trop longtemps jambes nues, à éplucher ses cors-aux-pieds ». De son temps, Shakespeare n'était pas encore cette religion nationale inventée au XVIIIe siècle par les acteurs ; aussi Pepys n'a-t-il pas honte de s'ennuyer à la *Nuit des Rois*, de trouver le *Songe d'une nuit d'été* insipide et ridicule, de juger la *Tempête* avec sévérité ; sa critique se prononce nettement et nous livre une pensée sans hypocrisie.

Pepys va chez les grands, il s'y pousse même, mais sans être des leurs, ce qui lui donne plus d'impartial recul. Gentilhomme affadi par la courtisanerie et les rubans, enrôlé dans quelque coterie, il eût écrit les *Mémoires de Grammont*. Bel esprit, brillant babilleur, il eût donné au monde un Barbier, un Mercier avant la lettre. Mais il n'est qu'un homme et un homme en qui apparaît toute la vérité humaine : nous le verrons agir, reculer, se repentir, s'amender, vieillir, jouir et se détruire. Nous surprendrons à nu l'âme britannique toujours si habillée, son

fond rude et puissant, ses fureurs amoureuses ; l'Anglais cessera d'être pour nous cet empoté maladroit qu'effrayent les femmes, poncif niais où se plaît notre vanité gauloise. Le sens terrible du beau mot biblique *lust*, *lustful*, s'éclairera pour nous. Ce fils du pays des marchands vertueux, nous le verrons coucher seul pour mieux posséder en rêve ses favorites et même sa reine... (comme cela est loin de notre libertinage...), et nous verrons naître dès 1665 un nouveau Samuel Pepys, un Pepys saisi par la débauche, saisi par le cou comme dans *Everyman*.

Concupiscencia carnis colled me about the necke.

La concupiscence prend au collet ces Anglais si chauds et si faibles, dont seule une religion de fer peut prévenir les écarts dangereux. Ni la peste, ni la vérole, ni les boulets hollandais n'empêcheront Pepys de prendre son plaisir à trousser « de fort jolies filles bien propres à le divertir » et un plaisir accru à nous le dire. Car il nous le dit en toute occasion, et avec complaisance, en chiffre et en clair, en phrases farcies de latin, de portugais, de français, d'espagnol. A mesure que les femmes lui coûtent plus cher, il devient moins scrupuleux sur les moyens de s'enrichir ; l'orgueilleuse administration anglaise qui, depuis la guerre, tient la nôtre pour si vénale, trouverait ici matière à un *mea culpa*. Mais si la fortune de Pepys augmente, sa tension artérielle s'aggrave. Il continue à encaisser le revenu de ses prébendes et ces pots-de-vin qu'il appelle des « compliments » ; devenu avare, il enterre son or, mais sa vie marche en zigzags de la taverne au prêche et de l'Amirauté au lupanar. L'heure n'est plus aux fredaines rares et prudentes : notre auteur court maintenant plusieurs femmes dans la journée. Il ne se surveille plus ; son épouse devinant son inconduite, s'efforce, au lit, de surprendre les aveux involontaires du sommeil. Des scènes moliéresques éclatent. Pepys lit à

très haute voix les *Paradoxes hydrostatiques* de Beyle pour étouffer les reproches de Mme Pepys, ou bien, surpris avec la servante, il est poursuivi de chambre en chambre par son épouse armée de pincettes rougies au feu.

Pepys, c'est toute l'Angleterre du XVIIe ; comme lui, elle échange sous nos yeux son long manteau puritain pour le petit collet court à rabat de dentelle ; ses horribles souliers noirs et tristes comme des bibles, elle les égaye soudain d'une boucle brillante ; elle se coiffe d'une perruque et prend pour la première fois du thé, « boisson chinoise ». L'Angleterre de Pepys, c'est l'histoire d'un Puritain détendu et heureux qui s'habille de velours. Et il n'est pas seul à s'enrichir : toute sa patrie va faire fortune pour deux siècles et saluer les réserves d'or de la Bank of England d'un grand coup de feutre à plumes.

Que nous sommes loin de ce premier et modeste hommage déposé par Pepys aux pieds de son roi en exil !

A partir de ce moment l'histoire d'Angleterre se déroule en images : Entrée du Protecteur dans Londres, couronnement de Charles II, audience des ambassadeurs de Russie, la Grande Peste, le Grand Incendie ; nous surprenons même les ébats amoureux du roi avec la Castelmaine. Français, nous admirons un fort joli portrait de Louis XIV, dictateur déjà moderne, d'esprit avancé et clair, souverain bien informé et habile à diviser les puissances étrangères. Ecrivains, nous prenons de Pepys, à chaque page, une leçon de style. Avec simplicité de cœur et sûreté de main, il peint l'essentiel :

Shere m'a longuement parlé de l'Espagne. Il m'a raconté comment on y courtise les femmes, en leur donnant des sérénades et comment les amoureux se rencontrent à la messe. Jamais de bal à la cour, de réception, le soir. On dirait un cloître ; rien n'y bouge.

***

Il y a quelques mois, une découverte importante faite à Magdalen College, Cambridge, où Pepys fut étudiant, nous a valu deux nouveaux fragments des Annales. L'un d'eux, relatif au complot papiste, était complètement inconnu, de l'autre on savait peu de chose : il concerne Charles II et ses rapports avec la Marine britannique. (L'honneur de cette trouvaille revient à M. Turner, bibliothécaire du collège, et à M. Arthur Bryant, qui fait autorité en la matière.) Ces deux fragments écrits cette fois en clair complètent l'œuvre. Rédigés moins d'un an après la fin du *Journal*, ils constituent un nouveau diurnaire qui retrace les rapports de Pepys et de Charles II ; le roi reconnaît les qualités de son serviteur, se plaît en sa compagnie et apprécie sa compétence en matière d'administration navale ; les bureaux de la Marine, en butte à des attaques, et menacés d'une enquête parlementaire, vont, grâce à lui, pouvoir se justifier au Conseil privé.

Ces notes, comme jadis le *Diary*, ont été découvertes parmi les livres légués par Pepys au Collège de Magdalen. Cet homme qui n'avait laissé à Cambridge d'autre trace de sa carrière d'étudiant qu'une réprimande pour ivrognerie, y aura laissé, de sa carrière humaine, un monument unique. Nous possédons, certes, bien d'autres autobiographies, mémoires, souvenirs, annales ; des personnages incomparablement plus grands, plus intéressants, ont écrit leur Journal : aucun ne nous aura donné pareille leçon de vérité. Pepys aurait pu déchirer ces pages inoubliables comme il déchira ses premières poésies. Il aurait pu aussi les donner à un éditeur : il a préféré ce procédé neuf, l'expression d'une effusion profonde protégée par le mystère d'une écriture secrète connue de lui seul, mais non indéchiffrable. Ce mystère narquois, à la fois épais et transparent, n'est-ce pas toute la *privacy* britannique ?

PAUL MORAND

JOURNAL

Pour donner en raccourci une idée assez fidèle du *Journal* de Pepys qui atteint au total plus de 3.200 pages, nous avons choisi au cours de l'année 1666 les journées les plus marquantes. On pourra constater que Pepys relate, sans choisir ni commenter, tout ce qui se passe autour de lui, tout ce qu'il voit et tout ce qu'il entend dire, sans que les catastrophes nationales prennent le pas sur les faits les plus anodins de la vie quotidienne. L'incendie de Londres qui ravagea la Cité tout entière ne porte atteinte ni à sa gaieté ni à son appétit.

R. V.

1666

28 Janvier, jour du Seigneur. — Levé dès six heures, je mis mon manteau de velours et ma cravate unie, et je pris une voiture que j'avais commandée pour huit heures. Je me rendis chez lord Brouncker, muni de tous mes papiers, et là, je montai dans son carrosse à quatre chevaux, et en route pour Hampton Court. A Brainford, pris d'un besoin pressant, je descendis et j'entrai dans une auberge : je trouvai les lieux d'aisance et les utilisai, mais ne vis personne. Seulement, j'entendis aboyer un gros chien et j'eus peur de ne pouvoir ressortir sain et sauf, aussi je détachai de ma ceinture mon épée avec son fourreau pour les avoir tout prêts dans la main. Je n'en eus pas besoin et pus regagner mon carrosse sans encombre, mais, arrivé à Hampton Court, je m'aperçus que j'avais perdu ma ceinture dans l'affaire. Je fis un bon dîner avec Sir

J. Minnes et Sir W. Batten. Après quoi nous nous rendîmes à la Cour. Le Roi, le Duc et les Lords étaient au Conseil. Nous nous sommes promenés en les attendant. Aucune dame n'était présente. Espérons qu'ils n'en feront que plus de travail. Le Conseil terminé, le Roi sortit, je lui baisai la main et il prit la mienne fort cordialement. Je trouvai là Lord Sandwich. Le pauvre homme, il a l'air bien mélancolique et laisse pousser sa moustache plus longue de coutume [1]. Le Duc me fit appeler auprès de lui et le Roi vint à moi de son propre mouvement et me dit : « M. Pepys, je vous remercie de vos bons services durant cette année, je vous assure que je les apprécie. » Le Duc d'York me dit qu'il avait lu avec plaisir mon rapport sur les comptables et qu'il se rangeait à mon avis. Je marchai auprès d'eux, très loin de la Cour, jusque dans les champs. Rentré en bateau avec Sir W. Pen. Après un joyeux souper, je suis allé au lit, l'esprit fort troublé. Je suis partagé entre la joie que m'ont causée les paroles du Roi et du Duc et le souci des difficultés de Lord Sandwich, dont j'aurai bien du mal à ne pas supporter le contre-coup.

28 Février. Mercredi des Cendres. — Après avoir travaillé un peu au bureau, je suis allé à pied à Whitehall. Le temps était remarquablement sec et froid. Sitôt expédiées nos affaires avec le Duc, je suis allé à Westminster, où j'ai été interpellé par Mme Martin. Je lui ai acheté deux rabats, puis nous nous sommes quittés et je l'ai retrouvée peu après dans sa chambre où j'ai

1. Lord Sandwich avait perdu sa charge d'amiral, pour s'être approprié une partie de la cargaison des vingt-huit bateaux hollandais capturés à Bergen : soie, cuivre, muscade, indigo, vendus à Londres par l'intermédiaire de Pepys, qui toucha cinq cents livres de commission. Pour éviter un scandale public, Lord Sandwich fut nommé ambassadeur en Espagne.

fait ce que je voulais. Puis, chez moi pour dîner. Retourné à Whitehall pour voir Sir G. Carteret, qui redoute de grandes catastrophes pour le royaume. De là au Cygne, où je suis resté jusqu'à la nuit, et ensuite chez Mme Lane, où je fis ce que je voulais avec elle. Rentré chez moi, je suis allé au lit à 10 heures, plus tôt que de coutume. Ainsi finit le mois. J'ai pris la résolution de m'appliquer au travail plus que je ne l'ai fait ces derniers jours, aussi bien pour ma tranquillité d'esprit que pour la réussite de mes affaires.

9 Mars. — Visite au Duc d'Albermale. J'ai eu le plaisir de constater qu'il me fait toujours bon visage. Je craignais le contraire, car j'ai négligé d'aller le voir depuis longtemps. Le soir, nous étions tous réunis chez Sir W. Batten et nous avons passé une joyeuse soirée, car Mme Knepp est venue. Elle a chanté avec moi. Dieu me pardonne, je vois bien que je ne peux parvenir à vaincre ma nature et que je place le plaisir au-dessus de tout, malgré le remords que j'éprouve à négliger mes affaires. Mais quand il s'agit de la musique et des femmes, je ne puis m'empêcher de me laisser aller, quelque travail que j'aie. Après leur départ, un moment au bureau, puis au lit.

18 Mars. Jour du Seigneur. — Je suis allé à l'église St James, dans l'espoir de voir la belle Mme Butler, mais elle n'y était pas. Ensuite, chez Mme Martin ; là, j'ai fait ce que je voulais avec elle, pendant que son mari était allé nous chercher du vin. Le pauvre homme, je crois, travaillerait très fort, si je pouvais lui obtenir une place de comptable. Je vais m'y employer.

19 Juin. — Après le dîner, chez le tailleur, pour me commander un costume d'étoffe légère. Puis chez Sir G. Carteret, avec qui j'avais rendez-vous. Selon lui,

le Roi va emprunter de l'argent à la Cité. J'ai peur que cela ne fasse rien de bon, au contraire. Rentré chez moi, j'ai travaillé tard, puis je suis allé avec ma femme au jardin et j'ai chanté avec Mercer[1]. Je sens que je commence à l'aimer trop, à force de lui caresser les seins le matin quand elle m'habille : ce sont les plus beaux que j'ai vus de ma vie, il faut bien le dire. Nous avons soupé avec des haricots et du lard, et puis au lit.

23 Juin. — Mon père et ma sœur nous ont quittés ce matin de bonne heure. Je me suis mis au travail bien ennuyé : avant de sortir, ma femme m'a dit qu'elle s'était disputée hier soir avec Mercer, qui est retournée chez sa mère pour de bon. Certes, cela va me débarrasser d'une lourde charge, mais j'aime beaucoup cette fille et je prévois que, de toute façon, il nous faudra la remplacer par une autre ; nous regretterons alors de nous être séparés de celle-ci. Je suis venu à la maison pour dîner. Le départ de mon père, la perte de Mercer, tout cela fit qu'après le repas, je montai dans ma chambre et que j'aurais pleuré là tout seul, si l'on n'était pas venu me chercher pour affaires. Vers le soir, je suis allé au quai de la Tour pour m'embarquer, mais je n'ai pu trouver de bateliers. Ils sont maintenant fort rares, en raison de la grande presse[2]. A la Douane, à force de menaces, je parvins à en trouver deux pour me conduire à Deptford. J'ai lu tout le long du chemin *Le Grand Pompée*[3], tragédie traduite du français par des gens de qualité. Ce n'est qu'une pauvre pièce, ni le style ni le sens n'ont rien d'extraordinaire. Rentré chez moi, j'ai écrit des lettres, j'ai soupé et puis, au

1. Mary Mercer, dame de compagnie de Mme Pepys.
2. Enrôlement forcé de matelots. En France cette pratique fut supprimée par Colbert. En Angleterre, elle demeura en vigueur jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, et les lois qui la réglementaient ne furent jamais abrogées.
3. Traduction du *Pompée* de Corneille.

lit, bien résolu à me lever de bonne heure demain pour aller à Deptford, mécontent de n'avoir trouvé aucun commissaire sur les chantiers à sept heures du soir. Personne n'a l'air de se douter qu'il y a la guerre avec la Hollande. Mercer est revenue ce soir, ce qui m'a fait un vif plaisir et m'a délivré d'un grand souci.

1er Juillet. Dimanche. — Après le dîner, je suis allé aux chantiers de Deptford, dans l'espoir de voir la femme de Bagwell, dont le mari a regagné la flotte hier. Mais je ne l'ai pas vue et j'ai dû me passer de ce que j'étais venu chercher. Je suis donc revenu à la Tour pour m'occuper des hommes recrutés de force et les faire embarquer, cela jusqu'à plus de minuit. Mais, Seigneur, que de pauvres femmes en larmes ! De ma vie, je n'avais vu une expression de douleur aussi naturelle. Elles se lamentaient, s'élançaient vers tous les groupes d'hommes qu'on amenait pour y découvrir leur mari, elles pleuraient chaque fois qu'un navire s'éloignait, à l'idée qu'il se trouvait peut-être à bord, elles suivaient le bateau des yeux aussi longtemps qu'elles pouvaient, à la lumière de la lune. Cela me fendait le cœur. Tous ces hommes, ces pères de famille, pauvres, patients, travailleurs, quittant leurs femmes et leurs enfants, enlevés brutalement par des étrangers, c'est bien dur ; et cela sans argent, par contrainte, en dépit de toute loi. C'est une grande tyrannie. Cela fait, j'allai souhaiter une bonne nuit au lieutenant de la Tour et ensuite au lit.

2 Septembre, jour du Seigneur. — Nos servantes avaient veillé tard la nuit dernière pour les préparatifs de notre festin d'aujourd'hui. Vers trois heures du matin, Jane vint nous appeler pour nous dire qu'on voyait un grand incendie dans la Cité. Je me levai pour aller à la fenêtre. Je jugeai que c'était au plus

loin à Mark Lane, trop loin tout de même pour être dangereux, à mon avis ; aussi je me recouchai et me rendormis. Vers sept heures, en me levant pour m'habiller, je vis que l'incendie s'était calmé et semblait plus éloigné. Je commençai donc à mettre de l'ordre dans mon cabinet qu'on avait nettoyé à fond hier. Bientôt, Jane vint me dire que plus de trois cents maisons avaient brûlé cette nuit et que le feu continuait près du Pont de Londres. Je m'apprêtai et me rendis à la Tour. De là-haut, je vis les maisons de ce côté du pont, toutes en flammes, et un immense incendie s'étendant au-delà. Je redescendis, tout bouleversé, trouver le lieutenant de la Tour, qui me raconta que cela avait commencé ce matin, chez le boulanger du Roi, dans Pudding Lane et que l'église St Magnus était déjà détruite. Descendu au quai, je pris une barque et passai sous le pont. Là, j'assistai à des scènes lamentables. Les gens tentaient de sauver leurs biens, les lançaient sur les quais ou les entassaient dans des barques. De pauvres pigeons, ne se décidant pas à quitter leurs maisons, voletaient autour des fenêtres et des balcons jusqu'au moment où ils tombaient, les ailes roussies. Au bout d'une heure, je vis que le feu faisait rage dans toutes les directions et que personne, autant que je pouvais m'en rendre compte, n'essayait de l'éteindre. Les gens ne pensaient qu'à mettre leurs affaires à l'abri et laissaient ensuite brûler les maisons. Le vent, très violent, poussait l'incendie vers la Cité. Après une si longue sécheresse, tout était combustible, même les pierres des églises. Je me suis alors rendu à Whitehall, au cabinet du Roi. On s'empressa autour de moi et le récit que je fis consterna chacun. La nouvelle en fut portée au Roi ; on me fit appeler. Je racontai au Roi et au duc d'York ce que j'avais vu, affirmant que si Sa Majesté n'ordonnait pas d'abattre les maisons, rien ne pourrait arrêter l'incendie. Ils parurent fort émus.

Le Roi me chargea d'aller trouver de sa part le Lord-Maire pour lui transmettre l'ordre d'abattre les maisons au-devant de l'incendie dans toutes les directions. Le duc d'York ajouta qu'on fournirait au Lord-Maire tous les soldats dont il aurait besoin. Je rencontrai le Capitaine qui me prêta son carrosse pour aller à St-Paul Là, je suivis Watling Street, encombrée de gens qui, tous, arrivaient chargés d'objets : il y avait même des malades qu'on emportait dans leur lit. A la fin, je rencontrai le Lord-Maire, l'air exténué, un mouchoir autour du cou. Quand je lui transmis le message du Roi, il gémit comme une femme prête à tomber en pâmoison : « Mon Dieu, que puis-je faire ? Je suis épuisé. On ne m'obéit pas. J'ai bien fait abattre des maisons, mais le feu nous gagne de vitesse. » Il ajouta qu'il avait besoin de troupes de renfort et que, quant à lui, il lui fallait prendre du repos, car il était resté debout toute la nuit. Il partit de son côté et moi du mien. Les gens étaient comme fous. On n'essayait en aucune façon d'éteindre le feu. D'ailleurs, les maisons sont très rapprochées dans ce quartier, et pleines de matières combustibles, comme la poix et le goudron, sans compter les magasins d'huile, d'eau-de-vie, de vin, le long de la Tamise. Les églises étaient encombrées d'objets par des gens qui auraient dû, à ce moment, y écouter paisiblement le service. Il était bientôt midi et je revins chez moi pour recevoir mes invités : M. Moone et M. Wood avec sa femme Barbara, fort élégante. M. Moone était venu pour voir mon cabinet de travail qu'il désirait depuis longtemps admirer. Malheureusement, nous étions tous bouleversés par l'incendie, ne sachant qu'en penser. Pourtant, le repas fut magnifique et la compagnie aussi joyeuse qu'on pouvait l'être en pareille circonstance. Aussitôt après le dîner, je suis sorti avec Moone et nous avons traversé la Cité à pied. Les rues étaient toujours encombrées de gens, de che-

vaux, de voitures chargées. On déménageait maintenant les maisons de Canning Street, où ce matin, on était venu mettre des affaires à l'abri. Au quai de St Paul, je pris une barque pour aller voir le feu qui avait encore gagné du terrain et ne semblait pas près de s'éteindre. Rencontré le Roi avec le Duc d'York en bateau ; je les accompagnai un moment. Ils avaient donné l'ordre d'abattre les maisons au plus vite mais on ne pouvait pas faire grand'chose, tant le feu se propageait rapidement. On avait bon espoir de l'arrêter en amont et en aval du pont, mais le vent le chassait à travers la Cité. La rivière était encombrée de barques chargées de matériel, et des objets de valeur flottaient sur l'eau. Je remarquai que, dans une barque sur trois au moins, on distinguait une « virginale »[1] parmi le mobilier. Ayant vu tout ce qu'il était possible de voir, je me rendis à Whitehall, puis de là au Parc St James où je retrouvai ma femme, Creed, et Wood avec sa femme. Nous sommes revenus ensemble à ma barque et nous avons été de ci de là, sur la rivière, voir le feu qui augmentait toujours, alimenté par le grand vent. Nous approchions aussi près que la fumée le permettait. Sur toute la surface de la Tamise, quand on avait le visage tourné dans la direction du vent, on se sentait presque brûlé par une pluie d'étincelles. C'est strictement vrai. De sorte que plusieurs maisons furent ainsi incendiées par les étincelles et les flammèches. Quand il nous fut impossible de tenir sur l'eau plus longtemps, nous sommes allés dans une petite brasserie de Bankside[2], où nous sommes restés jusqu'à la tombée de la nuit. A mesure que l'obscurité se faisait, il surgissait au-dessus des clochers, entre les maisons et les églises, aussi loin que le regard s'étendait sur la colline de la Cité, une

1. Sorte d'épinette.
2. Sur la rive opposée.

horrible flamme maléfique, sanglante, bien différente de la claire flamme d'un feu ordinaire. Quand nous sommes partis, l'incendie ne formait plus qu'une vaste arche de feu de part et d'autre du pont et, sur la colline, une autre arche d'au moins un mille de longueur. Je fondis en larmes à cette vue. Les églises, les maisons, tout flambait à la fois. L'affreux bruit que faisaient les flammes et le craquement des maisons qui s'écroulaient ! Revenu chez moi, le cœur bien lourd, je trouvai chacun en train de discourir et de se lamenter. Le pauvre Tom Hater était venu se réfugier là avec les rares objets qu'il avait pu sauver. Je l'invitai à coucher à la maison, mais à chaque instant arrivaient des nouvelles des progrès de l'incendie. De sorte qu'il nous fallut emballer nos propres affaires et nous préparer à les enlever. Au clair de la lune (il faisait un beau temps sec et chaud) nous avons transporté une grande partie de mon mobilier dans le jardin et l'argent dans des caisses de fer, à la cave, ce qui nous parut le plus sûr. J'emportai au bureau mes sacs d'or, avec mes papiers les plus importants. Nous étions si alarmés que Sir W. Batten a fait venir des charrettes de la campagne pour enlever ses affaires cette nuit-même. M. Hater s'était mis un peu au lit, le pauvre homme, mais il ne put guère se reposer, tant nous faisions de bruit dans la maison à déménager le mobilier.

3 Septembre. — Vers quatre heures du matin, Lady Batten m'a envoyé une charrette pour transporter mon argent, ma vaisselle plate et mes objets précieux chez Sir W. Rider à Bethnall-Green. Ce que je fis, montant moi-même en robe de chambre dans la voiture. Seigneur, il fallait voir les rues et les grandes routes fourmillant de piétons et d'attelages ! On louait une charrette à n'importe quel prix. Je trouvai Sir W. Rider fatigué d'avoir été réveillé toute la nuit pour recevoir

les affaires de plusieurs de ses amis. Sa maison en est pleine. Je suis bien soulagé de savoir mes trésors en sécurité. J'eus grand'peine à me frayer un chemin pour revenir à la maison. Ni moi ni ma pauvre femme n'avons dormi de la nuit. Ensuite, nous avons passé la journée, aidés de nos gens, à emballer le reste de nos affaires. M. Tooker m'a procuré un chaland pour les mettre et nous les avons emportées, moi avec les autres, jusqu'au chaland amarré au-delà du dock de la Tour. Le Duc d'York est venu aujourd'hui au bureau pour nous parler. Il a traversé la Cité à la tête de sa garde à cheval pour assurer l'ordre, car il est maintenant général et a la charge de tout. Aujourd'hui, Mercer est allée voir sa mère contre la volonté de sa maîtresse. Ma femme les ayant rencontrées se montra très mécontente. Mais la mère répliqua que sa fille n'était pas une apprentie pour demander la permission de sortir quand elle en a envie. Ma femme, avec raison, se mit en colère, et quand la jeune fille revint à la maison, lui dit de s'en retourner. Ce qu'elle fit. J'en suis fâché, mais pas trop, car, étant donnés les événements, je crains bien de ne plus guère avoir les moyens d'entretenir une dame de compagnie. Ce soir, j'ai dormi un peu sur un édredon de W. Hewer [1], dans le bureau, car toutes nos affaires sont emballées ou déjà enlevées. Puis ma pauvre femme en fit autant à son tour. Nous avions mangé les restes du dîner d'hier n'ayant ni feu, ni vaisselle, ni aucun moyen de préparer un plat.

4 Septembre. — Levé dès l'aube, pour emporter le reste de mes affaires dans un autre chaland. Nous manquions de bras et ce ne fut fini que dans l'après-midi. Ne sachant que faire de son vin, Sir W. Batten creusa une fosse dans le jardin et l'y déposa ; j'en pro-

1. William Hewer était le secrétaire de Pepys.

fitai pour y mettre tous les papiers du bureau dont je n'aurais pu me défaire autrement. Vers le soir, Sir W. Pen et moi en avons creusé une autre. Nous y avons mis tous deux notre vin et moi mon fromage de parmesan et d'autres objets. Cet après-midi, j'étais assis mélancoliquement au jardin avec Sir W. Pen et je songeais à la destruction certaine de notre bureau, à moins de mesures extraordinaires. L'idée me vint de faire appeler ici tous nos ouvriers des chantiers de Woolwich et de Deptford et d'écrire à Sir W. Coventry pour obtenir du Duc d'York la permission de faire abattre les maisons d'alentour, plutôt que de sacrifier notre bureau, au grand préjudice des affaires du Roi. Ce que je fis, mais je n'ai pas encore eu de réponse. Ce soir, Mme Turner et son mari sont venus souper avec nous. Nous avons mangé au bureau une épaule de mouton, sans serviettes ni rien, bien mal installés, mais fort gais. Pourtant, de temps à autre, en allant faire un tour dans le jardin, nous voyions l'affreux spectacle du ciel, tout en feu dans la nuit. Il y avait de quoi en perdre l'esprit. C'était vraiment épouvantable. Après souper, j'allai dans la nuit noire jusqu'à la Tour. Tout flambait, depuis Trinity House jusqu'à la Taverne du Dauphin qui est près de chez nous. On commençait à faire sauter les maisons avoisinant la Tour. Cela effraya d'abord la population, mais cela arrêtait le feu. W. Hewer, qui était allé voir sa mère, est rentré chez nous très tard. Il avait du la conduire à Islington car sa maison était détruite. L'incendie a atteint Old Bailey [1]. Saint Paul a brûlé et tout Cheapside. J'ai écrit ce soir à mon père, mais la poste a brûlé et la lettre n'a pu partir.

5 Septembre. — J'ai encore couché au bureau sur

1. Siège des Cours criminelles.

l'édredon de W. Hewer. J'étais mort de fatigue et j'avais si mal aux pieds d'avoir déambulé que je ne tenais plus debout. Vers deux heures du matin, ma femme m'appela. On criait : au feu ! du côté de l'église, au bout de la rue. Je me levai et résolus d'emmener ma femme aussitôt. Je partis avec mon or (environ 2.350 livres), W. Hewer et Jane en bateau jusqu'à Woolwich. Seigneur, quel triste spectacle au clair de lune que la Cité entière en flammes ! De Woolwich, on voyait si nettement qu'on aurait pu se croire tout auprès. En arrivant, je trouvai les portes de la ville fermées, mais pas la moindre sentinelle, ce qui m'inquiéta, car le bruit commence à courir qu'il y a un complot et que ce sont les Français qui ont tout fait. On m'ouvrit les portes et j'allai chez M. Shelden où je mis mon or sous clef, en recommandant à ma femme et à W. Hewer de ne jamais quitter la pièce tous deux en même temps, ni jour ni nuit. Je m'en retournai donc à Londres, m'étant assuré en passant par Deptford que mes affaires y étaient en sécurité dans les chalands, avec des gardiens auprès. J'arrivai chez nous vers sept heures, m'attendant à trouver la maison en flammes, mais elle ne l'était pas. J'étais tellement certain que nos bureaux avaient brûlé que je n'avais pas osé m'en informer. Arrivé sur les lieux, je vis qu'il n'en était rien. En m'approchant de l'incendie, je vis qu'il avait beaucoup diminué d'intensité, depuis qu'on faisait sauter les maisons et grâce aux secours apportés par les ouvriers des chantiers du Roi. A l'église d'à côté, seuls ont brûlé le cadran de l'horloge et une partie du porche. Du haut du clocher, j'ai eu devant les yeux un spectacle de désolation. Partout des incendies : des celliers d'huile, du soufre brûlaient. Je finis par avoir peur d'être resté là-haut si longtemps et je redescendis le plus vite que je le pus. Le feu s'étendait aussi loin que le regard pouvait porter. Je suis allé chez Sir W. Pen

manger un morceau de viande froide, car je n'avais rien pris depuis dimanche que les restes de notre festin. Puis, je repartis à travers la ville. Des rues entières en cendres. A la Bourse, plus une statue ni une colonne encore debout. Les semelles presque ròties à force d'avoir marché sur des charbons, j'allai jusqu'à Moorfields, encombré de malheureux qui veillent sur leurs biens. C'est une chance qu'il fasse beau, car ils restent là sans abri nuit et jour. J'ai été boire et j'ai payé deux pence un simple petit pain d'un penny. Je m'en suis retourné en passant par Cheapside et Newgate entièrement détruits et devant la maison des Joyce en feu. J'ai ramassé, pour le conserver, un morceau de vitrail de la Chapelle des Merciers, tout fondu et roulé par la chaleur comme un parchemin. J'ai aussi vu un pauvre chat, sorti du trou d'une cheminée, poil entièrement brûlé et pourtant vivant. Nous avons logé les ouvriers des chantiers dans les bureaux et on leur a distribué à boire avec du pain et du fromage. Je me suis couché et j'ai dormi jusqu'à minuit. C'est étrange comme le temps a paru long depuis dimanche. Il s'est passé tant de choses et j'ai dormi si peu qu'il m'a semblé vivre toute une semaine et même davantage, et je ne sais plus quel jour nous sommes.

12 Septembre. — Avec Sir W. Pen et Sir W. Batten à St James par la rivière. Nous avons travaillé avec le Duc d'York, comme à l'habitude. Puis j'allai chez Mme Martin et là je fis *tout ce que je voudrais avec elle* [1]. Je bus et revins à la maison pour le dîner. Après le repas, je me rendis à Deptford, d'où je renvoyai à Londres la moitié de mon mobilier. Je trouvai le moyen de repasser à la nuit tombée par la maison de Bagwell et là je fis tout ce que je désirais, mais quand j'eus *ce que je voudrais* [1], je n'éprouvai plus que du dégoût

1. En français dans le texte.

pour *elle* [1] et *la cose* [2] et je pris prétexte du retour de *su marido* [3] pour *me lever* [4]. Je rentrai très tard pour me coucher chez Sir W. Pen.

18 Septembre. — Étrange de voir avec quelle facilité et quelle abondance j'ai pissé cette nuit. Je ne sais à quoi attribuer cela ; peut-être aux huîtres, à moins que cela ne provienne de la fraîcheur de la nuit, car il faisait un vilain temps, pluvieux et venteux. Aussitôt levé, j'ai ressenti des douleurs dans la vessie et le ventre comme à l'habitude. Aussi, j'ai dîné très tôt pour me remplir le ventre. Cela m'a soulagé et j'ai pu très bien m'occuper de ce que j'avais à faire l'après-midi, c'est-à-dire activer la réinstallation de ma maison. Au lit de bonne heure, ma femme aussi ayant été malade de la même façon aujourd'hui. Fort ennuyé que les cheveux de ma femme tombent tellement. Aujourd'hui, le Parlement s'est réuni, la séance a été ajournée à vendredi, sous la présidence du Roi [5].

10 Octobre. — Jour de jeûne pour l'incendie. Été manger des harengs à la Taverne du Chien. De là à l'église. En chaire, M. Frampton, ce jeune homme dont on fait tant de cas. Il a la langue bien pendue. J'ai écouté un bout de son sermon qui m'a plu, mais la cohue était telle que je ne pus demeurer. Aussi, je suis allé au Cygne et j'ai *baisé la fille* [6] et bu. Puis j'ai emmené mon père, ma femme, mon frère et W. Hewer à Islington, au Lion Blanc, où l'on me dit que le patron est mort. Nous avons mangé et bu, nous nous sommes beaucoup

1. En français dans le texte.
2. La chose.
3. Son mari.
4. En français.
5. Texte intégral de la journée du 18 septembre.
6. En français dans le texte.

amusés. Nous sommes rentrés pour souper. C'est aujourd'hui l'anniversaire de mon mariage. Combien d'années depuis, je ne saurais le dire, mais ma femme affirme que cela en fait dix [1].

31 Octobre. — A Whitehall, avec Sir W. Batten. J'avais un peu mal aux couilles pour avoir été trop serré l'autre jour dans un carrosse étroit, en reconduisant Pierce et sa femme. J'ai passé tout l'après-midi dans mon cabinet à faire mes comptes. Grâce à Dieu, je suis plus riche que je ne l'ai jamais été, je possède six mille deux cents livres. Que Son saint nom soit béni ! Mais, ainsi que tout le monde dans la ville, je redoute fort des troubles. Dieu nous en préserve ! Le mois finit de triste façon. Les affaires de la Marine toujours au même point. Pas de crédits ; on ne veut plus nous vendre de marchandises, personne n'a confiance en nous. Rien à faire au bureau que d'écouter des doléances à cause du manque d'argent. Il faut attendre que le Roi en trouve, mais le Parlement y met du temps. Le désordre règne. Les capitaines n'ont plus de pouvoir sur les hommes ; les matelots font ce qu'il leur plaît. La plupart, au lieu de rester à bord, accourent à Londres et l'on ne peut, en toute justice, les blâmer : nous leur devons tant d'argent et leurs familles mourront de faim si nous ne les payons pas. Tout le monde redoute l'invasion pour l'année prochaine. Pour ma part, je prévois de grands malheurs et, pour parer aux mauvais jours, j'ai mis de l'argent de côté, mais sans pour cela oublier ma fidélité au Roi à tous points de vue. Mon seul chagrin est de voir que le Roi néglige les affaires et qu'il court à sa perte avec son peuple. Il ne serait pas trop tard, s'il le voulait, pour vaincre les Hollan-

1. Ils se trompaient tous les deux, si l'on s'en rapporte aux registres de la paroisse Sainte-Marguerite de Westminster où le mariage est inscrit à la date du 1er décembre 1655.

dais. Mais, tant que lui et le Duc d'York ne songeront qu'à leur plaisir, nous serons battus.

21 Décembre. — A mon lever, j'ai trouvé M[me] Clerk, de Greenwich, venue avec M[me] Daniel, sa fille, qui avait une requête à m'adresser. J'ai emmené la fille dans ma chambre. Il s'agissait de faire obtenir à son mari une commande pour un nouveau bateau de plaisance. Là, j'eus l'occasion *para baiser elle* et *toucher ses mamelles* [1]. Ensuite au bureau où je fis un peu de travail et puis à la Bourse. J'ai passé tout l'après-midi à remettre des objets en ordre, principalement des tableaux, et à encadrer la gravure du portrait de Lady Castlemaine, qui fera très bon effet. Le soir, je me suis occupé des affaires de Tanger et ensuite au lit.

31 Décembre. — M'étant levé ce matin, bien résolu à m'occuper uniquement de régler mes comptes de l'an passé, je me suis rendu en divers endroits de la ville pour payer mes dettes. Il gelait dur et il faisait bon marcher. Je me suis arrêté à la Taverne de la Toison, à Covent Garden, pendant que mon petit valet Tom allait chez W. Joyce payer mes dépenses de chandelles. De là, à la Nouvelle Bourse, pour acquitter les notes de ma femme. En m'en retournant, j'ai rencontré Doll Lane accompagnée d'une autre jeune femme et je les ai emmenées à la Demi-Lune boire du vin cuit, mais sans prendre d'autre plaisir. Rentré chez moi en voiture, je me mis, après le dîner, à mes comptes. Ils sont enfin en ordre. Grâce à Dieu, je possède maintenant 6.200 livres, plus de 1.800 livres de plus que l'an dernier. Ainsi se termine cette année, si remplie d'événements extraordinaires et de malheurs publics, que tout

1. En français dans le texte. Et ici l'éditeur anglais a cru devoir faire une coupure.

le monde désirait la voir finie. Pour moi et les miens, tout va bien : nous avons quatre servantes et un valet à la maison. Nos santés sont bonnes. Pourtant, mes yeux ont été si surmenés qu'ils me font mal à la lumière des bougies, mais pas autrement. Les affaires de l'État sont en triste condition, les matelots, découragés par le manque d'argent, ingouvernables ; si cela continue, pas de flotte l'année prochaine ; nos ennemis, les Français et les Hollandais, de plus en plus puissants, grâce à notre pauvreté ; le Parlement peu disposé à voter des crédits ; la Cité de moins en moins susceptible d'être reconstruite un jour, car les gens s'installent ailleurs ; une lamentable Cour, vicieuse, indolente, où tous les gens sérieux redoutent la ruine prochaine du royaume (Dieu nous en préserve !). Ce que je trouve de plus remarquable dans ma situation personnelle, c'est que j'en arrive à posséder de la belle vaisselle plate en abondance, si bien qu'à toutes mes réceptions, le service est composé uniquement d'assiettes d'argent, car j'en ai maintenant deux douzaines et demi.

SAMUEL PEPYS

(*Traduction de* Renée Villoteau).

LES FLEURS DE TARBES

OU

LA TERREUR DANS LES LETTRES[1]

IV. — Où la Terreur trouve à se justifier

(Peut-être semble-t-il que nous nous attardions un peu trop sur *une* opinion critique. — Mais il s'agit bien moins d'une opinion que de l'Opinion, et de l'Ecole qui nous tient lieu, depuis quelque cent cinquante ans, de rhétorique. Qui demande à Victor Hugo, Vigny, Stendhal, Verlaine ou Rimbaud, Apollinaire ou Gide, *pourquoi* ils écrivent, obtient d'abord en réponse : « C'est pour échapper au style... briser les chaînes du langage et de l'éloquence... faire éclater la carapace de mots... atteindre enfin sans intermédiaire à la vérité des choses et de l'âme, aux orages du cœur... » D'où suit leur œuvre. Ainsi, point de remarque ou de découverte qui ne soit ici susceptible de prolongements infinis.

Et ne fût-elle même qu'une doctrine entre tant d'autres, qu'il nous faudrait encore tenter d'épuiser le sens et la portée d'une Terreur, placée de par le problème qu'elle agite au centre même de la littérature et du discours — et telle qu'il n'y ait aucun élément des

1. Voir les numéros de la *N. R. F.* du 1er juin et du 1er juillet.

Lettres qu'elle ne concerne, mais aucun non plus que nous ne puissions à sa faveur mieux pénétrer).

Il est curieux certes de reconnaître, dans une doctrine commune et qui fait autorité, l'effet d'une illusion aussi grossière aux yeux de l'esprit que le peut être aux yeux du corps le bâton brisé dans l'eau — ou mieux le rocher qui nous paraît monter sous les eaux de la cascade. (Aussi grossière, et non pas très différente de sens ni de composition, si elle offre un renversement analogue). Seulement il est un nouveau problème qui devient dès lors plus curieux encore.

C'est que l'illusion de l'esprit puisse durer, résister à l'expérience, engendrer à l'infini des doctrines et des œuvres et d'un mot nous tenir lieu de vérité — ceci, alors que l'illusion d'optique qui lui répond se voit réduite sitôt qu'apparue. L'on n'imagine pas sans ridicule une science fondée sur la propriété qu'ont les pierres de remonter sous les eaux descendantes. Mais la Terreur, qui se base sur une illusion à peine moins grossière, paraît bizarrement régir nos Lettres, et jusqu'à notre pensée.

Du moins notre recherche a-t-elle fait un pas. L'on a dit que notre exigence essentielle, touchant au langage, était de fidélité : il faut obtenir mais il suffit d'obtenir que ce langage *serve* tout entier, sans qu'aucun terme y puisse prêter à obscurité, ni à confusion. Et l'on sait de reste avec quel zèle écrivains, grammairiens ou lexicologues pourchassent le moindre risque d'obscurité ou d'amphibologie — jusqu'à admettre par avance, et tenir pour loi [1] que tout mot a *son* idée,

1. Loi bien plus proche, à vrai dire, du souhait que de l'observation, et de la *loi* sociale ou morale que de la loi scientifique. D'ailleurs, l'une de ses habiletés est justement de se donner

toute idée *son* mot. Comme s'il ne s'agissait que d'amener l'écrivain à trouver le terme qui rende exactement sa pensée, le lecteur à entendre exactement ce terme, au point d'être — ne fût-ce qu'un instant — la réplique et l'image de cet écrivain la plus ressemblante qu'il se puisse.

Mais qui ne voit dès lors l'efficacité (à défaut d'exactitude) que reçoit, de ce point de vue, la Terreur. Et certes, c'est pure illusion si le lecteur voit l'écrivain de clichés tout embarrassé, et comme empêtré de mots. Reste qu'une telle illusion *joue régulièrement* à la place du cliché, dont elle est l'effet, et le signe. Reste que ce cliché, ainsi trahi par l'illusion, est par excellence l'endroit du langage où le lecteur *perd doublement de vue* la réflexion de l'auteur puisqu'il ignore d'abord si cet auteur a *vu* le détail du cliché ou simplement répète une phrase — mais imagine ensuite tout soumis à des arrangements de mots l'auteur le mieux livré à la seule pensée. Le cliché, lieu d'incompréhension.

Or le danger peut paraître d'autant plus grave, aux yeux de l'écrivain susceptible et attentif, qu'il s'agit d'un mot dont l'invention est encore proche, visible, humaine, et qu'ainsi c'est, en quelque manière, le langage lui-même qui trahit, — introduisant dans le discours, par l'effet de ses lois particulières, (et précisément des voies suivant lesquelles y joue la répétition) l'obscurité et la mésentente *qu'il était fait pour dissiper.* Ce serait peu : un langage encore tout voisin de nous et qu'il est aisé de corriger ; une faute de la veille — et qui n'est pas encore tout à fait accomplie. D'où vient

à l'ordinaire pour une loi scientifique : « Entre toutes les différentes expressions qui peuvent rendre une seule de nos pensées, il n'y en a qu'une qui soit la bonne ; on ne la rencontre pas toujours en parlant ou en écrivant : il est vrai néanmoins qu'elle existe, que tout ce qui ne l'est point est faible, et ne satisfait point un homme d'esprit qui veut se faire entendre ». (La Bruyère, *Des ouvrages de l'esprit*).

que le lieu commun serait, en bonne justice, le premier terme à bannir d'une langue bien faite. La Terreur ici prolonge notre premier souci de fidélité, à la manière dont l'ordre, l'impatience, — et même une certaine façon d'envoyer tout promener — peuvent prolonger et accomplir une première demande, une prière modeste et têtue. L'intention du moins n'a pas changé. Pour le reste on pare au plus pressé, et peu importent, après tout, les moyens. Si l'astronome s'obstine à prendre pour un lac dans la lune le défaut de son verre, le premier conseil à lui donner est de changer de lunette. Si le lieu commun est tel que le lecteur projette régulièrement dans l'écrivain la maladresse qu'il met à l'entendre, mieux vaut que nous renoncions une fois pour toutes au lieu commun, et redoutions d'abord ce « pouvoir des mots », qui en est, — toute question de vérité mise à part — l'apparence. Loin de nous indigner de la Terreur, peut-être eût-il fallu en admirer la sagesse.

Sagesse un peu simpliste et rude, je le veux bien ; et trop prête à se contenter de la première raison venue. Quoi, si cette raison suffit à son propos ! Puisque l'effet régulier du cliché est une illusion de projection, le plus simple est de convenir qu'on le reconnaîtra sur cette projection. Illusion ou non, il importe après tout bien peu, puisque l'on ne veut qu'y *mettre fin*. Que s'il fait partie de la projection qu'elle paraisse vraie, l'on s'entendra sur son apparente vérité, comme sur le reste (car il ne s'agit que de la reconnaître sans faute). L'auteur y semble-t-il machinal, mais le critique subtil et libre de langage, l'on s'entendra sur la liberté et la machine. Or, ce n'est pas seulement le gros de la Terreur que nous serions par là conduits à admettre — mieux, à réinventer — mais jusqu'aux détails et aux preuves, hors desquelles on ne l'imagine guère efficace. (J'entends l'efficacité rapide, qu'il faut exiger des règles de langage).

Pourtant, il faut pousser un peu plus loin, et douter même si ces règles sont aussi chimériques qu'il nous a paru.

J'admets que le cliché n'ait pu *venir* à l'écrivain que suivant l'une des deux voies que l'on a vues : invention, habitude (et quelle autre voie ?) Reste que l'écrivain a pu se relire, et même qu'il l'a dû — prenant ainsi vis-à-vis de son œuvre attitude de lecteur [1]. Et je veux bien que le premier sens, à son esprit, du lieu commun, l'emporte encore à chaque fois : il serait étonnant qu'à le relire et l'essayer, il ne sentît pas au moins glisser l'embarras et l'hésitation même du lecteur. Que s'il maintient néanmoins le lieu commun dans son texte, c'est qu'il accepte de passer outre à cette hésitation, soit qu'il la tolère, soit encore qu'il accepte d'en tirer parti : « Qu'ils m'entendent à leur gré ! Ce n'est plus mon affaire, mais la leur. » — toutes négligences, ou lâchetés dont le critique va se trouver fondé à lui faire grief.

Aussi bien eût-il fallu marquer déjà tout ce qu'avait de grossier et d'inexact la distinction qui nous servait de départ : il n'est guère d'écrivain qui ne sache — si même il y répugne — se lire en étranger ; guère de lecteur qui ne se laisse aller, tandis qu'il lit, au sentiment que le poème ou le roman *pourrait bien* être de lui — prenant ainsi tour à tour figure d'auteur et de lecteur, de parlant et de parlé [2]. Et comment ne point admettre que Bourget ou Carco, Aragon, Apollinaire ont *assisté*, comme nous, à leurs clichés, suivant la même illusion ? En sorte qu'ils seraient les premiers portés à admettre, à l'origine de leur texte, quelque

1. A bien plus forte raison en va-t-il de même dans la conversation, où le parlant *assiste* à l'embarras et à l'hésitation du parlé.

2. D'ailleurs l'écrivain invite volontiers le lecteur à ce sentiment. Il lui tend la perche. Il lui donne à entendre qu'il ne peut se passer de lui. Plus d'une apparente gaucherie, dans son œuvre, n'a pas d'autre intention.

servitude à l'égard des mots. L'esprit est coutumier de telles projections et de tels retours : et ce n'est pas d'autre façon qu'il situe en rêve à la fin de ses aventures le bruit qui les a provoquées ; ou bien encore, et tout éveillé, à l'origine de ses entreprises passées la claire vision du succès (ou de l'échec) qui les a suivies. « Assassin pour vingt francs » lit-on dans les journaux — comme si l'assassin eût dû *prévoir* les vingt francs, comme s'il ne se fût pas contenté, le cas échéant, de quelque mille ou dix mille ! En sorte que le grief de la Terreur ne serait pas seulement efficace : il aurait encore toute chance de *paraître* juste, et fondé — je ne dis pas, c'est l'évidence même, à qui le forge, mais à qui le souffre. Tant il est difficile à l'esprit de se tromper *tout à fait* sur lui-même ; a-t-il commencé par l'erreur, de ne pas finir par *ressembler* à son erreur.

Mais il est une autre raison encore de douter si nous n'avons pas exagéré comme à plaisir la gravité de cette erreur.

En quel sens peut-on dire que le mot *lampe* désigne véritablement la lampe ; les mots *maison* ou *Antarès* la maison, l'étoile Antarès ? Simplement entend-on par là que nous avons fixé à ces mots, *d'un commun accord* tel sens, à l'exclusion de tout autre. Il serait aventureux d'en conclure plus loin qu'il est de la nature de l'étoile de porter le nom d'Antarès [1] et qu'il existe de la lampe réelle au mot *lampe* je ne sais quelle ressemblance occulte, qui tiendrait aux lettres, ou bien aux sons. Tous les mots — à quelques exceptions près [2],

1. « Mais comment sait-on, demande un enfant, qu'elle s'appelle Antarès ? »

2. Exceptions qui n'ont d'ailleurs rien de régulier, ni de stable : tel mot, parfaitement arbitraire, tend à l'onomatopée ; telle onomatopée en passant, par exemple, du latin au français, devient arbitraire.

et quelle que soit d'ailleurs sur ce point la vérité scientifique ou métaphysique — nous sont, dans la pratique, arbitraires. Mais que dire alors de cette *autre* part du sens de telle ou telle locution, c'est à savoir qu'*elle ne va pas sans souci des mots et du langage*. Et de quel droit, *puisqu'il est commun*, refuserions-nous au sens ce prolongement, à la signification ce détail ? Or, s'il est un trait constant du cliché, il nous a bien paru que c'était cette nuance langagière. Il est de la « langueur-mystérieuse » qu'elle désigne une sorte de langueur, sans doute : encore ne la désigne-t-elle pas sans quelque allusion aux mots. Et « l'habitude-commande... » si elle ne dit guère plus qu' « habitude », le dit du moins avec accompagnement de langage. Il fait partie de l' « existence-frivole-d'homme-à-la-mode » et tout aussi bien des termes abstraits, tels que *liberté*, *constitution*, *justice* qu'un certain pouvoir des mots semble s'y exercer. Et de quel droit nous refuser, si nous admettons le reste, à cette autre part, à cette nuance de la signification ? Il est sensible qu'il ne se pose ici point d'autre question que d'accord, et d'entente — entente que suffit à assurer la constance de la projection. Etrange domaine, où il faut, mais où il suffit qu'un objet soit *pensé* pour être ; et l'illusion régulière s'y trouve plus vraie qu'une vérité invisible.

Ainsi la doctrine des terroristes n'est-elle pas seulement efficace, ou vraisemblable : elle se trouve encore juste dans la mesure où elle se forme, et se pense. D'où il est naturel de conclure qu'il suffirait de la penser un peu *plus* — un peu plus souvent, plus fort et d'une manière plus impitoyable — pour la rendre plus juste encore, et plus vraie : d'une vérité enfin indiscutable, où le doute ne morde plus. C'est par quoi l'on serait conduit à pourchasser, avec plus de vigueur

encore que ne fait la Terreur, le moindre souci de langage — à mettre à l'épreuve, sans cesse, jusqu'aux locutions les plus naturelles, jusqu'aux mots les moins usités...

Il suffit. Nous savons déjà ce qu'il nous est donné de rencontrer sur cette voie. Nous voici menés, nous aussi, à l'absence, à la révolte, à la privation indéfinie. Qui le regrette, si tel est le prix dont il faut payer un échange *parfait*. « Il n'est pas d'œuvre apparemment belle ou parfaite, pense le poète, qui vaille au prix d'une extrême exactitude, d'un *succès* de la communication — ne fût-il que d'un instant et d'un mot, ne dût-il jamais revenir. Dans cet éclair du moins, j'ai été toi. »

*

Faut-il s'étonner encore que la Terreur une fois inventée se maintienne, et s'impose ? Il nous a suffi de la considérer à la lumière de l'exigence la plus banale [1] pour découvrir d'abord qu'elle était utile, puis qu'elle était probable — enfin qu'elle devenait vraie. Il y a plus : vraie d'une vérité à quoi la même exigence nous commande de *prendre part*, d'une vérité que nous nous appliquons sans cesse à rendre un peu plus vraie (si nous souhaitons du moins que notre langage dure, et demeure expressif). En sorte que sa disparition serait plus invraisemblable — plus détestable aussi — que son maintien.

En est-elle moins fondée sur une illusion ? Certes non. Simplement, qu'elle nous soit une occasion d'admirer comment l'esprit — sans rectifier précisément l'illusion à laquelle il est sujet, mais tout au contraire l'épuisant et comme la poussant à bout — sait composer

1. Je ne le prends pas en mauvais sens. Il s'agit de l'exigence en matière d'expression la plus élémentaire. Que serait un langage, qui ne servirait point à l'expression et à l'échange, et faudrait-il l'appeler encore langage ?

de sa tare même et de son défaut le milieu le plus favorable au jeu de la réflexion. Plutôt qu'au rocher sous la cascade, il faudrait ici songer au parti véridique que tire le kinétoscope, ou le cinéma, de la durée illusoire, sur la rétine, des images visuelles. Et la Terreur aussi nous peut bien paraître à présent plus proche d'un art ou d'une technique, que d'une science.

Simplement reste-t-il à examiner si elle est bien, sur le point qui nous intéresse, l'art le plus habile, la technique la plus efficace.

VI. — Développement de la Terreur

Il était peu de réfuter la Terreur, nous l'avons comprise. Et peu de la comprendre : nous l'avons réinventée (plus intolérante, s'il se peut) — ainsi ramenés, par un peu plus de science, à ce qu'un peu de science nous faisait écarter. Tenant enfin cette Terreur de son origine à son effet, de ses raisons à son exercice (sans oublier l'illusion dont elle use, au mieux de son intérêt) peut-être nous est-il maintenant permis — laissant ce qu'elle est pour ce qu'elle vaut — de l'apprécier : j'entends de confronter ce qu'elle obtient à ce qu'elle exige, et sa fin à son propos. Mais il faut marquer d'abord l'un des nouveaux aspects, que vient de prendre à nos yeux ce propos.

L'on a dit que la préoccupation du langage, telle que la proscrit la Terreur — et cette irruption soudaine, dans le domaine de l'esprit, d'un souci de mots — trahissait à l'ordinaire, d'auteur à lecteur, un court-circuit de sens et quelque échange soudain interrompu. Mais s'il est un trait qui vient de nous paraître évident, et non dans notre observation seule, mais dans notre conduite, c'est qu'une telle opposition de l'auteur au lecteur — et tout aussi bien du parlant au parlé — est

de pure commodité ; c'est qu'il n'est pas d'écart absolu entre l'entretien commun, et cet entretien plus secret que nous poursuivons avec nous-mêmes : chaque auteur étant *aussi* à soi-même son lecteur, chaque parlant son propre parlé — en sorte que ce ne serait pas seulement le problème central des Lettres et de leur fidélité qu'agite (et résoud, à sa manière) la Terreur, mais bien la communication de tout homme avec lui-même, et, si l'on veut, la *réflexion*. Reste qu'il appartient à la littérature d'user de mesures plus justes, d'une balance plus sensible, d'une exigence plus exemplaire. Du moins le problème qui la commande est-il le plus commun et le plus immédiat de tous, s'il n'est pas une de nos pensées qui ne le pose, et n'exige de le résoudre. Et qui n'éprouve qu'il peut exister en nous aussi vis-à-vis de nous une Terreur qui, plutôt que de risquer le vague et l'inexactitude, renonce à toute une part du monde mais se jette à esprit perdu dans l'hermétisme, l'exception et l'absence, ne laissant subsister de nous-même à nous-même que ces brefs éclairs. (Mais sans doute l'avantage de la Terreur dans les Lettres est-il de nous présenter de cette Terreur secrète une image agrandie — de nous la donner mieux à connaître, — enfin de nous permettre de mieux étudier, sur pièces, s'il *fallait* cette absence, et cette exception, et si le problème qu'il nous est enfin donné de poser en termes précis, n'admet qu'une solution.)

Ce pourrait être en observant d'abord les *défauts* de la Terreur. J'entends les traits où elle se découvre à présent différente de l'image qu'elle commençait par nous proposer d'elle et comme en retrait sur cette image ; hypocrite, trichant un peu.

Il a pu nous paraître d'abord — à voir le soin qu'elle apporte à distinguer les phrases justes des

douteuses, les neuves des banales — que la Terreur offrait tous les traits du scrupule intellectuel (poussé, peut-être, à l'extrême) de l'analyse, de la discrimination. Or c'est au contraire son caractère simpliste et global qui nous apparaît maintenant, avec une certaine façon de frapper à l'aveuglette sur le bon et le mauvais, l'acceptable et l'inacceptable. Car le seul grief, que l'on puisse honnêtement former contre le cliché, ne porte que sur une part de ce cliché : sur sa part *d'échange*. Mais c'est le cliché tout entier que l'on feint de condamner, et jusqu'au moindre détail de son sens. C'est aller trop loin. Je veux que l'action ait ses nécessités. Elle les outrepasse, quand elle reproche sa sottise à quelque lieu-commun — n'être-arrêté-par-aucun-scrupule, style-impeccable — dont le seul défaut est qu'il nous laisse incertains sur sa nature de lieu-commun Il y a plus. Il existe, après tout, mille clichés dont la qualité *commune* ne fait doute pour personne, non moins abstraits que ne le sont *liberté*, ou *justice*. Et qui distingue encore un sein dans le *sein-des-assemblées ?* Point d'erreur à craindre à leur propos, ni d'illusion à rectifier. Bien au contraire voit-on, partout où certains dictons ou proverbes sont de mise (comme il arrive chez les paysans, à l'intérieur des partis politiques, dans les familles) les interlocuteurs s'entendre sur le *commun* d'une locution et couramment user de clichés sans buter à leur langage. En sorte qu'il suffirait sans doute d'un léger effort pour reconnaître à tant de lieux communs droit de cité en littérature ; mais la Terreur, pour éviter *un* cliché qui risque d'être mal entendu, en anéantit mille qui le seraient exactement.

L'on connaît certes d'autres exemples d'un tel procédé : ainsi du maître qui met en retenue la classe entière parce qu'*un* coupable ne s'est pas dénoncé ; ou du général qui envoie à la mort toute une section, si

deux ou trois hommes devant l'ennemi s'y sont révoltés — ainsi de l'écriteau qui interdit toutes les fleurs, s'il en est une de dérobée. Et il se peut que l'urgence, la nécessité d'un exemple, les difficultés d'une enquête rendent parfois acceptables de telles mesures. Mais il serait excessif d'en conclure (comme on l'ose parfois) que le maître ou le général parviennent ainsi à atteindre dans les condamnés quelque culpabilité secrète, quelque obscure complicité. La raison d'Etat peut avoir ses lois : elle triche dès qu'elle invoque, pour s'accorder à la justice, je ne sais quel inconscient. Et la Terreur n'est pas sans offrir de telles tricheries. On l'a vu, et de quelle nuance de bassesse elle entoure et colore tout lieu commun — comme s'il avait nécessairement *en tant que lieu-commun* quelque défaut profond.

Pourtant, comment ne point faire réflexion que cette Terreur, du moins, a tout son temps, qu'il s'agit avec elle d'un danger régulier sur lequel une enquête permanente et comme un service de renseignements n'est pas impossible, et que cet élément *douteux* du lieu commun, rien ne serait plus aisé, à chaque fois, que de l'éclairer et le fixer. Mais passons.

Il est un second défaut de la Terreur, non moins évident que le premier. Car notre observation — ou plutôt notre description des traits sous lesquels la Terreur *choisit* de se présenter — a bien pu nous montrer d'abord cette Terreur riche d'initiative et sans cesse à l'affût, impitoyablement prête à supprimer, sitôt apparue, la moindre faiblesse ou lâcheté, la moindre concession au langage. Mais c'en est tout au contraire la passivité et l'inertie, le retard sur l'événement qui nous frapperaient à présent.

Il est une façon pratique d'éviter la contagion des maladies : c'est de supprimer les malades — ou tout au

moins de les isoler à jamais. — Il est une façon de se battre qui consiste à esquiver les coups et les laisser se perdre dans le vide ou bien à ne leur offrir que les parties du corps les moins sensibles. L'on attend dans les deux cas que le mal soit fait, le coup porté, pour tâcher du moins d'en atténuer ou d'en localiser les effets. Mais, il est une autre méthode plus courante — et semble-t-il plus sage — qui consiste à prévenir le mal : l'on y prend l'initiative de la lutte — soit que l'on porte les premiers coups, soit que l'on tâche à isoler et supprimer une à une les causes de la lèpre ou de la tuberculose. Et je ne dis pas que la chose soit en tout cas possible, elle est du moins toujours souhaitable. Mais qui ne voit que la Terreur — dans la lutte qu'elle mène contre une affection du langage — agit à la façon du médecin qui supprime ses malades ; et du guerrier macédonien, plutôt que du guerrier grec. Sans doute apporte-t-elle sa vigilance à exécuter toutes les expressions, locutions ou simples mots suspects, et qu'elle tient atteints *déjà* d'un certain mal, propres à provoquer un court-circuit de sens — d'ailleurs infiniment susceptible, inquiète sans cesse et prête au soupçon — situant ainsi en tous cas *après* l'erreur à quoi elle se résigne, sa réflexion, son énergie, ses précautions. Mais comment se retenir de penser qu'une action préventive pourrait, en les entourant d'attention et de soin, en fixant à l'avance leur sens, purger de tout élément trouble les locutions choisies. Ainsi font aussi bien, sur un terrain voisin les grammaires et les dictionnaires — dont le propos n'est certes point de déclarer vicieux et supprimer à jamais les mots ou les tournures qui prêtent à erreur (et quel mot n'y passerait ?) — mais bien plutôt, par le sens précis qu'ils leur assignent, de faire en sorte que cette erreur voie ses chances sinon du tout détruites, diminuées du moins et réduites à peu. (Et qui ne ferait ici réflexion qu'il

s'agit, avec les lieux-communs, d'un trait, sinon d'un défaut, si constant qu'il n'est peut-être pas impossible d'inventer l'initiative *régulière* qui l'empêcherait de naître, et la technique qui rendrait aux lettres le *même* service que rend à la conversation la grammaire, ou le dictionnaire).

Mais il faut marquer un troisième défaut plus frappant encore.

Certes, l'efficacité de la Terreur est réelle ; il suffit bien à l'écrivain d'interdire un lieu commun pour que ce lieu commun aussitôt disparaisse (tout au moins sous cette forme grossière et évidente [1]). Seulement il semble que l'interdiction ait aussi pour effet de faire naître d'autres lieux communs à l'infini. L'efficacité en est brève et sans durée, elle exige d'être indéfiniment recommencée. A qui convient de poursuivre impitoyablement clichés et souci du langage, il est peu d'expressions qui n'offrent aussitôt les traits du cliché, la présence du souci. Comme si le seul soupçon où l'on entre d'un singulier défaut suffisait à le faire aussitôt jaillir de partout.

Sainte-Beuve fait cette remarque curieuse : c'est que le soin, où se trouvent les écrivains romantiques, de *manquer* aux règles et aux genres littéraires les conduit assez vite à se trouver un peu plus préoccupés de ces règles et genres, que n'ont jamais été les classiques — comme si les lois, genres et clichés devenaient plus embarrassants à mesure que l'on se soucie davantage de les rejeter. Ainsi faudrait-il dire de la Terreur qu'elle est plus soucieuse de langage que n'ont jamais été les rhétoriques — et même l'on pourrait

1. Il arrive en effet que le lieu commun continue à guider secrètement, et à commander les phrases d'où il est apparemment banni.

voir, dans ce souci du langage comme tel, son trait et sa marque distinctive : de vrai n'est-il pas d'écrivain mieux *occupé* de langage que celui qui se propose à tout instant de le pourchasser, ou d'être absent de lui, ou bien encore de le réinventer.

Mais la Terreur dépend du langage, en un sens plus subtil : c'est que l'écrivain s'y voit condamné à ne plus dire que ce qu'un certain état du langage le laisse libre de dire ; restreint à l'espace de sentiments et de pensées, où le langage n'a pas encore *trop* joué ; et comme barré par ce langage dans chacun de ses efforts de liberté, ou simplement de fidélité à soi-même.

On le sait de reste, et qu'il n'est guère d'œuvre, depuis le romantisme, qui ne propose l'exemple innombrable d'une cruelle déception. Victor Hugo est sans doute le premier poète français qui se soit considéré comme l'ennemi personnel de la rhétorique et du verbalisme vide. Mais il est certainement le premier poète français à propos de qui nul critique n'évite de parler (avec tristesse) de verbalisme vide. L'on écrit couramment de Chateaubriand qu'il est la proie de son style — mais nul écrivain n'a souhaité plus ardemment tuer le style, et se donner aux seuls orages de son cœur. L'on répète volontiers de Taine que sa langue est tout artificielle, et ne parvient à l'image que par un miracle de fabrication — mais Taine : « Je ne fais que raconter mes sensations... Je reçois mon style des faits ». Si quelque trait de Stendhal nous agace à la longue, c'est bien l'obstination qu'il apporte à accumuler dans son œuvre « les procédés et les symptômes les plus expressifs de la sincérité [1] » — mais personne ne s'est voulu, avec plus de rage, libre de style et de procédés. Ainsi des autres. L'écrivain de Terreur, en cette mésaventure, fait étrangement songer à Gribouille,

1. Paul Valéry.

qui se jette à l'eau pour éviter la pluie — et l'on n'a pas assez coutume, à ce propos, de remarquer que Gribouille parvient en effet à éviter la pluie ; comme l'écrivain, les clichés qu'il redoute. Simplement il se peut que Gribouille, et l'écrivain, n'aient pas assez réfléchi à la ressemblance de la pluie à l'eau des rivières, et du lieu commun à toute phrase que l'on considère et répète — la faisant ainsi commune — fût-ce pour bien se prouver (et quelle autre *preuve* s'en donnerait-on, qui ne fût elle-même de mots) que l'on a échappé aux mots [1] ? La Terreur aussi se jette en plein langage pour avoir trop voulu l'éviter.

Mais comment se retenir, ici encore, d'imaginer l'effet d'une autre technique, plus efficace que la Terreur ? Les psychiâtres le savent, ce n'est pas venir en aide au malade persécuté que le débarrasser du voisin qu'il suspecte (ou bien encore établir, si l'on y parvient, l'innocence de ce voisin) ; car la hantise se reporte aussitôt, plus vive encore et torturante d'être réinventée, sur le premier venu — parent, ami, le sergent de ville du coin, le facteur qui passe dans la rue. Mais rien n'est fait tant que l'on ne s'attaque point dans le malade, pour la dissocier, à l'idée même de la persécution. Si l'on y parvient ou non, ce n'est pas mon affaire. Mais de la persécution langagière qui hante les écrivains, je sais du moins à présent qu'il serait possible, sinon de la dissiper une fois formée, du moins de l'empêcher de naître.

1. Qui veut citer les tics et les manies *verbales* d'une école, d'un poète, cite les mots mêmes par lesquels ce poète, cette école s'assuraient contre le langage, ceux qui leur semblaient au plus haut degré esprit, inspiration. Ce sont les *infinis-gouffres* de Victor Hugo, les *myriades* de Verhaeren, les *gargotes d'âmes* de Huysmans, les *justement* de Zola, les *errances* et *vibrances* des symbolistes.

Il n'est trop rien, dans les défauts de la Terreur, qui nous doive étonner. De vrai, avant même de les rappeler, les connaissions-nous du dedans, et ce n'est point suivant une autre voie qu'il nous est arrivé de reformer une Terreur : globale et grossière, certes — mais comment ne l'eût-elle point été, dès l'instant que nous convenions, pour le défaut de quelques-uns, d'interdire *tous* les lieux communs ; pour l'imprécision d'une *part* de leur sens, d'interdire le sens *tout entier* ; et non moins imprévoyante que grossière — mais comment ne l'eût-elle pas été dès l'instant que nous fondions notre défense sur l'*effet* du lieu-commun, non sur la cause, sur le pouvoir apparent des mots, non sur la duplicité des sens. Inefficace enfin — et comment ne l'eût-elle pas été dès l'instant que nous nous en prenions au *symptôme*, non pas au mal profond (comme un médecin s'attaquerait à la fièvre, non à la tuberculose). Il est une façon de résister aux moustiques, qui consiste à s'envoyer de grandes claques, sitôt que l'on se sent piqué. Mais il est une défense plus efficace et plus subtile, et prévoyante, qui empêche les moustiques de naître, en répandant du pétrole sur les mares. Dans la défense que nous menons ici contre une illusion, plus dangereuse à l'esprit que la fièvre et les moustiques ne le sont au corps, sans doute est-il temps de passer du système de la gifle au système du pétrole.

(A suivre) JEAN PAULHAN

PROPOS D'ALAIN

J'ai rencontré par hasard le R. P. Philéas, qui m'a dit d'emblée : « Nous voilà l'un et l'autre vieux, et craquant des articulations ; mais je vous vois toujours jeune, et à soutenir des naïvetés sur le gouvernement du peuple par le peuple.

— Patience, lui répondis-je ; les résultats premiers ne sont que d'hier. Une sorte d'égalité, c'est l'égalité des droits, s'établit entre employeurs et employés ; la masse du peuple applaudit ; les milliards capitulent ; n'est-ce pas le signe que la puissance appartient maintenant aux amis du peuple ?

— Je prétends, dit-il, qu'il n'en est rien. Et je le prouve. Il n'y a pas un citoyen sur mille qui soit disposé à faire la guerre pour un intérêt de toute façon lointain, sans compter que l'issue serait incertaine. Du moins je le suppose, et je vois que nous sommes d'accord. Eh bien ! Organisons donc quelque plébiscite sur la guerre et la paix, comme ont fait les Anglais. Supposons évident, d'après les résultats, que les fantassins français ne consentent à mourir que pour la défense de leurs frontières.

— Il n'est point, lui dis-je, de doute sur ce sujet-là ; et les électeurs qui ont voté pour la paix entendaient bien la paix par la paix, et non point la paix par la guerre.

— Très bien, dit-il, et ne disputons plus là-dessus. Voyez pourtant comment le gouvernement a parlé, ce gouvernement qui se vante de ne pouvoir rien que par le libre suffrage des paysans et des ouvriers. Il a prononcé d'après la tradition et d'après les bureaux. Ayant jugé que jamais situation ne fut plus périlleuse que celle de l'Europe Centrale, il y jette, on peut le dire, ses fantassins comme prime

aux gardiens de l'ordre, et les charge de mourir pour les incidents quels qu'ils soient. On jurerait que fantassins et citoyens ne sont pas les mêmes hommes.

— Mais, interrompis-je, attendez aussi la réaction du parlement et de l'opinion.

— Réaction ou non, reprit-il, je parie que les députés ne souhaitent que d'oublier les électeurs ; je parie que, pour ceux qui touchent un peu au pouvoir, quand ce ne serait que par le désir, c'est déjà fait. Et quant aux ministres, ils sont rois et successeurs des rois ; ils n'y peuvent rien. Que les armées soient faites de mercenaires ou de citoyens, cela ne change rien ni au commandement, ni à l'obéissance. Il faut que le roi, élu ou non, agisse selon sa force. Et le plus étonnant est qu'il sera acclamé. Oui par ce même peuple qui le blâmerait si l'on allait au vote.

— J'avoue, lui dis-je, qu'il y a quelque chose qui m'étonne, dans la relation du citoyen au chef. Et c'est dire que les foules ne jugent pas comme les individus, ni les foules rangées par quatre comme les foules inorganisées. Les passions se déchaînent dans les foules ; les passions sont enchaînées et orientées dans les armées comme est le feu dans l'âme des canons. La raison ne fait voir qu'un faible éclair tous les quatre ans. Mais nous travaillons à changer tout cela.

— Je vois, dit-il, que vous ne changez rien. Je vois que l'opinion que vous nommez raisonnable n'arrive jamais à pénétrer jusqu'aux pouvoirs. Et laissez-moi vous dire comment j'interprète la chose. C'est que tout pouvoir est sacré, et oint d'un invisible chrême, et investi d'une mission. Vos ministres riront peut-être de ce que je dis là. Riront-ils bien ? Riront-ils longtemps ? Voilà la question. Je les vois plutôt sérieux, et même tristes, comme au reste sont les éminents militaires et administrateurs qui représentent la continuité des pouvoirs. C'est quelque chose d'être chef, et je n'y vois pas de quoi rire. Mais selon l'Église tout s'éclaire : et il est évident pour nous qu'un pouvoir en vaut un autre, et que l'élection est un fait aussi naturel que l'hérédité ; chose que vous ne pouvez comprendre, parce que vous mettez les pouvoirs trop haut. Au regard du saint,

qu'est-ce qu'un pouvoir, sinon toute la sagesse possible qu'on puisse attendre des passions ? Ce n'est jamais beaucoup. Et, par exemple, la paix organisée par les pouvoirs, ce n'est point la paix. Il ne serait pas juste que ce fût la paix. La seule paix, comme vous savez quand vous voulez savoir, c'est la paix de l'âme. Où elle règne, les pouvoirs sont inutiles. Aussi les pouvoirs n'ont jamais charge que de paix impossibles. Et c'est comme une leçon de morale en grandes images, qui signifie qu'ignorance, convoitise et colère ne peuvent jamais composer quelque produit qui ressemble à la paix véritable. Vous êtes livrés, mon cher, à vos propres contradictions.

— Il y a longtemps, lui dis-je, que je m'instruis en votre compagnie ; mais non pas tout à fait comme vous voudriez. Car si le pouvoir aveugle l'homme, et par des causes que je puis comprendre, je ne vise pas mal en prétendant découronner le pouvoir, j'entends le soumettre en tout temps au contrôle de ceux qui ne sont rien et qui ne veulent rien être.

— Mais, dit-il, il y a des siècles de siècles que l'insuccès de ces tentatives prouve une autre vie.

— Et, répondis-je, le succès, après tant de siècles, prouvera que l'autre vie, la vie des sages et des modestes, est ici-bas, et de tout temps promise aux hommes de bonne volonté ».

ALAIN

RÉFLEXIONS

Aux Origines de l'Histoire.

Les éditions de la *N. R. F.* viennent de publier la traduction du grand ouvrage de Spengler, le *Déclin de l'Occident*, autour duquel se fit, il y a dix ans, en Allemagne, un tapage aujourd'hui calmé. Il est bien de mettre à la disposition du public français ce Pourana qui touche à tout, où les intuitions géniales ne manquent pas, mais où l'information révèle parfois plus d'assurance que de sûreté (Spengler ne fait-il pas de Descartes un familier des jansénistes comme Pascal ?) Le succès de ce pademonium d'idées, d'abstractions, qui se vendit à cent mille exemplaires, fait en somme honneur au public allemand d'après-guerre, et le public lettré français y trouvera au moins de quoi réagir et discuter. En voici un exemple.

***

Spengler, qui professe pour les Grecs une médiocre estime, décriant aussi bien leur géométrie que leur architecture et leur sculpture, accole généralement à ce que les Allemands appellent leur psyché (disons simplement l'âme grecque) l'épithète d'*ahistorique*. Tout se passe, selon lui, comme si la culture grecque était étrangère à la durée, comme si l'art et la pensée grecs arrêtaient l'instant, s'installaient dans la vie du moment, refusaient d'apercevoir l'individu et l'humanité sous l'aspect d'une continuité qui change. D'où les oppositions entre Œdipe et Lear, le type et le portrait, le temple de Poestun et la cathédrale d'Ulm,

Euclide et Leibnitz (on ajouterait Platon et Bergson). La vie antique est une vie au jour le jour. Aucun souci de conserver le passé et de préparer l'avenir : au contraire de l'Egypte et de la Chine, qui instituent des civilisations de durée, assurent par l'institution une mémoire du passé.

Ce que les Grecs, puis les Romains, dit Spengler, entendent par histoire, ce n'est pas la continuité, la conservation et la représentation d'un passé, c'est la narration d'un présent. De Thucydide il écrit : « Sa maîtrise consiste dans sa faculté, purement antique, de vivre en eux-mêmes les événements du *présent*, à quoi il faut ajouter un sens magnifique des réalités chez l'homme d'État né, qui avait été personnellement général et magistrat. Cette *expérience pratique*, que l'on confond malheureusement avec le sens historique, le fait apparaître avec raison comme un modèle inégalé. Mais ce qui lui est complètement inaccessible, c'est ce coup d'œil perspectif sur l'histoire des siècles écoulés, qui est pour nous de toute évidence partie intégrante du concept d'historien. Tous les chefs-d'œuvre des historiens antiques se bornent à relater la situation politique au temps de l'auteur, en opposition très tranchée avec nos chefs-d'œuvre historiques, qui traitent tous, sans exception, du passé lointain. Thucydide eût déjà échoué au thème de la guerre persique, sans parler d'une histoire générale de la Grèce ou même de l'Égypte. Chez lui, comme chez Polybe et Tacite, également politiciens pratiques, la sûreté du coup d'œil tombe à néant, dès qu'ils se heurtent dans le passé, souvent à une distance de quelques décades seulement, à des forces actives qu'ils ne connaissent pas, sous cette forme, par expérience personnelle pratique. Pour Polybe, la première guerre punique était inintelligible ; Tacite ne comprenait déjà plus César ; tandis que le sens — jugé à la mesure de notre perspective — totalement ahistorique de Thucydide, se révèle dès la première page de son livre par cette affirmation inouïe, qu'il n'était arrivé dans l'univers, avant son temps (vers 400 !), aucun événement important. »

Il y a là de l'arbitraire et des décisions bien précipitées. Certes, quoiqu'il existât à Athènes des archives, la cité

grecque ne comporte pas ces services officiels de continuité et ces annales automatiquement inscrites, pendant des siècles, même des millénaires, en Égypte et en Chine. Cela tient à ce que les empires continus dans l'espace et dans le temps que sont la Chine et l'Égypte possèdent des corporations, prêtres et lettrés, préposées à la mémoire, à l'enregistrement, à l'inscription, tandis que les cités grecques vivent, et dans l'espace et dans le temps, sous le régime du discontinu, que leur durée est une durée dramatique, sans cesse tendue et rompue, et que l'alluvion historique, semblable au limon du Nil, n'est pas comportée par la terre de Grèce. Si l'histoire consiste à enregistrer automatiquement les événements de la durée humaine, on peut tenir la civilisation de l'Égypte pour une civilisation historique et la Grèce pour une civilisation ahistorique. Mais si l'histoire consiste à comprendre, à interpréter, à comparer les événements de la durée passée et présente et à les utiliser pour l'avenir, c'est la Grèce qui devient historique, c'est un Grec qu'on appellera le Père de l'histoire.

Le coup d'œil perspectif sur l'histoire des siècles écoulés, à l'époque d'Hérodote et de Thucydide, on ne le trouve encore nulle part. Le germe de cette perspective n'est entré dans l'esprit occidental qu'avec cette œuvre d'un Juif inconnu qu'on appelle la prophétie de Daniel. Il n'en demeure pas moins que ce qui, au Ve siècle, comme entreprise et comme récit historiques, a existé encore de plus œcuménique sur la planète, c'est le livre d'Hérodote. Hérodote a parcouru pour écrire ce livre la plus grande partie de l'œkouonème antique, puisqu'il a été, en hauteur, du Bosphore cimmérien à la première cataracte du Nil, et, en largeur, de Suse à l'Italie Méridionale. Les peuples qui ont combattu dans les guerres médiques, il a voulu les présenter tous et dans leur être et dans leur durée, et il l'a fait dans la mesure où pouvait le faire un voyageur qui ne parlait que le grec et qui devait se fier à des interprètes. Il a promené le coup d'œil perspectif dans l'espace, à défaut du coup d'œil perspectif dans la durée. Il fallait commencer par un commencement. Dire que Thucydide eût été incapable d'écrire une histoire générale de la Grèce, cela revient

à affirmer que Stephenson serait fort dérouté par le Salon de l'Automobile et que Dupuy de Lôme ne comprendrait rien au croiseur de poche. Mais en quelques jours Stephenson et Dupuy de Lôme seraient au courant, parce que les principes utilisés sont toujours les leurs. Pareillement, si Hérodote et Thucydide revenaient, ils auraient tôt fait de comprendre nos livres d'histoire, tout ahistoriques que Spengler les voie. En serait-il de même d'un scribe égyptien de la XVIIIe dynastie ou d'un lettré chinois du temps des Han ? Il semble que Spengler voie ici les choses en mathématicien. Euclide et Archimède n'arriveraient sans doute pas à comprendre la mathématique d'Henri Poincaré, ni même celle de Leibnitz. Il y a là la même rupture de continuité qu'entre l'art gothique et l'art grec. Mais de Thucydide à Albert Sorel, tout se répond, tout continue.

Il est incroyable qu'on puisse écrire de Thucydide que la sûreté de son coup d'œil tombe à néant dès qu'il rencontre dans le passé un état différent de celui qu'il a sous les yeux. Qu'on relise les vingt premiers chapitres de son histoire, ceux où il expose ce qu'il a pu recueillir touchant les antiquités de la Grèce. depuis l'invasion dorienne. C'est un chef-d'œuvre de critique, dont l'histoire moderne a confirmé la plus grande partie. C'est encore par un développement du chapitre II sur les migrations, que commencent nos histoires grecques. Victor Bérard, qui a passé trente ans sur la paléographie homérique et sur l'archéologie minoenne, n'a pu, dans les *Phéniciens et l'Odyssée*, que confirmer chaque mot du chapitre IV sur la thalassocratie crétoise, c'est-à-dire sur le temps de Minos, qui était cependant séparé de Thucydide par la rupture de continuité de l'invasion dorienne. Relisez dans les *Phéniciens* la *Chanson des Corsaires*. Thucydide, dans le chapitre V, lisait déjà Homère avec les yeux de Bérard, c'est-à-dire d'un normalien et d'un membre de l'École d'Athènes. Aux chapitres V et VI, Thucydide formule la loi d'après laquelle les formes primitives de la barbarie et les étapes progressives de la civilisation sont encore représentées dans la Grèce continentale et montagneuse : pour un cerveau ahistorique, c'est une assez belle découverte. Les chapitres VII et VIII sont

un tableau de la Grèce achéenne, dont les découvertes archéologiques ont à peu près tout confirmé : c'est même à l'archéologie, à des réflexions sur les vieux tombeaux découverts à Délos, que Thucydide demande la preuve de l'occupation des îles de l'Archipel par les marins et les pirates cariens et phéniciens, occupation que le même Bérard tient pour indiscutable et à laquelle il consacre un volume. Pareille confirmation, aux chapitres IX et X, en ce qui concerne l'histoire et le rôle de Mycènes. Au chapitre XI, une interprétation économique de la guerre de Troie, qui dans ses grandes lignes a été reprise par Ernest Curtius. Les chapitres XIII, XIV et XV sont une histoire des marines grecques au temps des tyrannies, et du temps où Corinthe était la place la plus importante de la Grèce : de ce texte non plus rien n'a bougé. Les chapitres XV à XIX présentent l'histoire de la Grèce au Ve siècle, pareillement lucide et sûre, et les chapitres XX, XXI et XXII développent une profession de foi de critique historique, à laquelle les historiens d'aujourd'hui pourraient souscrire comme les médecins au serment d'Hippocrate. Et voilà comment, selon notre mathématicien germanique dès qu'on remonte à quelques décades dans le passé, Thucydide n'y voit plus rien !

On ferait des remarques analogues en ce qui concerne Polybe. On mettrait Spengler en garde contre l'illusion qui lui présente les quelques livres d'histoire sauvés du naufrage comme le tout de la littérature historique ancienne. On lui rappellerait que dans sa masse, par ses bibliothèques, ses encyclopédies, ses histoires universelles, la civilisation gréco-latine, à partir d'Alexandre, est une civilisation au plus haut point historique, qui, à vrai dire, a eu le tort de donner, avec Thucydide, son chef-d'œuvre du premier coup, quitte à décliner ensuite en qualité et en critique. Et l'on comprendrait qu'en Allemagne le succès foudroyant du *Déclin de l'Occident* ait été suivi à bref délai d'un *Anti-Spengler*.

ALBERT THIBAUDET

PÉGUY

Note d'un lecteur

L'an dernier a paru le tome X des *Œuvres Complètes* de Péguy. Il contient entr'autres ouvrages posthumes, sous le titre : *Pierre, Commencement d'une vie bourgeoise*, une autobiographie inachevée, écrite en 1898, souvenirs d'enfance qui s'arrêtent avant l'enseignement du catéchisme.

Le style de Péguy, ce style dont on ne dira jamais assez la singularité et la force, semblait pouvoir s'expliquer par un archaïsme voulu, par un retour instinctif au « dur et tendre » moyen-âge. Mais ce que Péguy nous livre de lui, de ses origines, de sa formation, apparaît comme une révélation singulièrement suggestive : on comprend brusquement que sa forme si particulière n'est pas factice, qu'elle est bien déterminée par le dedans, que l'homme et l'auteur sont d'un seul tenant. Cette jointure entre la vie et l'œuvre est nettement visible dans l'enfance qui marque le style de Péguy d'une empreinte fidèle.

Charles Péguy est un enfant pauvre, sérieux, sage et pur, élevé avec amour par sa mère et sa grand'mère, dans la vertu et le labeur dont elles donnent l'exemple. Sa petite vie étroite est comme une image d'Épinal, très édifiante, où l'on voit un petit garçon sur qui toutes les leçons portent : il comprend d'emblée que seul arrive, seul est récompensé, l'enfant obéissant qui travaille bien, qui travaille vite, qui travaille beaucoup, qui travaille mieux que les autres. Une image d'Épinal, dit Jules Renard, ne doit pas durer plus d'une image. Que mettre dans celle-ci, qui se déroule sans événements ? Il apprend à marcher, il écoute les histoires de sa grand'mère — il aime mieux celles qu'on ne

lui raconte pas pour la première fois — il a peur que les histoires merveilleuses ne soient pas vraies et il n'est vraiment heureux qu'en entendant les récits que sa grand'mère lui fait de son enfance, de sa jeunesse, parce que cette histoire-là est lointaine et vraie. Il apprend de bonne heure à travailler, il aide sa grand'mère dans le ménage, il prépare la paille pour sa mère qui est rempailleuse de chaises, et il se sent complètement heureux de la tâche bien faite ; ce jeune cœur est sans tumulte, cet esprit neuf sans révolte, ces yeux frais sans curiosité intempestive. « Je n'aimais pas jouer, dit-il, parce que ce n'est pas utile et même n'est guère amusant ». Il apprend vite à lire et à compter. Il va à l'école. Tendu, concentré, il fait toujours naturellement de son mieux, suffisant à toutes les tâches, en inventant à plaisir, faisant de la surenchère avec sa conscience. « Mon sommeil lourd était occupé de rêves laborieux. J'étais content de moi, parce que je ne perdais pas mes nuits à dormir d'un sommeil plat comme les autres petits garçons, mais que je les utilisais ».

A bien écouter ces confidences, on se dit que cet enfant n'avait en somme d'autre particularité que le taux extraordinaire auquel il portait ses vertus : conscience, patience, endurance, ténacité, faculté d'attention. Sa valeur est de source morale ; de même source sera plus tard son génie.

Ce petit garçon voyait-il les choses sous un angle à lui ? Non, mais il les regardait sous tous les angles, mieux, plus longtemps, plus strictement, et il finissait par les voir comme personne. Il parle du balai de sa grand'mère comme un botaniste décrit une plante. Dans l'unique pièce où il grandit, la réalité fournit à sa pénétration un champ inépuisable, tout s'incruste en son esprit : les luisants des meubles, leur hauteur comparée, l'accent des moulures, les raies qui strient les pierres ; rien ne lui échappe. Il analyse de même toutes les actions qu'il voit faire. La manière précise dont on le mesurait prend dans son souvenir une importance énorme, et il ajoute : « Cette mesure exacte me donnait un sentiment de contentement parfaitement exact. » C'est bien le même qui écrira des *Cahiers* : « Nous nous sommes spécialement constitués, pour donner autant

que nous le pourrons des notations exactes, scrupuleuses, patientes ». Tout vaut pour lui la peine d'être enregistré. Il faut être pauvre pour regarder les choses avec cette piété, ce respect, cette volonté de profit, pour les inventorier avec ce soin. Qu'on se rappelle l'inoubliable manière dont Charles-Louis Philippe fait parler le petit Charles Blanchard du pain qu'il mange, ce pain si précieux d'être si rare. Le style de Péguy portera la marque de cette habitude de pauvre, c'est un pli ineffaçable. Il n'abandonnera jamais rien, il ne trouvera rien à ne pas dire, il ne commettra pas cette omission volontaire qui rend la vision plus personnelle, l'expression plus évocatrice.

Sa puissance créatrice prendra d'autres voies. Du même regard obstiné dont, enfant, il observait les objets et les gestes de son entourage, avec ce même mouvement en rond de sa pensée honnête, il regardera plus tard l'histoire, la société, les hommes. Les impressions qui naîtront alors dans ce cœur ardent, il les exprimera par des procédés minutieux d'artisan avisé, ceux qu'il a eus petit, ceux qu'il a vu pratiquer.

Même les idées, il les manie comme des objets qu'on place, qu'on déplace, qu'on replace, qu'on imbrique, qu'on fait jouer l'un sur l'autre, l'un contre l'autre. Ses constructions ne lui paraissent jamais assez fortes, assez justes, assez imprenables; il les parfait, les consolide patiemment, tenacement. Tous les qualificatifs qu'il nous suggère conviennent à son caractère plus qu'à ses dons, comme les compliments qu'on lui décernait à l'école et à la maison.

On dirait qu'il garde vis-à-vis du langage la défiance naturelle du besogneux qu'il fut. Il n'admet pas que le mot global puisse être plus fort, plus définitif que la nomenclature — un louis d'or requiert peut-être l'imagination, mais quatre pièces de cent sous sont plus évidentes. L'énumération de même tient une place rassurante dans l'espace et dans le temps. S'il dit par exemple : « Tous les hommes de tous les pays », il ajoute aussitôt : « tous les hommes de toutes les races, de tous les langages, tous les hommes de tous les sentiments, tous les hommes de toutes les cultures, tous les hommes de toutes les vies intérieures », etc. (On

est bien obligé de brusquer une citation de Péguy, jamais il n'y a d'endroit pour la coupure !) La généralisation ne lui est pas naturelle ; il s'en défie ; dès qu'il s'en permet une, il l'analyse. Il dit du cantonnier : « Il était le maître absolu de son travail » — puis il explique : « Il régnait sur la route et sur les trottoirs, sur les ruisseaux intermédiaires, sur la poussière et sur la boue, sur la terre et sur les pavés, sur le sable et sur la terre, sur la terre et sur l'eau. Le sens exalté du rythme compense ce que ce mécanisme peut avoir d'absurde). Son style est un style de miettes, un style d'épargne, un commerce de détail. Mais si ingénieuse, si complémentaire est l'incessante retouche, que cet art fait à petits coups ne s'affadit jamais. Il est dur et vigoureux, rude comme l'origine de l'auteur.

Chez Péguy, aucune opération inattendue de l'esprit, rien d'inquiétant dans l'ellipse, rien qui force à réfléchir, à chercher, rien qui déroute. Pas d'allusion non plus — si on allait ne pas comprendre ! — Mieux vaut répéter, répéter férocement. Il ne fait pas confiance au lecteur ; il n'écrit que pour le plus obtus. Il vous prend par la main, comme il fut pris lui-même, il exige votre docilité. Et quand on le suit, quand on emboîte son pas, la connaissance entre en vous d'une marche triomphante ; on sent grandir, se multiplier ses propres moyens de prise, augmenter ses propres possibilités de contact, s'affiner ses ressources d'attaque ; rien ne résiste à cette force enseignante qui dépasse la pédanterie. Il y a une ivresse à se sentir ainsi bien attelé, efficacement mené, à sentir son effort mobilisé dans la sécurité. Il fait passer en vous cette joie du travail dont il a conservé un souvenir si ému.

Mais quand il n'est pas assez pressant, quand sa phrase n'est pas comme une armée en marche qui vous entraîne (impossible de rivaliser d'outrance avec Péguy), il peut paraître intolérable ; on se rebiffe, on ne consent plus à être ramené en arrière, au temps où l'on comptait avec des bâtons ; on peut tout de même préférer parfois le chiffre !

L'enfant n'avait pas de fantaisie, son regard appliqué faisait de lentes et sûres découvertes. L'homme n'aura pas

ce coup d'œil rapide, libre, inattendu, ces raccourcis qui supposent des dessous inexprimés, dédaigneux de se montrer, ces trouvailles qui confèrent du relief, de la cambrure à la langue ; avec lui, nul transport imprévu ; s'il nous mène sur des sommets, c'est pas à pas, et jamais on ne perd le sentiment de la volonté qui vous guide.

C'est naïvement qu'il montre les matériaux de sa pensée, comme l'enfant qui n'a rien à cacher, qui est fier du résultat obtenu. Son jugement procède d'une prise faite de près, non de haut. Ce cheminement de primitif ne fut-il pas d'abord une nécessité, une absence de souplesse, d'aisance ? Mais il a dû se rendre compte de l'extraordinaire force de persuasion, de fascination qu'offrait ce système rudimentaire dont il fit son mode, et dont la suffocante audace ne manque pas de hauteur.

Une manière aussi pénétrante, aussi incisive, aussi nuancée, aussi différenciée, aussi insistante (il vous force à la litanie) exige une connaissance foncière de la langue et des ressources exceptionnelles dans l'esprit de discrimination. Mais l'écrivain était bien armé. Songez donc ! Un enfant qui n'a jamais perdu son temps, qui a toujours poussé son effort jusqu'au bout ! Quel savoir solide ! Quel regard assuré ! On sent du reste dans sa démarche hardie, provocante même, la certitude du grenier plein, du grenier qu'on a rempli de ses propres mains, d'un avoir qui ne doit rien à personne.

Cet enfant austère, qui ne connaît pas la tentation, devait préserver chez l'homme une pureté farouche et simple, qui est un des accents les plus émouvants de son génie. L'accumulation de tant de peine prise, l'accent toujours mis sur le devoir appelait une revanche, une compensation. Péguy la trouve dans la sévérité, dans ce souffle vengeur qui frémit à travers son œuvre ; l'humilité du petit conduit à l'orgueil chez le grand, par la conscience qu'il en prend.

Péguy, enfant exemplaire et conforme, est devenu, par, a vertu d'une inentamable autonomie, Péguy, le singulier.

M. SAINT-CLAIR

CHRONIQUE DES ROMANS

MARIAGES, par *Charles Plisnier.*
TRAINS DE VIE, par *Eugène Dabit.*
L'HOMME DE CHOC, par *Joseph Peyré.*
LES PÈRES, par *Jacques Decour.*
LE PRISONNIER, par *Claude Aveline.*

M. Charles Plisnier vient d'écrire une œuvre remarquable. Elle ne frappe point par quelque trait éclatant ; on ne trouve rien en elle qui corresponde à la truculence de M. Céline ou aux belles illuminations de M. Bernanos. Elle ne séduit pas non plus par une forme exceptionnellement harmonieuse ou par une technique originale du roman. On ne peut dire enfin qu'elle vienne bouleverser l'image que nous nous formons de l'homme ou d'un homme. A peine surprend-elle. Pourtant elle retient.

Elle expose, par épisodes alternatifs, l'histoire de deux mariages. Cela ne va pas d'abord sans quelque monotonie ni quelque dispersion de l'intérêt. Mais l'on se dit bientôt que l'auteur nous conduirait moins loin s'il usait d'une marche moins régulière. Aussi bien l'unité du livre n'est-elle pas véritablement menacée. Le second couple qu'il met en scène, malgré ses traits et son destin propres, ne semble guère qu'une réplique du premier ; et l'on songe à ces confidents de la comédie classique, dont l'intrigue, soit qu'elle reproduise celle de leurs maîtres ou amis, soit qu'elle en prenne le contre-pied, n'a de raison d'être que de la mettre en valeur.

Pourtant le titre du livre est *Mariages*, non pas *Un mariage*, ni *Fabienne.* Et il est possible que M. Plisnier ait

voulu construire son livre autour d'un problème ou plutôt d'un réquisitoire. (Quel réquisitoire ? Contre certaine sorte de mariages, contre les calculs, ou les lâchetés qui mènent à de tels mariages, surtout contre les coutumes et l'état social qui les permettent, qui les imposent). Il se peut même que l'héroïne ne prenne tant de relief que parce qu'elle est, pour l'auteur, la pièce principale d'un débat. Mais c'est bien cette héroïne qui apparaît au centre du livre, c'est autour d'elle que s'ordonnent les autres personnages, c'est elle enfin qui donne au livre son propre visage.

Curieux visage. Cette belle fille de haute bourgeoisie, fière de son rang, ardente et calculatrice, éveille en nous peu de sympathie. Souffre-t-elle ? peu de pitié. Commet-elle un crime ? peu de reproches. C'est précisément un des plus sûrs mérites de l'auteur que de savoir nous intéresser à ce personnage. Il le campe avec netteté, mais sans recourir à un violent éclairage ; il le suit avec patience, rapportant un mot après un autre, et une scène, et une année. Mais à travers cette accumulation de propos courants et de faits quotidiens, cette belle statue prend lentement une intensité dramatique. Sans doute est-ce déjà un spectacle émouvant que celui de la beauté, qui semblerait promise à un destin exceptionnel, — ravalée à une vie médiocre. M. Plisnier va plus loin ; il livre son héroïne au caprice d'un goujat, et la guette, et dévoile, sobrement, mais sans faiblesse, chaque épisode de ce conflit sexuel. On le loue d'avoir éclairé aussi cruellement la misère charnelle de son couple. D'ailleurs s'agit-il tout à fait de cruauté ? Plutôt d'une satire sans emphase et d'un juste ressentiment. C'est par souci de respectabilité que cette femme avait choisi de se marier, fût-ce avec un homme qu'elle n'aimât pas : la voilà souillée, moins par le désir de ce rustre que par sa gaucherie et sa passagère impuissance ; elle voulait conquérir : la voilà seule conquise et bientôt dédaignée ; et diriger : on l'écarte ; et garder sa fortune : on la vole. Dédaignée et spoliée, elle se révolte enfin, empoisonne son mari. Si peu de grandeur qu'ait cette révolte, c'est le seul instant du livre où l'on puisse respirer. C'est assez dire l'amertume de cette œuvre.

Tel est le personnage central de *Mariages*, le plus complet et, me semble-t-il, le plus délicat. Mais ce n'est point le seul qui nous intéresse ; trois ou quatre autres personnages importants évoluent autour de lui. Leur diversité et leur justesse, la patiente et minutieuse évocation de leur milieu, l'intime union dans leur peinture de la personne morale et de la personne sociale font attendre de M. Plisnier une œuvre abondante et forte. *Mariages* marque, à quelques essais près, le début de son auteur dans le roman : on peut estimer qu'il est parfois plus diffus que vraiment ample, qu'il traduit, dans l'attitude de l'auteur à l'égard de ses personnages, quelque hésitation, qu'il apparaît, dans son architecture, à la fois contraint et un peu lâche. Mais on n'indiquerait pas ces défauts si le livre ne semblait d'une valeur certaine. Peut-être, au reste, si l'on songe à la nature de ce talent, sont-ils de meilleur augure qu'une apparente perfection.

***

Trains de vie est un recueil de nouvelles où les tendances de M. Eugène Dabit ne s'affirment pas moins que dans ses romans. Quelques-unes de ces nouvelles, qui épousent la courbe d'une vie, semblent d'ailleurs des résumés de roman, et l'on se plaît à deviner comment l'auteur eût pu les développer tout au long. L'art même que M. Dabit apporte à ses romans, sa démarche, son humeur, on les retrouve, aussi nets, dans chacun de ces courts récits ; et pour peu qu'on les embrasse dans leur ensemble, ils apparaissent volontiers comme les divers chapitres d'un roman. Les personnages de l'*Hôtel du Nord* ou de *La Zone verte* ne sont guère moins variés ; et si la scène, dans telle de ces nouvelles, se déplace jusqu'en Espagne, ce sont les héros habituels de Dabit qui, quelques instants, se font espagnols ; encore ne le font-ils que pour mieux révéler ce qu'ils portent d'immuablement humain.

Les héros de M. Dabit forment un petit peuple qui lui appartient en propre. Il les choisit parmi les plus humbles, il ne les introduit que dans les plus simples aventures. Et ce pourrait être le monde le plus terne si l'on ne sentait

à tout instant M. Dabit à leur côté. C'est cette présence fraternelle qui donne aux livres d'Eugène Dabit leur accent et leur chaleur.

Parle-t-on du peuple, c'est trop souvent pour *se pencher* sur lui, s'émerveiller de voir de si pauvres gens offrir à l'écrivain une aussi riche matière que les princesses de Racine : c'est pour montrer leur étrangeté, parfois encore pour proposer une leçon. Rien de tout cela dans l'attitude de M. Dabit. Il parle de ses héros comme des hommes qu'il connaît le mieux, qui lui sont le plus familiers, comme de sa famille. Il ne va pas à eux ; ils sont auprès de lui. Il ne cherche pas à les aimer ; ce sont ses amis de toujours. Il ne s'étonne pas, il ne les admire pas ; à peine les plaint-il ; il vit avec eux et raconte cette vie. Tous ses livres semblent ainsi une promenade entre compagnons. Il ne s'agit point d'exposer un beau cas psychologique, ni d'aiguiser un drame ; il ne s'agit même pas de donner à ces humbles leurs légendes et leurs mythes. Mais de dégager, à travers les menus faits de chaque jour, la ligne de leur vie, et, parmi tant de paroles insignifiantes ou contradictoires, leurs voix essentielles. Il s'agit de les aider en les racontant et en leur montrant ce qu'ils sont.

C'est ce besoin d'aide qui me touche le plus dans l'œuvre d'Eugène Dabit. Il semble que ce qui pourrait, dans la vie, le séparer de ses personnages : ses dons et ses acquisitions d'écrivain, il n'y consente que pour les mettre à leur service. Tous ses efforts vers une forme sobre et vers une œuvre organisée en prennent un prix plus grand. On croit l'entendre qui s'excuse auprès de ses personnages d'avoir à composer avec ces exigences aristocratiques que l'art le plus épris du peuple, s'il est un art, ne peut esquiver. Il en souffre et les traces de sa gêne apparaissent parfois dans ses livres, soit qu'une phrase, au cours d'une œuvre de ton familier, détone soudain par une allure un peu « littéraire », soit que par réaction il adopte lui-même, mais de façon trop appuyée, le langage de ses héros.

Une rencontre, une conversation, une heure de liberté, sous le soleil, à la campagne : c'est de faits aussi minces qu'il aime à partir. Ils suffisent à ses personnages pour

découvrir leur misère ou leur richesse : crainte de la mort, sens de l'entr'aide, besoin d'amour, besoins égaux de liberté et de sommeil, effroi et ravissement furtifs de se sentir en vie. L'auteur est là, qui sourit parfois, sans l'ombre d'ironie, plus souvent s'attendrit, et mêle sa voix à la leur. Il arrive que l'on trouve cet attendrissement trop marqué et que l'on craigne d'y percevoir je ne sais quel écho de romance. Ce n'est là que le revers de cette sincérité et de cette bonne volonté qui assurent aux livres de Dabit leur frémissement. Aussi bien semble-t-il de plus en plus avide d'une voix juste.

***

L'Homme de choc évoque l'Espagne comme le précédent livre de M. Joseph Peyré. Mais c'est une œuvre moins touffue que *Sang et Lumières.* Il semble que M. Joseph Peyré soit revenu, avec une sûreté plus grande, à l'art serré de ses romans sahariens ou de ses belles nouvelles. L'Espagne qui nous apparaît ici, particulière et générale à la fois, c'est l'Espagne des Asturies et l'Espagne de la Révolution. Et si l'on voit nettement tel décor caractéristique : Oviédo, sa cathédrale, ses cafés et ses ruelles, les passions profondes des personnages ne leur sont pas exclusivement personnelles ; d'autres pays les ont manifestées, ou les font pressentir, ou déjà reconnaître. C'est là, pour ce livre, une grande source d'intérêt.

Il y a toujours eu chez M. Joseph Peyré un goût de l'épopée ; ce goût, qui se manifeste sans emphase, lucidement, parfois même avec une apparente froideur, me semble l'élément le plus précieux de son talent. Il l'a conduit ici à tracer un sobre tableau de la quinzaine sanglante d'octobre 1934. Bien documenté, M. Peyré n'entendait pourtant pas faire un reportage. Mais il a laissé à la fiction la place la plus réduite ; son héros est un homme entre mille, non le plus glorieux ni le plus singulier, mais l'un des plus représentatifs ; et l'on peut dire que la fiction s'incorpore à la réalité au point que dans le souvenir on les distingue à peine l'une de l'autre. Il faut admirer que les éléments histo-

rique et romanesque de ce livre ne se soient pas contrariés ; que l'auteur n'ait pas plié des faits réels aux besoins de son héros ou à ses propres besoins ; qu'enfin il ait donné non pas un roman historique, mais le dessin vivant d'une révolution.

***

M. Jacques Decour nous avertit que son livre est « manqué ». J'en suis moins sûr que lui. Ou plutôt il me semble que les défauts de tels livres (ici leurs longueurs, là leur rapidité de schéma, un peu partout la sollicitation des faits en vue d'une leçon) ne sont pas leurs caractères les moins piquants. C'est en tous cas un livre curieux, irritant et séduisant à la fois, le livre d'un esprit fin ; et c'est tout sauf une œuvre vulgaire ou simplement banale.

S'il déçoit et écarte bon nombre de lecteurs, il le devra d'abord à son apparence de jeu, et de jeu volontiers hermétique. Ce n'est qu'une apparence, un masque d'autant plus strict que l'auteur met plus de lui-même dans son livre. Cette crainte de l'abandon, cette sécheresse volontaire, ce pli d'humour presque constant ne vont point ici sans une sensibilité, une ardeur, une attente très vives. Je ne dis pas que cette contrainte soit toujours heureuse ; le ton peut sembler parfois trop crispé ; et les meilleures pages du livre sont celles qui unissent dans un parfait équilibre la retenue et l'émotion. Il en est ainsi d'excellentes.

C'est un livre qui fait songer parfois au premier Barrès, le Barrès d'*Un homme libre* ou de *Monsieur Renan*, avec moins de chatoiement et de superbe, mais non de subtilité. Les problèmes qu'il débat relèvent du même ibsénisme sans nuages. Que vaut, que peut valoir Michel, et comment arriver à dégager cette valeur ? (Michel est cousin du Philippe d'*Un homme libre* et du Nathanaël de Gide). Il subit successivement trois influences : la première, celle de son père adoptif, ne le touche guère que par réaction ; la seconde lui enseigne le prix de la légèreté ; avec son troisième père, enfin, il atteint pour un temps à l'acceptation du monde. « Je précise, conclut M. Jacques Decour, que si l'esprit

doit accepter le monde, c'est à condition de travailler à le changer. »

Toutes ces enfances, cet apprentissage, ces découvertes forment une suite d'esquisses à la touche légère, au dessin élégant. C'est une moralité plutôt qu'un roman. « On y trouve, ajoute encore l'auteur, une volonté de grandeur, non la grandeur elle-même. » Mais cette volonté de grandeur n'est pas si commune ; et elle ne l'est nullement quand elle emprunte une forme aussi éloignée de la déclamation.



M. Claude Aveline a rattaché son nouveau roman à la longue œuvre qu'il a entreprise, cette *Vie de Philippe Denis* dont il a déjà publié deux volumes : *Madame Maillart* et *la Fin de Madame Maillart*. Il l'a rattachée un peu artificiellement ; *le Prisonnier* se présente comme une lettre qu'adresse à Philippe Denis l'un de ses anciens camarades de lycée. Mais on ne songe pas à lui faire grief de cet artifice : il ne nuit en rien au livre et l'on aime qu'un auteur soit hanté par ses personnages au point de tout ramener à eux.

Un humilié se confesse, un offensé moins aigri d'ailleurs que désarmé par la pauvreté, le mépris et l'absence de toute affection. Il s'éprend d'une jeune fille ; elle se laisse aimer ; le voilà éperdu, prêt à tout : c'est bien tout ce que l'on attendait du naïf... L'histoire ne languit pas ; elle attache, elle entraîne. M. Claude Aveline a des qualités de conteur qui rappellent un peu celles de M. Henri Duvernois. Il sait à merveille choisir les scènes sans éclat où un homme se blesse, se trompe, avoue son dénuement. Je goûte un peu moins la fin du livre ; elle répond trop, dans son éclat dramatique, aux bons sentiments du lecteur.

MARCEL ARLAND

NOTES

RÉCITS ET ROMANS

ÉTRANGE FAMILLE, par *Michel Matveev* (Editions de la N. R. F.).

Sept nouvelles qui pourraient être les sept chapitres d'un seul beau récit.

Comme il peut bien, Matveev, faire sortir cette humanité invisible qui grouille silencieusement sur les planchers pourris de ses taudis.

Il peut bien nous emmener avec son souvenir embué dans es jours invraisemblables, en Ukraine, dans les pogromes, la guerre civile qui suivit la guerre militaire, dans les villes éventrées, dans les villages qui passaient, comme en un sale jeu, des Blancs aux Rouges, sans fin.

De ses gens nous ne connaîtrons jamais les ressorts secrets ; nous penserons qu'ils sont vides, vidés, et ils nous laisseront en grande inquiétude.

Tchoub ou Jacob Schwarz, c'est toujours le même type qui marche sur des grandes chaussures chaplinesques à la rencontre des malheurs de la vie.

Tchoub, à la fin, se suicide. Tchoub va essayer de se pendre au moyen de sa ceinture...

... comme si, dit Matveev étonné, on pouvait s'étrangler un peu...

L'auteur est tout près d'eux tous ; il aime son étrange famille en déroute ; il sait enlever le pansement sans faire de mal, sans faire crier.

Pour parler des amours ratées, des très petits espoirs déçus, des soûleries, de l'habitude prise des échecs et de l'habitude prise de ne plus s'en troubler ; pour dire que ses gens demandent un peu de joie, Matveev se fait insistant.

Il raconte, raconte inlassablement, plaintivement que cette vie existe qui sert de vie à son étrange famille, grande famille, et il en fait un chant triste, doux, désespéré.

HENRI CALET

*
* *

LA PASSANTE DU SANS-SOUCI, par *Joseph Kessel* (Editions de la N. R. F.).

Depuis quelque temps, les romans de M. Joseph Kessel s'étaient éloignés de cette zone trouble qui s'étend de la rue des Martyrs à la Place Clichy. (Un habitant de la rue Saint-Vincent hésite toujours à l'appeler Montmartre). Dans la *Passante*, nous la retrouvons avec son ciel blême et frileux, ses enseignes criardes, les clartés équivoques de son petit jour. Et tout son peuple de pauvres filles, de resquilleurs, d'épaves et de profiteurs.

Le drame de l'émigration russe, depuis vingt ans, n'y a pas encore épuisé tout son pathétique ; et voilà qu'un autre vient le rejoindre, celui de l'exil allemand. Elsa Wiener, qui a connu quelque faveur au théâtre en Allemagne a été obligée de fuir Berlin et ses tyrannies. Son mari est dans un camp de concentration ; il faut à Elsa de l'argent pour secourir le prisonnier. C'est alors la déchéance, par paliers, dans le ballottement des espoirs éphémères. Le bar, puis la boîte obscène, enfin la rue et les rencontres d'une heure.

Mais Kessel a traité avec sobriété cette chute qu'il était trop facile de rendre émouvante. (Un bruit de pas dans une chambre suffit à nous serrer le cœur). Le vrai ressort tragique de ce récit est plus profond. C'est celui des anxieuses impuissances de l'amour physique. Elsa, en Allemagne, s'était laissée aimer de son mari, sans éprouver le besoin de le serrer dans ses bras. Mais la tension dans le sacrifice, par une de ces transpositions mystérieuses que rien ne définit, parvient à éveiller le désir pour l'homme dans l'intérêt duquel elle s'est immolée. Et c'est ce qui rend atroce le retour de Michel.

D'autres aimeront peut-être le personnage du petit Max plus que je ne le fais. S'il faut choisir parmi les « témoins », je lui préfère le narrateur. Toujours confiant dans le « désir majeur » qui seul coordonne les mouvements mal liés, les pensées frag-

mentaires, incohérentes, soumis aux images qui mêlent la douceur à l'angoisse, il oscille, également attiré vers les charmes du calme et de la solitude, et la courbature morale que lui laissent les impressions d'humanité monstrueuse et damnée. Deux moments sont au plus haut point émouvants, kesseliens, si l'on peut dire, encore qu'il s'y efface avec une volonté toute classique. C'est celui où il comprend l'interdiction qu'impose au désir le devoir d'amitié ; et lorsque le manque d'argent, une certaine veulerie aussi, lui montrent la vanité de la pitié, et l'obligent à reconnaître, en face des exigences d'une situation terrible, la faible valeur d'un cœur attentif.

LOUIS FRANCIS

*
* *

LA POÉSIE

FRONDE BLESSÉE, par *Jean Le Louët* (José Corti).

Qui avait lu les poèmes publiés en 1934 dans l'*Année Poétique*, « paniers pleins d'univers », cageots de marée, ruisselants de frai et d'écailles, tout un contenu de poésie sans acte de poète, lit ensuite *Fronde Blessée* et voit Jean Le Louët sortir de la nuée comme un dieu grec. On se doutait qu'il était en chemin ; on l'attendait. Lui-même attendait l'épreuve complète de lui-même, une unité qu'il voulait allumer le plus près possible de son origine mentale, cette unité sans laquelle l'univers labile n'émerge point du niveau noir de nos liquides organiques. Prodige d'observation active, minutieuse : travail de magicien méticuleux. Sous les pluies solennelles de l'Ouest, les hommes en effet germent magiciens, à demi salamandres, unis à l'élément des choses par les voies de l'humide. Mais quelle vigilance immensément dilatée pour pouvoir faire naître de cette vaste indétermination le moment poétique, la forme vive. Dans les premières œuvres que nous lûmes de ce poète, massives, terreuses, on sentait la volonté — et on la sentait trop — aux prises avec un fourmillement de germes psychiques et cosmiques. Un premier plan de l'esprit, maladroitement dominé, une attention insuffisante. L'homme pourtant se laissait deviner, têtu, âpre et fervent, capable d'immobilité guetteuse, capable d'apprivoiser la durée par un

regard qui s'aiguise de la sentir si ennemie du regard. Maintenant les poèmes de *Fronde Blessée* sont remarquables par une vue suraiguë qui fixe l'immense marée des choses, qui hausse le monde à l'équilibre de l'état poétique. Attention qui semble créer un échange d'attentions, qui provoque des coïncidences de lueurs faisant des haltes de lumière, comme si les caractères de l'esprit circulaient entre le flux des choses et la pensée vigilante. Les images de Jean Le Louët, dans une syntaxe tordue et comme retournée vers l'en deçà de la conscience, sont toutes ruisselantes de virtualités et de phosphorescences. Ce sont des vibrations spirituelles qui retournent, sonores, à l'abîme de la nuit estivale et aux profondeurs de l'Océan laiteux.

. tout un vertige s'est tu, ce sont
ces enfants baignant près de l'église
sans bruit, une cendre moite à leur flanc duveté
dans une suavité méticuleuse
le frisson de caresses lunaires

et je vois, je fais signe, détachés de leur visage
aux myriades d'yeux qu'ils fixent selon moi
détachés de leur visage, vers l'achat d'attentions, tendus
d'assombrir leur silence, d'aviver
je leur signifie halte de mon bras.

Jean le Louët surveille les mouvements de l'inspiration, comme ces guetteurs de bancs de poissons, immobiles et qui s'animent d'un seul geste, lorsque l'abîme élastique profère une strophe de dorades. Pour ces natures où l'idée vient dénouer le phénomène mental la tentation est grande de substituer l'effet d'éclairage à la lumière vraie et de glisser à la définition pittoresque, cocasse, imprévue, dont le journalisme moderne caresse l'éternel goût français

le linge broute sous l'enclos

ou bien

sous sa halte
la locomotive s'allaitait de nuit doucement.

Les derniers poèmes de *Fronde Blessée* s'élèvent bien au-dessus

de ces facilités, petites flatteries d'intelligence toujours fatales à la poésie (ces traits deviennent si vite des rides) et qui sont un néant aussi lugubre que la musique humoristique. Mais enfin il est vrai que parfois la coloration de l'humour et celle d'ironiques maléfices passe sous la peau des poèmes de Jean Le Louët. Entre des clans de pierres levées, un sifflement de nains courbe les herbes, les plantes difformes fouettent les flaques laissées par la pluie. Et puis une grande véhémence calme rachète la confusion de ces fragments acides et malsains. Une fraîcheur et une pureté premières baignent alors la strophe, lorsque le guetteur voit peu à peu son émotion émerger en objet poétique : la transparence de la nuit du solstice d'été est la transparence à elle-même de l'inspiration avant qu'elle n'ait subi cet écartement de son propre être qui la banalise en sentiments généraux.

Ah ! j'instruis le monde de mon savoir intérieur

De la pointe de son regard, Jean Le Louët immobilise chaque grain du poudroiement stellaire avec l'autorité précise d'un acupuncteur et l'agilité d'intuition d'un phénoménologue de la poésie.

GABRIEL BOUNOURE

*
* *

LES ESSAIS

L'HOMME EST-IL HUMAIN, par *Ramon Fernandez* (Editions de la N. R. F.).

Ce qui caractérise la pensée critique de Ramon Fernandez, c'est qu'elle procède de plusieurs disciplines différentes, corrigées et complétées l'une par l'autre. La spéculation philosophique y reçoit une perpétuelle vérification par l'étude du comportement physique telle qu'a pu la pratiquer un homme de sport, et le pur jugement littéraire y est sans cesse recoupé par des considérations tirées de la sociologie ou du vivant contact avec les choses de la politique. Il en résulte un éclairage à feux multiples qui exclut les trop faciles oppositions de lumière et d'ombre. Point de ces vues paradoxales dues à un angle de vision arbitrairement étroit et qui rappellent les

amusements de la photographie, quand l'opérateur place son appareil au ras du sol ou dans un lustre. A l'encontre de tant de systèmes qui se ramènent à une illusion d'optique, l'ambition de Ramon Fernandez — et il y faut quelque hardiesse — est d'écarter tout prestige de cette sorte et de commencer, comme c'est la saine méthode depuis Socrate, par considérer les objets sous toutes leurs faces, en tournant autour d'eux et en tâchant d'en déterminer le volume réel.

Cet effort pour appréhender les phénomènes humains dans ce qu'ils ont de central et de permanent étonnera peut-être ceux qu'avaient déroutés, au cours des dernières années, certaines professions de foi assez contradictoires, trop manifestement influencées par les événements du jour. L'auteur s'explique loyalement sur ce point : « Depuis que j'ai commencé de vivre politiquement, je me suis vu balancé entre des positions extrêmes, sans grande conviction, mais avec une conscience d'autant plus mauvaise... Si je m'indignais des injustices sociales, je roulais d'un coup jusqu'au révolutionisme ; si je m'avisais de la réalité de la patrie, le nationalisme me tirait d'un coup vers lui. Ce n'étaient que glissades brusques d'un côté ou de l'autre, comme s'il n'y avait que du vide entre les deux. » En des temps plus tranquilles, Ramon Fernandez n'eût sans doute pas mêlé le public aux expériences par lesquelles il se cherchait lui-même ; mais les circonstances invitaient aux engagements prompts. Chez un esprit qu'on sait par ailleurs soucieux de logique, l'aveu de quelques faux-départs n'inspire pas la méfiance mais est signe de bonne foi ; et les repères irrécusables que Ramon Fernandez aura laissés de ses diverses étapes rendront pour beaucoup de lecteurs l'itinéraire de sa pensée plus convaincant.

L'essentiel, c'est que là où il ne sentait d'abord que du vide il ait fini par découvrir du plein, et même la seule plénitude dont un homme puisse durablement se satisfaire. Il écrit : « Le jeune intellectuel ne perçoit que les idéologies extrémistes, parce que les idéologies modérées ne savent pas ébranler cette sensibilité du cerveau qui répond aux idées vivantes, non point qu'elles ne *puissent* être vivantes, mais ceux qui devraient les animer ont perdu confiance en leurs propres valeurs. » Tout le livre est une tentative pour revalo-

riser les positions moyennes, c'est-à-dire centrales, et pour rétablir le primat de cette raison coordinatrice, mal défendue par ceux qui en avaient la charge.

Le rationalisme a mauvaise presse. Ceux qui auraient besoin de réponses à des problèmes urgents l'accusent de les laisser sans secours efficace : « Il donne des conseils, il ne tend pas la main. » Il a perdu le secret de se communiquer directement, si bien qu'il apparaît trop souvent comme une sorte d'écran verbal qui nous sépare des réalités profondes, en niant les instincts, les transcendances, les impératifs catégoriques sans lesquels nous n'avons pas de prise effective sur la vie. Pourtant cette force qui a transformé le monde en trois cents ans peut rester une passion, peut fournir encore une euphorie, mais c'est à condition qu'elle cesse de se confiner dans une pure technique intellectuelle et qu'elle renonce à légiférer sur la vie, avant de l'avoir épousée dans toute sa complexité. Elle ne doit pas se dire : « Je vais communiquer à la vie les enseignements de la raison », mais se demander : « Comment l'homme concret peut-il intégrer la raison dans sa vie ? » Ainsi seulement elle quittera un idéal conceptuel, devenu inopérant, et tentera en quelque mesure de le réaliser — le degré de cette réalisation marquant le degré de ce que Ramon Fernandez appelle l'humanité de l'homme.

Dans les cent premières pages qui portent pour titre « L'homme contre l'humanité », l'auteur déblaie rapidement son terrain. Il lui était difficile, résumant à grands traits un si vaste problème, d'éviter entièrement ce vocabulaire philosophique qui dit avec un minimum de mots ce qu'il veut dire, mais qui impatiente un peu le lecteur non spécialisé et lui donne à penser qu'il ne s'agit pas là de choses qui concernent sa vie intime. Or, tout au contraire, peu de livres vont, comme celui-ci, au vif des questions devant lesquelles chacun doit prendre position. L'auteur examine tour à tour les divers mythes par où l'homme moderne cherche une échappatoire au devoir de penser rationnellement sa conduite : mythes de l'intuition, de l'inconscient, de la violence, du révolutionisme. Je ne doute pas que ce dernier mot ne fasse fortune, car nous n'en avions pas pour désigner la superstition contemporaine qui voit dans des ruptures systématiques et dans

de continuelles solutions de continuité le seul mode de progrès.

Que la facilité soit aujourd'hui dans les extrêmes et le courage dans la reprise des positions-clefs qui commandent le massif central de l'homme, il est difficile de le contester. La politique a discrédité le mot « centre » en lui faisant évoquer des idées d'indécision, de neutralité, de lieu vague où se massent tous ceux du troupeau qu'effraient les aventures. Or il est grand temps d'en prendre conscience : en art aussi bien qu'en éthique, l'originalité véritable et l'ambition créatrice ne peuvent plus attendre grand'chose des outrances. Développer fantasquement une faculté secondaire ou une invention de détail, en tirer des effets tapageurs, est chose aisée dont n'importe quel débutant connaît aujourd'hui la recette. Il faut une tout autre force pour dresser une œuvre qui engage l'homme entier, sans l'amputer arbitrairement de ses passions, ou de son intelligence, ou de sa morale. A cet égard le livre de Ramon Fernandez donne un heureux signal. Analysant, avec un vif sens des besoins actuels, les vieilles valeurs humanistes et notamment celle de la tolérance, il fournit à chacun l'ébauche d'une méthode pour raffermir et coordonner sa propre pensée. Je doute qu'on puisse lire ce livre sans stimulation d'esprit et sans le plus personnel profit.

JEAN SCHLUMBERGER

*
* *

LA CRISE DU PROGRÈS, par *Georges Friedmann* (N. R. F.).

La notion de *progrès* comporte une interprétation de l'histoire et un jugement de valeur. Elle se situe à l'intersection de la philosophie, de l'économie, de la sociologie. C'est une des rares notions théoriquement élaborées qui aient pénétré dans la conscience quotidienne et massive — et dont par conséquent l'obscurcissement produit un trouble de cette conscience. Dynamique, propulsive entre toutes, irrévocablement acquise semblait-il, prenant les formes les plus variées — hautes ou banales, l'hégélianisme ou les déclamations des politiciens « progressistes » — elle a longuement donné un sens aux actes et aux douleurs des hommes. De la querelle des Anciens et

des Modernes jusqu'au mois d'août 1914, elle fut l'élément essentiel de l'optimisme occidental.

Or depuis vingt ans, et non sans raison, cette idée se discrédite. Le scepticisme envers le progrès est maintenant aussi commun qu'autrefois la confiance dans le progrès. Les critiques sporadiques se sont approfondies et systématisées. D'incontestables expériences ont rejoint les ressentiments les plus suspects. Epouvantes devant le machinisme, les guerres, les crises — haine de la vulgarité bourgeoise, haine du peuple, haine du bonheur — si divers que soient leurs sens et leurs origines, ces passions se sont parfois confondues. La critique de la civilisation industrielle a traversé le stade littéraire et le snobisme pour créer dans la conscience quotidienne une lassitude, un pessimisme qui semblent souvent définir la vie proprement spirituelle et la protestation de la plus haute pensée. A la limite : l'angoisse, le désir de retrouver les forces primitives, la race, le sang, la mort.

G. Friedmann étudie donc une notion centrale — une valeur vitale. Il tente de réhabiliter le progrès, non pas comme évolution automatique vers « l'avenir meilleur » mais comme rénovation révolutionnaire du monde.

Ce livre s'impose par sa rigueur, sa documentation, sa probité intellectuelle. Tous les faits significatifs sont examinés, ainsi que toutes les positions théoriques de Condorcet à Berdiaeff. Certains chapitres, comme celui consacré au taylorisme et au fordisme, sont de premier ordre. Le recoupement de la technologie et de la philosophie amène l'auteur à des vues originales et permet de poser le problème de la production dans l'humanisme nouveau.

On peut reprocher à Friedmann de n'avoir pas exposé les doctrines politiques du progrès — de n'avoir pas mis l'accent sur l'aspect éthique du problème. La théorie de la *décadence* et du retour aux formes patriarcales de la vie (si importante dans la formation de l'hitlérisme) n'est pas suffisamment analysée. Enfin le stakhanovisme ne suffit pas à définir le style de vie qui pourra sortir d'un progrès révolutionnaire...

Ce livre n'en contient pas moins un apport essentiel au bilan de notre époque. Lorsque plusieurs monographies semblables, traitant de « notions communes » comme celles

d'individu, de conscience, etc. auront paru, il existera un nouveau courant de pensée en France.

H. LEFEBVRE

*
* *

LA GUERRE DANS LES SOCIÉTÉS PRIMITIVES, par *Maurice R. Davie* (Payot).

La guerre compte parmi les quelques sujets que l'esprit ne réussit pas encore à regarder fixement. Chaque fois d'ailleurs qu'un litige est de nature à affecter brutalement la sensibilité, on peut être assuré que le prononcé du jugement prévient de beaucoup l'instruction du procès. Aussi la guerre a-t-elle provoqué plus de réquisitoires et de panégyriques que de relevés de compte sans parti-pris moral ou politique. Certes, le problème n'en a pas moins tenté la science. Les ouvrages de Letourneau, Novicow, Jähns, Sumner, pour ne citer que les principaux, en témoignent assez. La plupart d'entre eux laissent cependant une insatisfaction essentielle, soit pour s'occuper plus des armes que des êtres qui s'en servent, soit pour n'avoir pas dépouillé toute arrière-pensée d'apologie ou de condamnation. Toujours, la connaissance des causes de la guerre reste aléatoire, principalement dans les sociétés primitives, où la possibilité de tout expliquer par l'existence de l'industrie lourde fait cruellement défaut. Le plus grand mérite de l'ouvrage du professeur Davie est de s'être attaqué de front au problème et d'avoir apporté, en même temps qu'une collection extrêmement complète et fort bien choisie de documents, les éléments principaux de la solution. D'abord, les questions sont sériées avec méthode : la guerre et la concurrence vitale, la guerre métier d'un sexe, la guerre pour la terre et le butin, pour les femmes et la gloire, la vengeance du sang, le cannibalisme, les sacrifices humains et la chasse aux têtes, la guerre et l'Etat. Il faut évidemment souligner tout ce qu'un tel plan a de discutable et même de franchement artificiel. Jamais la réalité, si élémentaire et « primitive » qu'on la choisisse, ne voit s'exercer de façon autonome les forces vives qui provoquent la guerre. Qui peut dire cependant qu'une telle analyse n'était pas indispensable ? Qui peut prétendre s'en passer maintenant qu'elle est faite ?

Les quatre grands mobiles humains distingués par Sumner, la faim, l'amour, la vanité et la peur des esprits sont également considérés par M. Davie comme causes déterminantes des guerres et il classe par conséquent celles-ci sous des rubriques correspondantes. Il faut cependant douter que ces motifs élémentaires soient la raison suffisante de la guerre comme ils peuvent l'être de la violence individuelle. La guerre, en effet, doit d'abord se définir comme un fait de société. Il est significatif, à ce point de vue, que les Esquimaux du détroit de Behring, dont la vie sociale est à peu près inexistante, conçoivent si peu la guerre qu'ils n'ont même pas de mot pour la nommer. Cet exemple n'est pas exceptionnel. On peut alors se demander si la guerre ne résulte pas de la conjonction des mobiles économiques et affectifs généralement mis en avant, avec la tendance de toute société vers une plus grande cohésion. Quand M. Davie étudie la guerre comme facteur d'évolution, il constate fort justement qu'elle favorise de façon éminente l'établissement de l'autocratie et, plus généralement, multiplie le nombre et la force coercitive des impératifs sociaux (du seul fait, d'ordre exclusivement technique, que « la discipline fait la force des armées »). Il semble, dans ces conditions, que la tendance de la société à accroître sa densité (au sens durkheimien du mot) constitue déjà une invitation permanente et naturelle à la guerre, qui renforce l'unité effective du groupe en l'opposant à des ennemis, et remplace par une structure totalitaire son organisation relâchée du temps de paix. On comprend alors, du même coup, qu'une société où les tendances individualistes peuvent librement se développer (la démocratie libérale par exemple) soit moins portée à faire la guerre et surtout à la *valoriser* qu'une société de type dit « totalitaire » dont la structure y est d'avance adaptée, à la fois par les cadres dont elle se sert et par la psychologie qu'elle suscite : identification affective au chef, etc... Rien de cela n'est dégagé dans l'ouvrage de M. Davie, mais on est tenté de le faire à tout instant, pour peu qu'on remarque que les peuples agriculteurs sont pacifiques et les peuples nomades guerriers ou, plus nettement encore, quand on lit que, très couramment, les sociétés secrètes ont une influence considérable sur les décisions concernant la guerre comme si celle-ci n'était là

que pour aggraver et justifier un certain idéal de formation collective qui trouve en elle son exaltation la plus intense. « Ce sont des obligations et non des droits que la guerre met en évidence », souligne Dealey ; et Gumplowicz et Keller affirment sans hésitation que l'Etat est le produit de la guerre.

En face de ces déterminations, le développement de l'agriculture et du commerce, la pratique de l'exogamie, etc... représentent des facteurs de paix. Mais il est important de constater qu'un procédé comme le recours à l'arbitrage lui-même repose à l'occasion sur des instincts agonistiques semblables à ceux qui, dans le domaine économique, se traduisent par les luttes de prestige du *potlatch*. Ainsi, chez les Bangalas d'Afrique, les tribus qui acceptent la juridiction de l'une d'entre elles, coupent ses bananiers, ce qui constitue une offense grave. La tribu lésée n'en profite pas pour déclarer la guerre ; dans la suite, elle peut prendre des sanctions contre les autres ou les exaspérer par ses verdicts, sans que celles-ci puissent se venger, car, ayant été l'offenseur dans une affaire qui n'est pas réglée, elles restent débitrices et ne peuvent prendre aucune initiative d'hostilités.

Simson rapporte des Zaparos de l'Equateur, qu'il existe en eux « un goût voluptueux et prononcé pour la destruction de la vie ». « Ces gens, dit-il, sont toujours prêts à tuer indifféremment les animaux et les êtres humains et trouvent du charme à une telle occupation ». La sociologie ne peut fonder une théorie de la guerre sur un tel instinct de férocité, qui n'est pas toujours si nettement attesté. Mais si la guerre satisfait des tendances sociales et individuelles si puissantes que les restrictions même qu'on lui impose, doivent y puiser leur efficacité, on comprendra que William James ait pu regarder sa disparation comme inconcevable sans la diffusion d'un « équivalent moral ».

L'enquête si scrupuleuse de M. Davie sur les guerres primitives n'est pas pour infirmer cette proposition. Il nous faut maintenant une sociologie des guerres des immenses hordes nomades de Tamerlan et de Gengis-khan ; quant aux guerres modernes, on se demande si elles en méritent une.

ROGER CAILLOIS

*
* *

LE BOUDDHISME, SES DOCTRINES ET SES MÉTHODES, par *Alexandra David-Neel* (Plon).

Ce ne serait qu'un livre de plus sur le bouddhisme si son auteur n'était bouddhiste, n'avait vécu une grande partie de sa vie dans les pays bouddhistes, et n'avait publié sur son long séjour au Tibet quatre ou cinq livres pleins de vie, que celui-ci complète et éclaire.

Pensant et vivant en bouddhiste, ce qui n'empêche, bien au contraire, un esprit critique très développé et une bonne culture occidentale, Mme David-Neel nous montre surtout le bouddhisme comme méthode, comme art de vivre. Est vraie toute doctrine utile à la délivrance ; tout le reste est erreur ou temps perdu. Le Bouddha l'a dit en termes approchants, et notre siècle aurait grand besoin qu'on le lui cornât aux oreilles. Il faudrait aussi crier très fort cette autre règle du bouddhisme : être à soi-même sa propre lampe et ne rien croire que l'on n'ait expérimenté ; car notre science n'applique cette règle qu'à la connaissance des objets extérieurs.

Les doctrines bouddhistes, avec leurs bases communes et leurs divergences, s'expliquent par ces principes d'utilité supérieure et d'expérience directe. Mme David-Neel en expose très clairement l'essentiel, avec une préférence marquée et justifiée pour les doctrines dites du « Grand Véhicule » qui sont des adaptations de l'enseignement bouddhiste aux traditions sociales et religieuses des pays bouddhistes du Nord.

Poursuivant ma pensée après la lecture du livre, je me disais que ces grands principes n'ont rien de spécialement bouddhiste ; il n'y a guère que notre civilisation qui les ignore. Le bouddhisme les tient de la tradition hindoue dont il s'est séparé. Pourquoi donc n'allons-nous pas les prendre aux sources brâhmanistes, au lieu de les chercher dans l'hérésie bouddhiste ? C'est que la tradition hindoue, parce qu'elle est tradition, englobe tous les aspects de la vie ; et, en particulier, les âges, les métiers, les cérémonies et les institutions. Il en résulte que les textes du brâhmanisme, à cause de leurs références proprement indiennes, sont difficilement accessibles à l'Occidental. Tandis que le bouddhisme, en se séparant de la vie sociale de l'Inde, a trouvé une expression plus universelle ;

en apparence du moins, car elle ne redevient universelle qu'au moment où elle s'intègre à la vie quotidienne de l'individu et de la société : l'hérésie bouddhiste redevient alors une culture traditionnelle, comme au Tibet sous la forme du lamaïsme. L'hérésie est la messagère de la tradition : où elle se pose, elle meurt en fécondant le germe d'une nouvelle tradition.

Aussi faut-il — et c'est simplement prendre le bouddhisme à la lettre — juger des enseignements bouddhistes à leur utilité réelle. Sinon, certaines de leurs formules peuvent être d'un grand danger. Ainsi, le dédain du bouddhisme (de celui du Sud, tout au moins) pour la vie sociale ; et son mépris (théorique au moins) de la vieille règle hindoue des âges humains, selon laquelle un homme ne pouvait « se retirer dans la forêt » qu'après avoir éprouvé toute une vie humaine normale et avoir vu devant lui « les enfants de ses enfants ». Ainsi encore la formule de la « non-réalité du moi » qui a vraiment entraîné de malheureux théosophistes à l'annihilation morale et spirituelle ; formule si bien corrigée pourtant par cette définition du *nirvâna* citée par Mme David-Neel (p. 224) : « Nirvâna signifie la perception de la réalité telle qu'elle est, vraiment, en elle-même. Et quand, par l'effet d'un changement complet (« retournement ») de toutes les méthodes d'opérations mentales survient l'acquisition de la compréhension de soi-même (et par soi-même), cela je l'appelle le nirvâna ».

Un philosophe pourra regretter que les doctrines spéculatives du bouddhisme, avec ses différentes écoles cosmologiques et théologiques, n'aient pas été exposées par l'auteur. Mais peu importe, puisqu'elles l'ont été dans bien d'autres ouvrages et qu'avec raison Mme David-Neel voulait nous parler de la vie bouddhiste et non de la « philosophie » bouddhiste (qui d'ailleurs existe surtout dans notre imagination d'Européens).

Le livre donne en appendice de nombreuses citations traduites des textes pâlis, sanscrits, chinois et tibétains ; et quelques pages, que l'on aurait aimées plus nombreuses, sur la secte Zen. Un patriarche de cette secte disait :

« Chercher l'illumination en se séparant de ce monde est aussi absurde que de se mettre en quête de cornes de lapins. »

Et : « Ne pense pas au bien, ne pense pas au mal, mais regarde ce qu'est, au moment présent, ta physionomie originelle, celle que tu avais même avant d'être né. »

A elle seule, cette dernière citation est un trésor. Un trésor difficile à gérer.

RENÉ DAUMAL

*
* *

LETTRES ÉTRANGÈRES

TROIS RUSSES, par *Maxime Gorki* (Éditions de la N. R. F.).

Ces pages sur Tolstoï étaient bien nécessaires après tant de témoignages écrits en style de sacristie. Enfin nous avons un personnage à figure humaine : non plus seulement le Patriarche, le Prophète, l'Apôtre, l'Ermite, le Penseur, non plus le puéril ou sénile écrivain du *Journal Intime*, mais une créature de chair et de sang qui nous est rendue dans toute sa vérité et son étrangeté.

Gorki a connu un Tolstoï déjà entré dans sa gloire et masqué par la légende, le Tolstoï presque septuagénaire du séjour en Crimée. Avec une puissance dramatique et un bonheur d'expression qu'il n'a jamais égalés, avec une grande parcimonie de mots, en atteignant une poésie qui le dépasse, Gorki retrouve Tolstoï et nous rend sensible sa présence : « Il est là, assis dans un coin, fatigué, gris comme s'il était couvert de la poussière d'une autre terre, et il regarde tout le monde avec les yeux d'un étranger et d'un muet ». Ou bien : « ... monté sur un paisible petit cheval tartare, il me dépassa sur la route basse : grisonnant, velu, coiffé d'un léger chapeau de feutre blanc en forme de champignon, il avait l'air d'un gnome ».

Mais Gorki se hérisse devant le théoricien et le prêcheur : il détestait la conscience que Tolstoï avait de sa propre grandeur, la manière dont il s'efforçait de paraître plus grand ou plus humble devant ses adorateurs. Ici Gorki a des paroles dures : « Il a toujours fortement vanté l'immortalité dans l'au-delà, mais, pour lui-même, il l'a préférée ici-bas... Aujourd'hui il tente un dernier bond pour donner à ses idées une plus haute portée. Car il aime à bondir, mais toujours du côté

de l'affirmation de sa sainteté et de la recherche d'un martyre ». Plus sévère encore est cette condamnation de l'attitude tolstoïenne à l'égard de l'Histoire, de la Morale. « Tout est national en lui et toute sa prédication est une réaction du passé, une fermentation malsaine du vieux sang russe intoxiqué par le mysticisme mongol et en quelque sorte chimiquement hostile à l'Occident, à son infatigable effort créateur, à sa résistance opiniâtre, active, au mal de la vie ». Tolstoï, dit encore Gorki, a voulu donner à son peuple un Évangile capable « d'apaiser l'affliction et le désespoir de la grise terre russe ». Mais s'il s'agit de la religion de Tolstoï, Gorki a aussi ce mot charmant : « Ses rapports avec Dieu sont très confus ; ils me rappellent, par moments, ceux de deux ours dans une même tanière ». Il s'attarde sur le légendaire attachement de Tolstoï au paysan russe, mais tout à coup il conclut : « Le paysan n'est peut-être pour lui qu'une mauvaise odeur. Il la sent toujours et, bon gré mal gré, il est forcé d'en parler ».

Il y a, de plus, dans ce mince ouvrage de Gorki, quelque chose qui n'a pas de prix : c'est le sentiment poignant de l'étrangeté suprême de Tolstoï, de son génie apparaissant comme un objet incommunicable, inutilisable pour les hommes, comme une force de vie sans application possible et destinée à se consumer dans le vide que crée autour de soi un esprit sans commune mesure avec tout ce qui l'entoure. Gorki illustre avec l'exemple de Tolstoï non seulement la sublimité et la vanité du génie, mais l'intensité avec lequel il met en lumière sa propre impuissance.

Le génie vous exalte pour vous transporter dans la nuit : « Tolstoï vous inspire un étonnement dont on ne se lasse pas. Et pourtant, il est pénible de le voir souvent et je ne pourrais vivre dans la même maison que lui, moins encore dans la même pièce : c'est comme un désert où le soleil, après avoir tout consumé, est lui-même sur le point de s'éteindre en vous menaçant d'une nuit infinie et sombre ».

Tout ce que Gorki écrit sous le coup de la nouvelle de la mort de Tolstoï est d'une qualité sans pareille : « Je me le représente dans son cercueil. Il y gît pareil à une pierre lisse dans le lit d'un ruisseau, et sûrement dans sa barbe grise, se

cache silencieusement son petit sourire étranger et trompeur. Et ses mains reposent enfin en paix : elles ont achevé leur tâche de forçat ».

Ces souvenirs, cette étude sont suivis d'un juste hommage à la femme de Tolstoï. Gorki ne l'aimait pas, mais la vérité le force à en tracer une grande figure. Elle fut pendant près de cinquante ans l'unique femme de Tolstoï, son seul ami. Elle fut son inspiratrice. Tolstoï était odieux à vivre. Elle lui permit de travailler dans le calme et prit sur elle bien des contrariétés et des inquiétudes pour les lui épargner. Pendant la grande maladie de Tolstoï en Crimée, tous ses enfants étaient autour de lui : ils avaient de trente à quarante ans, mais ils étaient tous mal portants, ne savaient rien faire, s'ennuyaient, se montraient malveillants les uns pour les autres. « Parmi ce tourbillon d'aveuglante poussière domestique, Sophie Andreevna se démenait du matin au soir, les dents nerveusement découvertes, plissant avec vigilance ses yeux intelligents, stupéfiant tout l'entourage par son infatigable activité, son art d'arriver partout à temps, son habileté à apaiser tout le monde, à faire cesser le bourdonnement obsédant de ces petites gens... » On ne peut lui faire grief d'avoir manqué de mesure à l'égard de ceux qui réussirent à la chasser d'une place qu'elle occupait près de son mari depuis un demi-siècle. Sa révolte toucha à la folie. « Enfin, abandonnée de tous, elle mourut solitaire, et l'on ne se souvint d'elle que pour la calomnier avec délices ».

Suit un portrait profondément attachant de Tchekov, de cet ironiste au cœur tendre dont « la modestie était presque virginale », de ce grand jeune homme plein de réserve, de tristesse, de douceur, qui aimait tant le travail et la Russie, et ne se résignait pas au fatal divorce de l'un avec l'autre. Il considérait les Russes comme des enfants auxquels il est naturel de donner tout son cœur, même quand il est clair qu'ils ne sont bons à rien. Il réussissait à aimer les hommes sans aimer leurs défauts. C'était un sage sans illusions et sans indulgence, mais qui avait une affection sans bornes pour ses semblables et excellait à obtenir d'eux ces éclairs de simplicité et de droiture qui permettent de ne jamais désespérer de l'humanité.

Avec Léonid Andreev, Gorki nous met en présence d'un

autre type éminemment russe, et c'est encore une saisissante résurrection. Le primesaut, la naïveté, la chaleur de vie, la violence de désespoir, l'humour, la nostalgie, l'égarement sauvage d'un Andreev en font un personnage idéal de la littérature russe. C'est l'occasion pour Gorki d'écrire quelques scènes poignantes : tel le récit de cette nuit extraordinaire de fausse spéculation et de fausse orgie à Pétersbourg, telle la rencontre du père Théodore à Arzamas, ou bien le tableau de l'existence d'Andreev à Capri. De plus on voit s'affronter à chaque instant le nihilisme foncier, l'ironie meurtrière d'Andreev, avec le besoin de clairvoyance d'un Gorki, sa vaillance et sa foi. Ce n'est pas un des moindres intérêts de ces pages écrites sans prétentions, d'une manière à la fois si légère et si grave.

JULIEN LANOE

*
* *

SUPERVIVANT, par *G. K. Chesterton* (Desclée de Brouwer).

Supervivant est un des contes les plus typiques de Chesterton. Je n'aime guère le titre de la traduction, d'ailleurs bonne. Celui de l'original est *Manalive*, ce qui veut dire à peu près : homme-en-vie. C'est l'histoire d'un nommé Smith, une sorte de clown géant qui se travaille à trouver le plus de goût possible à la vie. A cette fin, il accomplit un grand nombre d'actions étranges qui lui donnent d'abord la plus terrible réputation. Assassin, voleur, cambrioleur, polygame, il est jugé par ses pairs, et l'on apprend naturellement qu'il est le contraire de tout cela. Il se contente de tirer dans les chapeaux des pessimistes pour leur faire aimer la vie, de rentrer chez lui par la cheminée afin de « s'intéresser » à sa demeure et au bonheur de son foyer. Enfin, il ne change pas de femme, mais il s'éloigne sans cesse de la sienne rien que pour la rejoindre et l'aimer sous des noms différents.

C'est au fond le même procédé que dans *le Nommé Jeudi*. Il s'agit de concilier une philosophie saine et morale et l'attirance du bizarre et du défendu, en assaisonnant la santé et la moralité, et en rejetant les dépouilles vides de la bizarrerie et du vice. Chesterton y réussit grâce à son complet mépris de la vrai-

semblance, qui chez lui n'est point défaut, mais puissance poétique. Ses poèmes sont mal connus chez nous. Ils sont remarquables, dans la tradition et le rythme des chansons et des mélopées. Cette veine lui permet d'animer ses contes d'une vie particulière, artificielle et cependant émouvante et forte. Les personnages de Chesterton, toute proportion gardée, ressemblent aux personnages de Dickens : ils finissent par vivre à force d'être imaginés.

Pour qui voudra acquérir une connaissance rapide et plaisante de la morale de Chesterton, et comprendre la nature de son influence, *Supervivant* sera très utile. Moins essentiel que *le Nommé Jeudi*, il pourrait rester comme une des paraboles les plus agréables du début de ce siècle.

RAMON FERNANDEZ

*
* *

EL REMORDIMIENTO, par *Fernando Gonzalez* (Arturo Zapata, Manizales, Colombie).

L'écrivain colombien Fernando Gonzalez est doué de la faculté de voir les êtres sous des aspects particulièrement vivants et de nous les montrer ainsi quand il écrit. C'est l'art d'écrire. Il possède de plus un don de sympathie à la fois attendrie et ironique qui, dès les premières lignes, nous rend partiaux en sa faveur. Nous sentons qu'il s'amuse de tout ce qu'il voit ; nous sommes pris : nous nous amusons avec lui, nous devenons ses complices.

Le nouveau livre que Fernando Gonzalez vient de publier est intitulé *Le Remords*.

Le remords est de n'avoir pas couché avec sa bonne pendant que l'auteur était consul de Colombie à Marseille. Le livre n'a pas d'autre sujet : cent soixante-dix-sept pages durant lesquelles Gonzalez ne couche pas avec la bonne. Mais les considérations, les retours sur soi-même, les rapprochements inattendus qui foisonnent dans ce journal, dans ces notes prises sur le vif, sont d'une qualité exceptionnelle. La sincérité de l'auteur n'est pas douteuse ; son ironie vis-à-vis de lui-même fait partie de sa sincérité. Dans les moments les plus passionnés, les plus douloureux, Gonzalez ne peut s'empêcher de sourire en voyant couler ses larmes. Il s'observe, il se tourmente, il se domine...

et il sait bien que l'idée de vouloir suspendre en ex-voto à Notre Dame de la Garde « les petites culottes » de Tony, la bonne, ne provoquera pas chez le lecteur une émotion douloureuse... En fin de compte Gonzalez n'accroche pas les culottes parce que le mistral souffle, qu'il fait froid et que la petite s'enrhumerait ; mais, en échange de son sacrifice et de sa velléité d'ex-voto, Gonzalez demande à Dieu de lui accorder la connaissance.

*

Cette prière a dû être exaucée. La connaissance que recherche Fernando Gonzalez, c'est la connaissance de soi-même ; or il se connaît et il nous le fait bien voir.

El Remordimiento, ce petit livre dont le sous-titre est *Problèmes de théologie morale* nous montre un Fernando Gonzalez profondément sensuel, se délectant à sa sensualité, passant soigneusement et amoureusement en revue toutes ses sensations, tous ses sentiments, toutes ses aspirations... au point de ne pouvoir supporter l'idée de supprimer le moindre épisode et d'écrire à son frère qui lui proposait la modification de certains passages : « Tout est essentiel dans mon livre. Si tu supprimes quelque chose, je renonce à la publication. »

Gonzalez se connaît et il a raison de dire qu'au fond il se sent « homme d'église » parce que ce qu'il aime vraiment c'est penser.

Nous voyons Tony, la jeune Alsacienne, son élasticité, « l'incomparable dureté de sa paroi abdominale », sa façon de marcher :

à grands pas, un peu penchée en avant, les coins de son manteau pendant comme chez les soldats allemands qui sont à la fois timides et hardis. Dans sa main un petit parapluie pareil à un grand cigare. Elle me disait que « non » et que mille fois non et qu'elle n'entrerait pas dans l'hôtel et elle y entrait comme les Allemands en Belgique. C'était, en somme, une vierge parfaite, un parfait animal délectable.

Les rencontres avec le puissant animal qu'était la jeune fille, rencontres d'où Tony sortit vierge et Fernando fécondé, gros de ce livre, nous sont contées comme Gonzalez sait conter.

L'auteur déclare : « Je suis né têtu mais infidèle » ; c'est parce qu'il est lui-même le perpétuel sujet de ses pensées

que ses romans ne finissent jamais et que son intelligence est toujours en travail.

De retour en Colombie, Gonzalez écrit :

J'ai vu une jeune mulâtresse sur le trottoir devant ma maison. Cela m'a fait beaucoup souffrir. Quelle angoisse me causent les jeunes beautés ! Pourquoi ne sont-elles pas miennes ? Je suis très charnel, très charnel et je souffre. Je souffre, mais je médite...

Et plus loin :

Je ne suis pas pour l'amour charnel. J'y suis nul ; un instinct divin m'empêche. Je ne suis pas pour la société (politique, groupements, actions sociales) J'y vaux moins que rien, Dieu m'appelle à grands cris. Depuis mon enfance il m'appelle à grands cris et, quand je me mets à l'écouter, je deviens comme un petit dieu. Je suis né pour le remords.

Et plus loin encore :

D'où il résulte que jamais cette fécondation que les hommes appellent amour n'a été une jouissance pour moi. Premièrement à cause de l'instinct divin si puissant en moi qui me fait agir en tout cela avec un sentiment du péché, et deuxièmement parce que mon sentiment de péché influe sur les femmes qui me disent, comme Tony : « Ne fais pas ça ! »

La femme a été pour moi une désagréable source de tourments mais m'a servi pour les délices de la connaissance. Pour cela j'en sais plus que les autres touchant le péché, la tentation, le remords...

Et cette définition :

Le remords est l'inquiétude qui précède, accompagne ou suit une action.

*

Quelques citations éparses ne sauraient donner une idée de ce singulier petit livre dont le charme est complexe. Les exercices spirituels du jésuite homme d'église y font place, de la manière la plus imprévue, à des hymnes aux forces printanières, au printemps méditerranéen dont s'enivre le poète qui vient d'un pays où le printemps est inconnu ; les réflexions psychologiques les plus subtiles nous ramènent soudain aux dessous de Tony et à l'inconstance de l'auteur. En réalité le sujet du livre est Fernando Gonzalez qui mérite d'être connu.

*

Un trop grand nombre de mots imprimés en caractères gras donnent au texte un aspect inutilement scolaire et l'on peut regretter que le manuscrit n'ait pas été relu par quelqu'un sachant bien le français : cela aurait évité quelques interventions de l'actif petit démon que Valery Larbaud a nommé John le Toréador.

AUGUSTE BRÉAL

*
* *

LE THÉATRE

LE 14 JUILLET de *Romain Rolland,* représenté par *la Maison de la culture* à l'Alhambra.

L'or et le velours, tout le luxe d'un grand music-hall, tant mieux ! rien n'est trop beau pour ce théâtre du peuple... Mais vraiment cette foule autour de moi, est-ce le peuple ? Costumes de golf, lunettes d'écaille, patine de bronze au visage de l'étudiant campeur, l'étudiante et ses nobles parents, enfin ce je ne sais quoi qui rappelle les couloirs de la Sorbonne et la distribution des prix — je reconnais le public de Jouvet et de Dullin ; bon public, certes, formé aux maîtres par des maîtres, baptisé à jamais par la grande leçon de Copeau. Je suis sûr que tous ici, nous préférons les fantaisies d'un clown aux tirades hystériques d'une vedette en tapage adultère ; pourtant cette jeunesse instruite, à mon goût éduquée, ce n'est point le peuple que mon cœur attendait. J'aurais souhaité dans cette salle ceux qui défilaient l'après-midi derrière les banderoles, des ouvriers, d'humbles employés, les facteurs en uniformes, des mitrons et des mécanos, tous ceux pour qui le théâtre est un divertissement d'oisifs, quelque chose d'inaccessible autant que le foie gras et la version latine. Le peuple n'est pas venu ; cette première expérience en sera faussée. A nous la faute ! Nous avons pris la place du peuple.

Raison de plus d'honorer comme il convient le zèle et l'esprit tout fraternels des artistes. L'affiche même, où les noms célèbres n'ont point voulu écraser les autres, signifie discrètement le règne de l'égalité (égalité des salaires aussi, ont annoncé les journaux). Les plus connus resteront comme anonymes, puisqu'il n'y a point de programme ; et si le public les

applaudit plus que les autres, tant mieux ! D'ailleurs on a bien fait les choses. On a demandé la musique à d'illustres compositeurs. Le rideau est de Picasso. C'est un hommage unanime des artistes aux travailleurs du peuple. Et, si le peuple ne hante guère la salle, du moins, c'est lui qui compose toute la figuration ; et de quel enthousiasme ! C'est ainsi qu'en cette première soirée d'un théâtre populaire, le peuple jouera le drame de sa délivrance devant les bourgeois cultivés. Symboles pour les historiens à venir...

Trois heures de spectacles, malgré quelques coupures. Je voudrais bien dire que cela fut sublime de bout en bout. Je m'excuse de n'avoir pas senti cette émotion nouvelle que peut-être, et de bonne foi, j'étais venu chercher. Les décors sont assez largement traités ; de bons décors d'opéra-comique. Les rôles principaux, honorablement tenus ; mais dans un mode un peu gros et facile. Ils prêtent à la déclamation, et les acteurs ne l'ont pas toujours refusée. Hoquets et grondements en moins (on a fini par se moquer partout du tragique vociférant, même à la Comédie-Française) cela ne sortait guère des traditions académiques. J'espérais plus de mouvement, un élan plus rude. Cette flamme sauvage qui tourmente Dullin dans ses meilleurs rôles. La pièce abonde en discours, surtout au premier acte, qui nous montre la foule du Palais-Royal agitée de nouvelles vraies et fausses. Les discours restaient discours. Il me semble qu'ils eussent dû paraître de passionnées improvisations. Par exemple, le discours de Camille Desmoulins, on ne comprend pas qu'il soulève à ce point l'enthousiasme. L'acteur récite ; il devrait retrouver. De là une gêne, qui se devinait surtout aux figurants, presque toujours excellents dans leurs rumeurs, allées et venues. Les figurants, du peuple et jouant le peuple, faisaient preuve de bien plus d'invention que les acteurs du premier plan, trop souvent guindés et repris par les conventions. On se souviendra du ton de certaines répliques admirablement lancées et sonnant tout à coup le vrai faubourg. (La femme à la fenêtre, au second acte. Le vieux menuisier sur la barricade : « On ne peut compter que sur soi. Il y a longtemps que je sais cela. » Et surtout la voix éraillée du gosse Léonidas monté sur les épaules d'un gueux.) Les applaudissements ont des nuances qui ne trompent pas. La

plupart n'allaient pas tant au jeu qu'aux formules politiques. Etait-on venu au théâtre ou plutôt à la dernière manifestation politique de la journée ? (On termina par la *Marseillaise* et l'*Internationale*). Ecouter Marat ou Robespierre c'est être malgré soi partisan. L'homme de parti applaudissait plus que le spectateur. Je ne blâme point ; je constate. C'est sans doute l'effet inévitable de ce genre de pièce historique. Nous y retrouvons trop aisément nos passions. Le public parisien s'amuse du reste à ce jeu des allusions, qui a pu faire tout le succès de quelques pièces fort médiocres, comme le *Faiseur* de Balzac, cet hiver à l'Atelier. Est-ce encore théâtre ? je sais bien qu'il n'y a pas plus de définition du « théâtre pur » que de la « poésie pure ». On prend son plaisir où on le trouve ; et c'est déjà beau de trouver plaisir. Mais il me semble aussi que les chefs-d'œuvres les moins contestés usent d'autres moyens. Certainement ils ne sont du tout des machines à galvaniser. Ils ne font point propagande, mais plutôt ils étonnent par une sorte de grandeur qui passe le jugement, et qui peut-être est tout le jugement. Le succès fait au *14 juillet* de Romain Rolland tient, pour une grande part, au prestige de leçons politiques cristallisées soudain en sentences énergiques. « Quand l'ordre est l'injustice, le désordre est déjà le commencement de la justice, » s'écrie Hoche. Belle formule, si l'on veut, mais les applaudissements vont-ils à la beauté de la formule ? Quand le public de *Richard III* acclame le rusé tyran, ce n'est pas le tyran qu'elle acclame, c'est Shakespeare, c'est Dullin... on dit : quel jeu ! ou : quel génie ! et non point : vive ceci ! ou : vive cela !

Je ne veux point diminuer le mérite de la pièce. Il est incontestable. Et je serais même tenté de la louer pour sa finesse plus que pour son éloquence. L'éloquence en est froide, parce qu'elle est une éloquence abstraite. Il est vrai aussi que l'éloquence révolutionnaire est abstraite et froide par sa nature même. C'est un enthousiasme d'idéologues. Elle est donc là dans la couleur d'époque. Rolland s'est attaché à être bon peintre, et il est bon peintre. Peintre, ou plutôt historien, mais non poète. Tous les personnages sont bien campés, selon l'histoire. Marat, qui aime le peuple jusqu'à le détester, Hoche qui se laisse ravir par la foi toute pure (« nous avons les

dieux avec nous ! »). Robespierre, le timide invincible. Desmoulins, féminin et fragile, humeur généreuse et fantasque. Les comparses sont peut-être mieux dessinés encore, d'un trait, d'une boutade, comme la vieille marchande de légumes, incrédule d'abord et sentencieuse, puis déchaînée. Surtout, l'action de la pièce est savante, et trace lentement une morale sans les anecdotes. Le drame pourrait aussi bien se nommer : « La Bastille ne fut pas prise ». Non. Elle s'est rendue. Et c'est la « mauvaise conscience » des aristocrates, qui, n'osant la défendre, enfin la livre, et presque sans combat. Deux classes ; l'une a la foi pour elle, et elle triomphe du privilège qui ne croit plus en rien, pas même à soi. *Le 14 juillet*, c'est une tragi-comédie de la Foi. A peine une tragédie : et par moment tout est emporté dans un mouvement d'opérette, que la troupe en son ensemble a fort bien rendû, surtout au *Finale*, soutenu par une musique alerte, et qu'il faut prendre, je pense, comme un éclat de fête populaire, toute libre, rondes et farandoles.

Romain Rolland conseillait jadis pour ce *Finale* une musique à la ressemblance de celle de Beethoven « qui, mieux que toutes les autres, reflète l'enthousiasme des temps révolutionnaires ». Il m'a semblé que la musique du *Finale* était tout autre et je ne m'en plains pas. On aurait pu sans inconvénient raccourcir beaucoup les ouvertures et divertissements. Le public n'écoutait guère une symphonie assez fade, qui émoussait l'attente plus qu'elle ne la créait, poésie à contre-sens, clairs de lune de grand magasin, aigres arabesques, plus propres à irriter l'âme populaire qu'à la charmer. L'Art du Peuple ce n'est ni l'art maniéré, ni l'art de Propagande. Deux artifices. J'insiste. Nous ne devons pas donner des leçons au Peuple. Nous ne lui devons donner que les génies.

MAURICE SAVIN

*
* *

REVUE DES LIVRES

EN QUÊTE D'UNE PHILOSOPHIE, par *D. Parodi* (Alcan).

On peut ne pas croire avec M. Parodi qu'il n'y a pour la philosophie moderne qu'un seul vrai problème qui serait celui de la pensée et de sa valeur ; on peut nier que la pensée soit fondement de tout ce qui est ; on peut, dans le détail, discuter sa critique de certaines idées du

bergsonisme ou de l'idéalisme brunschvicgien ; ce qu'on ne peut nier ou discuter, c'est la réserve en même temps que la netteté de ce livre.

Il faut bien dire aussi que chez beaucoup de philosophes d'aujourd'hui, l'idée d'existence, d'existentiel n'est pas beaucoup plus précise, ni plus vivante, ni plus existentielle que celle d'esprit.

Nous devions déjà à M. Parodi cette vaste et savante étude sur la philosophie française contemporaine, qui est un beau livre, et où il analysait avec tant de pénétration et de sympathie l'œuvre d'un Hamelin et d'un Boutroux. Ici, nous voyons un effort vigoureux pour continuer la tentative de l'un et de l'autre, pour unir la rationalité et la contingence. On pouvait d'ailleurs derrière Hamelin et derrière Boutroux retrouver toute une tradition que ce livre continue, prolonge. S'il y a une *philosophia perennis*, il en représente excellemment certains aspects parmi les plus significatifs.

JEAN WAHL

*

LA CONSTRUCTION DE L'HOMME, par le Dr *Pierre Mabille* (Jean Flory).

L'article du *Minotaure*, où le Dr Mabille esquissait un dessin de l'homme prévenait en faveur de ces recherches. Ni les spéculations de M. Ghika sur le nombre d'or et la beauté mathématique du vivant, ni les singuliers rapprochements établis aujourd'hui entre la science et l'alchimie ne me paraissent puérils.

Mais, lorsque le Dr Mabille affirme que le « cylindre axial » (les côtes en particulier) représente un solénoïde, que les membres sont formés de cylindres articulés sur des « cônes d'implantation », ces analogies ne peuvent pas me satisfaire : elles disent trop, ou trop peu ; elles séduisent et déçoivent.

Tout le mal vient peut-être du titre ; comme *Ebauche de l'homme*, ce livre peut-être eût semblé prometteur.

ETIEMBLE

*

L'INÉGALITÉ HUMAINE DEVANT LA MORT ET LA MALADIE, par le Dr *Pierreville* (Éditions Fastier).

Ce livre épars, bourré de statistiques, (mais allégé de tout pédantisme verbal) détruit tant de préjugés, redresse tant d'opinions erronées, qu'il suffit, pour en aimer la lecture, d'aimer un peu la vérité. Mariages, naissances, décès, péril jaune, avortements, tous ces mots prennent ici un sens neuf en retrouvant leur vraie signification. (La biologie, sous le régime actuel, « est entièrement commandée... par notre sociologie et notre économie » ; le Dr Pierreville en fournit des preuves irréfutables.) Loyal autant qu'intelligent, cet essai devrait réconcilier avec la méthode marxiste plusieurs de ceux qui doutent si, valable en 1870, elle est encore utilisable avec profit.

ETIEMBLE

*

MANUEL PRATIQUE D'ILLUSIONISME ET DE PRESTIDIGITATION (t. I), par *Rémi Ceillier* (Payot).

« L'illusionisme, dit M. Ceillier, est l'art de produire des apparences inexplicables, amusantes et gracieuses ». Un peu plus loin : « Ne demandez

jamais à un prestidigitateur : tel tour est-il bon ? Il vous répondrait : c'est à vous que je le demande ». Plus d'une page de ce livre ingénieux et fin donne ainsi à douter s'il est question de littérature, ou de tours de cartes. « Un tour, dit encore M. Ceillier, ne doit pas valoir par son sujet, mais par la façon dont il est présenté et exécuté ». Qui ne croirait entendre Valéry. Pour en être restée à l'époque classique, la prestidigitation n'est pas sans enseignement, et plus d'un écrivain fera son profit du « faux mélange » (métaphore) ou de la « carte filée » (ellipse).

JEAN GUÉRIN

*
* *

REVUE DES REVUES

DÉFINITION DU SYMBOLISME

Paul Valéry, au cours d une conférence que publie le FIGARO (18 juillet) observe qu'il n'y a pas eu d'esthétique commune aux divers poètes symbolistes. Il ajoute :

Toutefois, ils s'accordaient sur un point, et ce point était étranger à l'esthétique. Ils s'accordaient dans une résolution commune de renoncement au suffrage du nombre. Ils dédaignaient la conquête du Grand Public. Et non seulement ils se refusent délibérément à solliciter la quantité des lecteurs (par quoi ils se distinguent des réalistes, grands amateurs de gros tirages très avides de gloire statistique, et qui avaient fini par mesurer la valeur au tonnage vendu), mais davantage, ils récusent tout aussi nettement le jugement des personnes ou des groupes qui sont en possession d'influencer les classes les plus distinguées. Ils méprisent ou bafouent les arrêts et les railleries des critiques les mieux établis dans les feuilletons les plus imposants ; ils invectivent contre Sarcey, Fouquier, Brunetière, Lemaître et Anatole France. Et du même coup, ils repoussent les avantages de la faveur publique ; ils déprécient les honneurs ; mais au contraire, ils exaltent leurs saints et leurs héros, qui sont aussi les martyrs et les modèles de leurs vertus. Tous ceux qu'ils admirent ont souffert.

... C'est là dire qu'ils exigent une sorte de collaboration active des esprits, nouveauté très remarquable et trait essentiel de notre symbolisme. Peut-être ne serait-il impossible, ni faux, de déduire de l'attitude de renoncement et de négation que j'ai dégagée tout à l'heure, d'abord ce changement dont je parle et qui consista à prendre pour partenaire de l'écrivain, pour lecteur, l'individu choisi par l'effort intellectuel dont il est capable ; et ensuite, cette conséquence seconde, que l'on

peut désormais offrir à ce lecteur laborieux et raffiné, des textes où ne manquent ni les difficultés, ni les effets insolites, ni les essais prosodiques et même graphiques qu'une tête hardie et inventive peut se proposer de produire. La voie nouvelle est ouverte aux inventeurs.

Par là, le symbolisme se découvre comme une époque d'inventions ; et le raisonnement très simple que je viens d'esquisser devant vous nous conduit, à partir d'une considération étrangère à l'esthétique, mais véritablement éthique, jusqu'au principe même de son activité technique, qui est la libre recherche, l'aventure absolue dans l'ordre de la création artistique aux risques et périls de ceux qui s'y livrent.

Paul Valéry conclut :

Jamais les puissances de l'art, la beauté, la force de la forme, la vertu de la poésie, n'ont été si près de devenir, dans un certain nombre d'esprits, la substance d'une vie intérieure qu'on peut bien appeler « mystique », puisqu'il arrivait qu'elle se suffît à elle-même, et qu'elle satisfît et soutînt le cœur de plus d'un, à l'égal d'une croyance définie. Il est certain que cette sorte de foi a donné à quelques-uns et l'aliment constant de leur pensée, et la règle de leur conduite, et la constance de résister à la tentation, et qu'elle les animait à poursuivre, dans les conditions les plus ingrates, des travaux dont les chances d'être jamais réalisés étaient aussi faibles que leurs chances d'être compris s'il advenait jamais qu'ils s'accomplissent.

Je le dis en connaissance de cause : nous avons eu, à cette époque, la sensation qu'une manière de religion eût pu naître, dont l'émotion poétique eût été l'essence.

***

INQUISITIONS

Vaillante revue, où malgré l'orthodoxie marxiste d'un des directeurs, la volonté de rigueur et d'orthodoxie des autres, et des collaborateurs, ne se laisse subordonner à aucune doctrine. On la lit avec sympathie, non sans quelque déception pourtant. Le style et la pensée n'ont pas toujours cette rigueur, cette clarté, cette précision dont sont avides des esprits comme Caillois et Monnerot et dont ils se sont, semble-t-il, mieux approchés eux-mêmes ailleurs.

Un important article de Bachelard prolonge la pensée de Brunschwicg et fait apparaître ce qui l'oppose aux autres ratio-

nalismes : au contact des derniers enseignements de la science, de cette science dont Bachelard proclame le caractère agressif, incisif, l'univers se montre plus compliqué, plus rebelle à l'analyse, dans les éléments que dans les ensembles : ce qui explique, c'est toujours de l'inexplicable. Bel article, celui-ci, et dont le style est beau.

Celui de Caillois est très utile pour nous faire connaître les tendances de son esprit, lui aussi incisif et agressif. Il pense que l'œuvre de transvaluation de Nietzsche, l'œuvre de dérèglement de Rimbaud, doivent se continuer par la science.

Monnerot, Tzara parlent de poésie, et Spitz de physique. Spitz montre le lien qui existe entre le caractère dialectique de notre connaissance, son insatisfaction d'une part, et l'affirmation du réel d'autre part. C'est parce qu'il y a un réel qu'il peut y avoir un progrès constant de l'esprit.

Utiles comptes rendus de Charmet, Cahen, Caillois, qui apprécient avec beaucoup de largeur d'esprit le Nietzsche de Thierry Maulnier et *Service Inutile* de Montherlant.

*
* *

ACÉPHALE

En même temps qu'*Inquisitions* a paru *Acéphale*, la revue de Bataille et de Masson : Caillois cherche la rigueur, Bataille fait appel au cœur, à l'enthousiasme, à l'extase, à la terre, au feu, aux entrailles. Les illustrations de Masson sont impressionnantes. Klossowski étudie le caractère de l'attente et du temps chez Sade.

Souhaitons de voir se continuer ces deux revues, qui divergent à partir d'un point commun (surréalisme, freudisme, Rimbaud, Nietzsche), et qui livrent leurs combats, chacune de son côté, avec une louable âpreté.

JEAN WAHL

*
* *

MEMENTO DES REVUES

AGUEDAL (1) : textes et notes de Chr. Funck-Brentano, Henri Bosco, G. Audisio, H. Pourrat.

CAHIERS DU LUXEMBOURG (4) : *Arion*, par Paul Valéry.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE MODERNE (20 mars, 20 avril) : Controverse de MM. Daniel Halévy et R. Dreyfus sur le rôle du Conseil d'État au début de la IIIe République.

BULLETIN DE L'UNION POUR LA VÉRITÉ (7-8) : *Mort et Immortalité*, par Léon Brunschwicg.

LES CAHIERS DU PLATEAU (avril) : *Du Noir au Rouge*, par A. Rolland de Renéville.

CAHIERS G. L. M. (mai) : *Première page de ma vie*, par Henri Michaux ; *Poésie et connaissance*, par Pierre Robin.

CAHIERS DU SUD (avril) : Etudes sur *Pierre-Jean Jouve*, par R. Guiette, R. Bastide, Joe Bousquet ; (mai) : *Sagesse de Lourmarin*, par Jean Grenier.

ESPRIT (1er juin) : *Lettres* de Victor Serge à André Gide et à Madeleine Paz; *La Paysanne*, par Roger Breuil.

EUROPE (15 juillet) : *Gorki*, par Romain Rolland et Jean-Richard Bloch.

FEUILLETS INUTILES (19) : *Pages*, composées par Jacques Maret ; *Poèmes* de Max Jacob, P. A. Birot, Jean Soulié.

LE FIGARO (18 juillet) : *La Vie Littéraire*, par André Rousseaux.

L'HOMME RÉEL (25) : *Mission de l'homme*, par Brice Parain.

MARSYAS (mai) : *Monostiches*, par Emmanuel Lochac.

MERCURE DE FRANCE (15 avril) : *Géographie secrète*, par Léon-Pau Fargue ; (1er juin) *Madame Bovary, née Colet*, par Auriant.

LA MUSE FRANÇAISE (15 juin) : *Albert Thibaudet et la Poésie*, par Pierre Mayeur.

MUSES (V) : *Meurtre de Laurent de Cayeux*, par P. de La Tour du Pin.

PRÉSENCE (mai) : *Albert Thibaudet*, par Aldo Dami.

REVUE BLEUE (6 juin) : *La Revanche de Navarin*, par E.-F. Gautier.

LA REVUE HEBDOMADAIRE (6 juin) : *Marcel Proust et l'Angleterre*, par Harold Nicolson.

REVUE DE PARIS (1er juin) : *Lettres de Jallez et de Jerphanion*, par Jules Romains ; (15 juin, 1er juillet) : *Geneviève*, par André Gide.

REVUE UNIVERSELLE (1er juin) : *Beaumarchais vu par un Comédien*, par Louis Jouvet.

LA RENAISSANCE (juin) : *Cézanne*, par P. Jamot, Ch. de Tolnay, Ch. Sterling.

LE TEMPS (20 mai) : *C. F. Ramuz*, par A. Thérive.

REVUE UNIVERSELLE (1er juillet) : *Défense de la farce*, par G. K. Chesterton, introduction de Maximilien Vox.

TRANSITION (juin) : Textes de G. Pelorson et F. Auberjonois.

REVUE PHILOSOPHIQUE (mars-avril) : *La philosophie de l'existence chez Jaspers et Heidegger*, par S. Marck.

LA VIE INTELLECTUELLE (10 juin) : *Non impedias musicam*, par Paul Claudel.

* * *

CORRESPONDANCE

15 Juin 1936.

M. Jacques-Emile Blanche nous écrit :

MONSIEUR,

Plusieurs artistes présents à la Conférence d'André Lhote, rue Poisson-

nière, m'ayant rendu ses propos tenus sur moi, au sujet de la Rétrospective Cézanne, j'ai prié mon double confrère — qui fut mon ami en d'autres temps où la discussion et la critique restaient courtoises — de m'indiquer les textes auxquels il s'était référé avec une extrême véhémence. Lhote m'a répondu que je trouverais sa conférence, intégralement reproduite dans un prochain numéro de votre Revue, mais il me signale sa note parue dans le numéro de juin.

Or, la dite note, d'un ton le plus grossier, d'une perfidie révoltante, détache des phrases, parfois arbitrairement cousues l'une à l'autre, de ma courte préface sur les techniques de Cézanne. Le sens de ma pensée en est trahi, faussé grâce à l'ablation du contexte.

Est-il permis de solliciter un texte imprimé, sans que le signataire se défende contre semblable déni de justice ? Mon admiration « totale » pour Cézanne date d'il y a soixante ans. Certes, je ne l'exprime pas comme votre collaborateur qui se confond sans doute avec le régénérateur « de l'art de peindre ».

Cette trahison Lhotienne, à mon endroit, seul un public non composé de gens du métier s'y laisserait prendre. Néanmoins, et quoique répugnant à riposter à d'hypocrites commentaires, pleins « d'obscénités intolérables », (comme Lhote qualifie certaines observations de moi sur Cézanne), je viens. monsieur, vous prier de faire droit à une légitime requête, en la mettant sous les yeux de vos lecteurs.

Veuillez agréer l'assurance de ma grande estime pour l'écrivain que vous êtes.

J.-E. BLANCHE

L'AIR DU MOIS

MIRAGE DE LA LIBERTÉ

Parmi les cris qui montent à l'assaut des nouveaux ministres, il en est un qui vaut qu'on s'y arrête ; celui qui se pousse au nom de la liberté menacée, parce qu'ils veulent, déclare-t-on, supprimer la liberté d'association, d'action politique, demain la liberté d'écrire, « les plus nobles conquêtes de la Révolution »... Il faut bien dire que celui-là trouve de l'écho près de quelques esprits libres.

Il repose sur une équivoque, issue chez le plus grand nombre d'une parfaite mauvaise foi. Elle consiste à feindre de croire que le régime républicain doit, par essence, permettre *toutes* les libertés, y compris celles qui visent plus ou moins franchement à le détruire ou à substituer l'autorité de personnes privées à celle du gouvernement ; qu'en d'autres termes, la République est ce régime, évidemment unique, qui violerait son principe par le seul fait qu'il se défend. Convenons toutefois que ces sophistes ont une excuse, la République ayant depuis soixante ans pratiqué à l'égard de ses pires assaillants cette équanimité de corps céleste, qu'elle semblait tenir elle-même pour un article de sa définition et qui, au moins deux fois, au boulangisme et au 6 février, a manqué lui coûter la vie [1].

Est-ce besoin d'ajouter que la liberté d'association, si l'association ne permet nulle présomption de dessein factieux [2],

1. Je suis tout prêt d'admettre que, dans l'émeute du 6 février, ceux qui voulaient détruire le régime étaient loin d'être les plus nombreux ; mais ils étaient les plus décidés. J'ajoute que des émeutiers qui ne veulent pas détruire un régime peuvent fort bien, du seul fait de l'émeute, grâce à des meneurs habiles, le détruire. Ceux qui, le 10 août 1792, envahirent les Tuileries, en voulaient au monarque, point à la monarchie. Celle-ci y est tout de même restée. La République a fort exactement joué sa vie le 6 février.

2. Je tiens que la présomption suffirait pour justifier l'action gouvernementale. Rappelons le mot de Waldeck-Rousseau arrêtant Déroulède

n'est nullement compromise par les nouveaux chefs ? que le cas de la liberté d'écrire me semble meilleur encore, vu qu'elle continue sans conteste d'exister, même contre le nouvel esprit gouvernemental, pour peu qu'elle tienne un certain ton. Et encore, dira-t-on en voyant les peines dérisoires auxquelles sont condamnés les prêcheurs de l'assassinat — et qu'ils ne font pas.

Allons plus loin et envisageons le cas où des chefs résolus à fonder d'une manière définitive la République socialisante, supprimeraient la liberté de tout ce qui, académique ou non, travaillerait contre leur action. Je tiens qu'un tel régime, encore qu'il gênerait mes goûts personnels, me paraîtrait fort légitime. Il faut bien nous dire que la liberté *ne peut accomplir que des œuvres négatives* et doit être bannie de toute véritable *organisation sociale*. C'est ce qu'ont compris des hommes comme Mussolini et Lénine. C'est ce qu'appliqueraient immédiatement nos gens de droite — je parle des sérieux, mais en est-il ? — s'ils conquéraient le pouvoir et qu'ils voulussent réellement fonder. La République française a vécu pendant soixante ans sous le signe de la liberté ; c'est justement pour cela qu'elle n'a socialement rien créé, du moins de systématique, et qu'elle subit l'assaut de tous ceux, de droite comme de gauche, qui veulent un ordre social. Cette absence d'organisation jointe au règne de la liberté était éminemment propice aux ébats de l'esprit, et de l'art, et sur elle certains hommes de ma génération restent hypnotisés au point de croire qu'elle est l'état normal de l'espèce humaine. Il faut qu'ils se détrompent, qu'ils reconnaissent que cette période fut dans l'histoire un état tout exceptionnel, un accident heureux, que l'humanité va reprendre sa loi qui est la création d'organismes sociaux avec l'autorité qu'elle exige, et que le monde n'a pas pour loi d'être agréable au clerc.

JULIEN BENDA

NOTRE RÉVOLUTION

Quand, le 14 Juillet, une voix, par les hauts-parleurs de la place de la Nation, demanda par deux fois au service d'ordre de faire évacuer le terre-plein central, les hommes aux brassards rouges furent comme des mouches qui voudraient faire avancer un troupeau d'éléphants. Quand, la troisième fois,

pour un complot dont la droite réclamait les preuves : « Vous me demandez des preuves comme on ramasse par centaines aux lendemains de coup d'État. »

la voix demanda au public lui-même de dégager le terre-plein, les éléphants délogèrent avec bonne humeur. Le Français ne veut pas être forcé, surtout à être libre ; il veut bien faire l'ordre, mais non pas le subir. Je me reconnaissais bien là. Js suis sûr, depuis, qu'une telle foule ne peut pas devenir un troupeau militarisé, comme on pourrait le craindre aux moments de mauvaise humeur. C'était le contraire d'un fanatisme.

Les fascistes arboraient un pavillon uniforme. Dans l'autre camp, chacun s'était fait son drapeau, où le rouge, le tricolore, la faucille et le marteau, l'étoile à trois branches, la flèche, les trois flèches se combinaient d'une façon particulière, selon les lois d'une emblématique spontanée et claire. Car je tiens à ne pas penser exactement comme mon voisin.

J'irai même, si je suis un intellectuel, jusqu'à m'inventer des théories et des façons de parler originales, pour ne pas être un mouton. Je risque, dans ma hâte, de me fabriquer des systèmes avant d'avoir pensé. C'est ici qu'on verra un jour le revers de ce beau souci de liberté qui fait que le Français n'est jamais tant individu que dans la foule. Si les intellectuels ne font pas leur révolution intérieure, s'ils ne jurent pas de ne plus se payer de mots, qui gardera le peuple, le jour où il aura loisir de s'éduquer, de philosopher prématurément ?

RENÉ DAUMAL

QUELQUE PART EN ESPAGNE

Se picarán, banderillearán y serán muertos a estoque 8 toros, de la acreditada ganaderia de don Jose Maria X..., con divisa gris y verde.

Quelque part, en Espagne. La vaste coupe d'une arène, emplie d'un peuple innombrable : toute l'Espagne si vous voulez ! Ornant le rebord supérieur, des œufs de faïence alternent, les blancs et les bleus. Au-dessus, énorme, l'œuf d'azur, le ciel.

Les clairons ont résonné. Voici les alguazils à cheval, vêtus de mantelets noirs : ils demandent au président les clefs du toril. Permission est accordée à la technique, au courage, de se démontrer à ces milliers de faces... Alors avancent, bas roses et souliers noirs, avec une marque noire ou violette ou carminée entre les cuisses, torses argentés ou dorés (ou plutôt sculptés dans de l'argent et de l'or), les hommes-épées : hommes-galons, hommes-broderies ! Le « quadrille » ... Puis les picadors, aux rosses matelassées. Puis les deux attelages de mules, ces mules qui, tout à l'heure...

De nouveau, le sable de l'arène est nu. Il attend.

Le sable a soif.

Soudain, le toril lâche le projectile conique et noir. L'animal fait son entrée éblouie. Animal : bougresse d'âme ! Ame empanachée de cornes, haute d'encolure, épaisse au garrot, mince de pattes.

Le fauve a vite usé sa promenade galopante, sa vraie naissance, première et finale. Il s'est déjà lancé contre des profils, qui s'évanouissent aux portes en chicane.

Le grand pétale d'étoffe, violet et jaune, lui est offert à bout de bras. La couleur attend la ruée. O force qui rien ne rencontre, choc évanescent ! Tous ces êtres, des parenthèses, des hélices, des tourbillons qui s'évaporent ! « N'y a-t-il donc au monde rien de fixe à encorner ? » dit le taureau.

Un des fantômes qui l'entourent, — cette apparence métallique dont la foule répète le nom, Juan de Dios, Jean-de-Dieu, — contemple étrangement la brute qui débute dans la brève carrière de doute et de douleur. Comme s'il se rappelait le chemin de la croix, comme s'il voulait essuyer la sueur du martyre, à l'instant d'éviter la corne — un sixième de tour sur place et un coup de reins — il passe le voile, presque tendrement, sur la face du taureau : une « véronique »...

Comme la première sueur, la première fureur est gaspillée. Les flancs lustrés commencent à battre. Alors deux picadors entrent, sinistres, sur leurs chevaux aux yeux bandés et qui frémissent. Deux pièges à grands feutres, qui tiennent solidement leurs piques.

Des réalités, enfin ! Le toro se précipite, noble et suave. Va-t-il, d'un choc, renverser le cheval ou le clouer contre la clôture ? Mieux. L'encolure énorme soulève cheval et cavalier. On dirait le dessin d'un amour farouche. Un coup de lance empourpre la bosse à vertèbres.

Après les centaures armés de piques, arrive une autre épreuve, plus perfide. A bout de pieds, bras levés, concave, le banderillèro présente les droites lignes de couleurs, aiguës, crochetées. Ame, tu te précipites ! Quoi ? renversée comme des points d'exclamation espagnols, une paire de banderilles te pend au cou. Qu'est-il donc arrivé ? Rien que le vide encore, et ce lancinement qui s'exaspère.

Tant d'élans frustrés, pauvre âme ! Et la triple paire de pointes déchirantes ! Maintenant, les flancs essoufflés palpitent, très vite, tout noircis de placards de sueur, rayés de pourpre. Le cœur est très las.

Le moment est venu. Le clairon sonne. Comme, au jugement dernier, la trompette de l'ange.

L'Elégant Tueur se prépare. Tiens, « Jésus ! » : il s'appelle aujourd'hui Jésus, le matador ! Grave, imperceptiblement désinvolte, Jésus élève le rouge parfait, le voile le plus enivrant, l'idée qui affole. Il porte la longue épée : un rayon presque invisible.

Voilà. Il s'agit de contraindre à s'abaisser cette tête rebelle, fière malgré tout. Obstinée brute d'âme !... Jésus — Jésus Marie ! — y parviendras-tu ?

Attention, le crâne épais guette encore ! Jésus, ce n'est pas la corne, c'est le regard, le vrai danger ! Mais quelle lassitude suprême s'empare de l'âme fourbue : trahison des muscles, des os mêmes devenus autant de poids !... Christ, vise bien entre les épaules, vise, c'est bien cela ! par un défaut, droit au cœur... Ah ! ta lame était trop haute, Christ trop intelligent, elle a glissé et rebondi... Christ maladroit, faudra-t-il donc que tout à l'heure tu descabelles, que tu piques la moelle parmi les coups de sifflet ?

Un de tes prêtres d'argent, en culottes d'argent, Jésus ! t'a passé une nouvelle épée. L'âme te regarde et tu la regardes. Elle ne pense plus qu'à toi. On dirait qu'elle te désire, toi, et ce sacré rayon. Ah ! l'imbécile ! — elle s'encadre d'elle-même. C'était prévu. Elle s'est mise en place. Voilà... Le geste. Le foudroiement.

Dieu-le-Père a dépêché des anges qui courent aux côtés des mules blanches. Qu'ils entraînent au galop ce cadavre muet, qui ne sait pas s'évaporer !

Ames après âmes, Chinito, et Guapito et Fosforito et Raffles et Bailador et Mal Angel, vous serez persuadés, mes toros, vous serez abattus. Puis ce peuple, fils du taureau, vous mangera comme il mange le corps divin, à la messe.

LUC DURTAIN

EXPOSITION R.-J. CLOT-SPRINGER

Le devoir d'un critique d'art, dès qu'il assiste aux premières manifestations d'un jeune de talent devrait être de le protéger des mauvaises interprétations que l'on va faire de ses œuvres, et des comparaisons imméritées qu'elles vont susciter. Je ne suis pas critique d'art, mais j'aime Jean-René Clot, et je crains qu'on ne l'assomme de deux façons également sournoises : 1° en prétendant qu'il est influencé par Chirico (le Chirico

métaphysicien, et non l'imitateur de Renoir) ; 2° en l'embrigadant arbitrairement dans la valeureuse cohorte des pionniers à rebours de la Rome antique.

Or, R.-J. Clot est trop intelligent et trop sensible pour ne pas s'être aperçu de l'irrémédiable faillite qui guette toute résurrection de l'antiquité, même si, à travers Rome, on devine la Grèce. La fin lamentable au point de vue artistique de ces deux grands peintres que furent David et le baron Gros, sur leurs vieux jours déraisonnablement accaparés par le passé, le prouve surabondamment. R.-J. Clot, poète et philosophe autant que peintre, perçoit en même temps que le potentiel plastique des formes, leur signification secrète, leur langage intérieur. La chanson du vent ne l'empêche pas d'entendre les voix souterraines de ces terres méditerranéennes qu'il parcourt depuis vingt ans, où, inlassablement, chuchote l'âme des dieux.

Il aime les chantiers, les vastes remuements de terre où grouillent les hommes minuscules : ses toiles parfois évoquent, toutes proportions gardées, Pierre Breughel. Dépouillé de parti-pris, il peint aussi volontiers les excavations d'où s'élèveront les constructions modernes, que les fouilles, d'où surgissent de la terre rouge les colonnes et les blancs cadavres mutilés de Rome. Ainsi, il ne *réinvente* pas à froid l'antiquité, mais la *retrouve*, si j'ose dire, à chaud. Il faut convenir toutefois que, bien qu'ayant pris toutes ses précautions pour ne pas tomber dans le néo-classicisme cher à M. Waldemar George, il est moins heureux dans ses tableaux de fouilles ou d'évocation de l'antiquité, que lorsqu'il peint tout spontanément et naïvement d'après nature telle place d'Alger, ravinée par la pioche des démolisseurs ou telle terrasse rose où claque le linge au soleil.

On pouvait faire les mêmes constatations à l'exposition Springer, aux Quatre-Chemins, où l'obsession de l'art antique était parfois trop apparente. Cette verticalité, entre des colonnes ou des chambranles, de personnages immobiles et parsemés comme dans un musée, ne peut mener bien loin, même des peintres qui, comme c'est le cas ici, ont beaucoup de talent et un goût certain. Une simple procession, transposition d'une chose vue, dominait toutes les autres compositions de Springer, qui se montre plus au courant des malices du métier moderne que son jeune compagnon.

Je vois bien que cette hantise des musées lapidaires implique un désir fort sympathique de sortir de la banalité et de la vulgarité de la peinture naturaliste qui, par réaction contre les abstractions d'hier, inonde toutes les cimaises.

Ces peintres au cœur généreux pourraient alors mettre en pratique la discipline adoptée par David en ses beaux jours : comparer le visage du modèle avec la tête d'antique qu'il tient en ses mains. Atteindre à la dignité de cette dernière à travers les mille possibilités offertes par la première, voilà une entreprise qui apparaît toute proche de celle que recommandait, hier encore, le Dieu des peintres : « Faire du Poussin d'après nature. »

ANDRÉ LHOTE

EXPOSITION LUCIEN LAUTREC

Les premières visites que je fis à l'atelier de Lautrec me remplirent d'étonnement ; je trouvai le jeune peintre penché sur une gouache, à laquelle il travaillait avec une patience d'ange : deux femmes nues qui se coiffaient au milieu d'une cuisine. Lautrec dessinait à la règle les losanges des dalles et, un par un, avec une activité de fourmi, il les bariolait de couleur. Mais, plus que par cette minutie, j'étais étonné par la bouche de mon ami. Certains jours elle était machurée de plaques rouges, comme saignante ; et d'autres, toute verte, comme si la peste eût gagné la rue Mouffetard. J'observais Lautrec avec un peu d'inquiétude, me demandant quelle étrange maladie pouvait bien le ravager ainsi. « Ce garçon, me disais-je, ne fera pas long feu. »

Je ne me rassurai que le jour où je le vis sortir une langue large comme la main et se mettre, le plus tranquillement du monde, à lécher la peinture fraîche. Il faisait cela sans ostentation, avec une certaine gravité cependant. Quand il eut terminé, il se tourna vers moi : « C'est pour la patiner, me dit-il. Je n'ai pas le temps d'attendre. »

Pas le temps d'attendre ! Qui s'en douterait devant une œuvre aussi patiente ? devant ces cordes de guitare, ces brins d'herbe, ces meubles vernis, ces casseroles brillantes, cette salamandre que l'on vient de passer au noir ? Et cela est vrai cependant, Lautrec n'attend pas : tout ce qui se trouve sous son regard entre aussitôt dans l'univers des choses peintes, femmes, objets, animaux. Il regarde sans cesse avec inquiétude autour de lui, craignant d'avoir oublié quelque chose ou quelqu'un. Il est toujours là, comme Noé, à presser l'embarquement. Le moindre retard l'impatiente. Levé avec le jour, il ne cesse de peindre qu'avec le crépuscule. A midi, il tient un sandwich d'une main, son pinceau de l'autre.

Il resterait à dire combien un mélange de ténacité, de dureté,

de brusquerie, que vient adoucir, poétiser, une fraîcheur d'enfence, produit des œuvres émouvantes, claires, d'une transparence de cristal. La dernière exposition de Lucien Lautrec à la Galerie du Niveau a été pour beaucoup une révélation. Et c'est justice.

MARC BERNARD

ENTRE DEUX CHAISES

J'avais envoyé à la revue Hermès *de Bruxelles, qui publie un très intéressant numéro consacré aux rapports de la poésie et de la magie, la lettre suivante. Ayant tourné et retourné sous toutes leurs faces ces deux mots de poésie et de magie, j'avais essayé de leur faire assumer leurs significations les plus hautes, les plus utiles. Je donnais en même temps au comité de rédaction l'autorisation de publier ma lettre ; mais il n'en a pas usé parce que, m'écrit-on, ma « note ne répondait pas à l'objet de ce cahier. » D'où l'on peut juger, après lecture de ma lettre, du domaine où se tiennent les recherches d'*Hermès. *Domaine, pour moi, bien étrange, où le discours sur l'objet est plus important que l'objet lui-même ; et cela malgré la présence, au sommaire de cette publication, d'hommes pour qui penser n'est pas un luxe. Faut-il parler de ce que l'on a vécu, ou faut-il parler pour se dispenser de vivre ? Voilà qui met en question la nature et la destinée de la pensée spéculative d'Occident.*

Il y a cinq ou six ans, j'aurais répondu à votre demande par quelques pages assez pathétiques, assez documentées, assez brillantes. Je croyais savoir bien des choses. Depuis, j'ai été mis au pied du mur et j'ai vomi mon pauvre petit semblant de savoir. Maintenant, je sais que je ne connais pour ainsi dire rien. Ne plus savoir, ne pas encore connaître, le derrière entre deux chaises, est-ce là, dites-moi, une position pour discourir ?

Non, mais c'est une position favorable pour voir ce qui est vraiment important, pour apprendre à se taire et travailler à réapprendre la parole. Ceci touche déjà à votre sujet particulier et voici comment il m'apparaît, de la situation peu confortable où je me trouve.

D'abord donc, qu'est-ce qui est vraiment important ? Je voudrais vous mettre aussi au pied du mur, le couteau sur la gorge, et que vous vous répondiez d'abord. N'essayez pas de répondre par des mots, c'est impossible. Ensuite, ce qui importe étant fixé, cherchons de quel usage peuvent être alors la magie des mots et la poésie. Si vous voulez comprendre ce que je vais

dire ensuite, arrêtez-vous de lire pendant une minute (mais prenez-moi à la lettre) et durant cette minute observez comment et pourquoi se forment en vous des commencements de réponses ou d'objections à mes questions.

C'est fait ? Continuons. Il faut *donc* d'abord se tenir plus clairement et plus simplement au centre de son univers et pour cela, entre autres moyens de nettoyage, se taire. Quand je dis : se taire, je veux dire plus que cesser de parler. Quand je dis : le jour, je veux dire plus que l'absence de la nuit ; j'entends aussi que le soleil se lève.

Et maintenant, réapprendre à parler. Non pas, comme on veut dire souvent par le mot magie, pour faire que la pluie tombe, ou que quelqu'un vous aime, ou qu'un ennemi périsse, ou que l'auditeur pleure, car tout cela ne diffère guère en essence de la puissance des mots par lesquels, au café vous vous faites apporter une consommation ; ce sont toujours des techniques plus ou moins difficiles, plus ou moins banales, mais ne poursuivant jamais que des fins accessoires. Quelle magie de mots peut servir au but sans nom ? Peut-être que la parole est une excrétion et, comme l'excrétion met le terme à la digestion et permet d'assimiler, ainsi parler serait se vider pour pouvoir encore se remplir, c'est-à-dire se taire, et ainsi la parole et le silence alterneraient comme la nuit et le jour, sous le regard immuable du seul Soleil leur père. Mais la comparaison entre parole et excrétion s'arrêterait à ce trait que la première est comestible et à cet autre que la parole sort par en haut car elle est la couronne de l'expérience. Mais que de couronnes volées coiffent des rois fantômes !

En écrire davantage serait un bavardage illusoire ; doublement illusoire, car écrire n'est pas parler. Votre sujet m'est trop proche pour que j'hésite à vous le dire : le contact littéraire, par l'entremise de l'imprimé, entre collaborateurs ou entre auteur et lecteur, est à lui seul un contact incomplet ; il y manque l'essentiel, que seul peut éveiller un travail commun pour résoudre et non seulement de tête, une question commune à tous autant que particulière à chacun. Je ne voudrais pas, même si j'avais la présomption de m'en croire capable, vous décourager ; au contraire. Mais méfiez-vous de la littérature, méfiez-vous de la philosophie, méfiez-vous des voyages imaginaires, méfiez-vous de l'expérience d'autrui, méfiez-vous de ce qui n'engage à rien, à rien d'essentiel. Et souvenez-vous qu'on ne met pas son corps en marche au moyen d'un traité d'anatomie, mais par le désir d'aller et la vision du but ; et ainsi de la parole. Et que

l'on ne perçoit pas un son par le moyen d'un autre son, mais par l'ouïe ; et de même on ne connaît pas la parole par le moyen des mots, mais par le silence.

RENÉ DAUMAL

LES PROPOS DE M. POLYPHÈME DURAND

SIX FAUX SONNETS

— Ne vous ai-je point déjà fait voir, dit M. Polyphème Durand, qu'un sonnet, s'il perd un de ses quatrains, prend la forme de l'une des strophes malherbiennes de dix vers ? Qu'il me soit aujourd'hui permis de vous faire entendre six sonnets qui m'ont un peu donné de peine, et ce n'est point à dire, on le verra bien, qu'il en soit un seul dont je puisse me dire l'auteur :

Pour qu'à jamais perdent ma trace — Ceux qui me laissent sans secours, — De vivre à la mode des ours, — Ce n'est pas ce qui m'embarrasse.

Sous des monts tels que ceux de Thrace, — Où le froid est presque toujours, — On découvre de vieilles tours — Où je puis cacher ma disgrâce.

Tous les ans, près de ce château, — Le dos d'un assez grand coteau — D'une blonde javelle éclate,

Et si l'air n'est bien en fureur, — Cette terre n'est guère ingrate — A la peine du laboureur.

O que j'aime la solitude ! — C'est l'élément des bons esprits, — C'est par elle que j'ai compris — L'art d'Apollon sans nulle étude.

L'entretien des hommes m'est rude ; — Bien peu m'estiment à mon prix ; — Et j'ai fait pour n'ouïr leurs cris — De la retraite une habitude.

Je l'aime pour l'amour de toi, — Connaissant que ton amour l'aime ; — Mais quand je pense bien à moi,

Je la hais pour la raison même : — Car elle pourrait me ravir — L'heur de te voir et servir.

Que c'est une chose agréable, — D'être sur le bord de la mer, — Quand elle vient à se calmer — Après quelque orage effroyable !

Mais qui boirait sinon le diable — Un verre de ce gouffre amer, — Lorsqu'il faut déjà s'alarmer — D'un broc d'eau pure sur la table ?

Que sous les climats froidureux — Les peuples sont bien malheureux — De n'avoir aucun cep de vigne !

Tout plaisir leur est interdit ; — Le ciel en tout temps leur rechigne, — Et la nature les maudit.

Sur une tempête qui s'éleva comme il était prêt de s'embarquer pour aller en Angleterre... C'est le titre.

L'orage au port d'où je soupire — Après un rivage étranger, — En paix soudain ne veut changer — Et Phœbus dans l'onde se mire.

L'ancre est levée, et le zéphire, — Avec un mouvement léger, — Enfle la voile et fait nager — Le lourd fardeau de la navire.

Mais quoi ! le temps n'est plus si beau, — La tourmente revient sur l'eau ! — Dieux ! que la mer est infidèle !

Chère Cloris, si ton amour — N'avait plus de constance qu'elle, — Je mourrais avant mon retour.

Profanes nymphes du Permesse, — Je ne veux plus suivre vos pas ; — Trop longtemps vos trompeurs appas — Ont séduit ma folle jeunesse.

Mais je sens le Temps qui me presse — Et qui me dit qu'il ne faut pas, — Quand brille le fer du trépas, — S'enivrer d'aucune faiblesse.

Plus j'approche du monument, — Plus je vois sans déguisement, — Combien vos faveurs sont à craindre ;

Et ma raison est un flambeau — Dont l'éclat n'est jamais si beau — Que lorsqu'il est prêt de s'éteindre.

De la méditation de la mort.

Au moulin qui nous doit tous moudre, — Objet de salutaire effroi, — Ce grain qui tremble, c'est un roi, — Qui ce matin lançait la foudre.

Pense, mortel, à t'y résoudre, — Ce sera bientôt fait de toi ; — Tel aujourd'hui donne la loi — Qui demain est réduit en poudre.

Le jour qui paraît le plus beau — Souvent jette dans le tombeau — La mémoire la mieux fondée ;

Et l'objet qu'on aime le mieux — Echappe bientôt à l'idée, — Quand il n'est plus devant les yeux.

Il se tut, puis : « Vous avez reconnu six strophes de dix vers qui sont, dans l'ordre où je vous les ai dites, de Tristan L'Hermite, de Saint-Amant, — laissons la troisième. La quatrième est de Théophile, la cinquième de Lagrange-Chancel et la dernière de Corneille, dans sa traduction de l'*Imitation*. Quant au troisième sonnet, si les deux tercets en sont formés d'une stance de Saint-Amant, il contient encore un quatrain du même poète, et un autre quatrain que j'avoue, en rougissant, que j'ai fait, tout de même que j'en ai glissé un de ma main dans chacune des petites pièces que vous venez d'écouter. Vous l'avez, hélas ! démêlé.

— N'est-ce perdre le temps, dit M. Decalandre, vous, à de

vains travaux et nous, à vous entendre ! Vous n'auriez pas volé que l'on vous menât pendre. Pourquoi n'ajouter pas deux arches au Pont-Neuf et trois vers aux sizains pour qu'ils en comptent neuf ?

TRISTAN DERÈME

OISEAUX MARINS

Sous le plein soleil des après-midis de la canicule aucune vie ne semble s'agiter à la surface de la mer ni dans le ciel, mais si l'on fixe un instant, à l'horizon, la ligne qui les sépare, on aperçoit souvent, ici ou là, de légers flottements lumineux : des ailes argentées s'approchent qui se confondaient d'abord avec le miroitement de la houle. Ce sont les sternes Pierre-Garin dont les petites troupes animent maintenant l'étendue bleue. Elles ont un manteau gris-perle, le ventre blanc. Entre leurs ailes effilées, leur tête à calotte noire et à bec orangé se penche en avant pour mieux scruter le flot. Le vol de ces pêcheuses, qu'on appelle aussi hirondelles de mer, est fait de battements souples et bien rythmés interrompus par de brusques crochets ou par des piquées verticales ; le corps svelte se laisse tomber dans l'eau comme une pierre sur quelque proie, et dans une éclaboussure de gouttelettes il reprend aussitôt l'élasticité de ses mouvements aériens.

Les mouettes sont un peu plus épaisses que les sternes, moins appliquées à leur quête. Celles qui arrivent à présent sur nos plages de l'Atlantique sont les tridactyles, et parmi elles on reconnaît les jeunes à leur tour de cou noir et à la bande sombre qui traverse leurs ailes. Nées sur les rochers de la mer du Nord et de la Baltique, elles viennent passer quelques semaines dans nos contrées avant de pousser vers le sud.

Au loin la mer semble piquetée de points noirs qui dansent avec le clapotis : troupes de canards marins, les macreuses, émigrées de leur pays natal d'Islande ou de Scandinavie. Elles aiment à se nourrir au voisinage des côtes, dans les eaux brassées par les vagues, et quand elles regagnent le large, leurs vols sont parfois si nombreux qu'on dirait de petites nuées que le vent traîne à la surface de la mer.

Avant l'heure du reflux, les mouettes et les sternes que leur pêche vagabonde a écartées du littoral sentent que la marée va descendre et se rapprochent du rivage. Si loin qu'ils aient pénétré dans les terres, les courlis perçoivent eux aussi l'appel du flot en retraite qui va découvrir les rochers et les vases et fournir à tous les oiseaux de rivage une abondante provision

de vers et de crustacés. Sur une mince bande de sable doré que la vague léchait encore tout à l'heure, les gros goélands à manteau noir forment une ligne de poitrines étincelantes de blancheur. Certains d'entre eux, la tête dans les épaules, attendent patiemment le recul du flot ; d'autres déploient leur large envergure pour un vol plané magnifique et vont se poser plus loin dans les flaques parmi les rochers.

C'est à marée basse qu'il faut suivre les bords des estuaires pour y voir tout ce peuple ailé qui commence en cette saison à descendre des solitudes nordiques où il s'est reproduit, et dont les cris gardent une expression de mélancolie sauvage jusque dans les notes les plus musicales. Les petits gravelots en livrée roussâtre courent avec rapidité sur les sables bruns dont la gaufrure s'éclaire de reflets lumineux ; les pluviers argentés, presque tous revêtus de leur robe grise hivernale, explorent avec entrain les abords d'une nappe d'algues verte comme une prairie, à côté de courlis qui, sans hâte, enfoncent leur long bec arqué dans la vase. A la marge de l'eau, les huîtriers pies sont aussitôt reconnaissables au noir et au blanc bien tranchés de leur plumage, tandis que les chevaliers gambettes à pieds rouges ne montrent cette même panachure que lorsqu'ils déploient leurs ailes.

De bonne heure, le matin, la présence du chasseur force les canards sauvages à quitter le marais et à s'envoler vers la mer. Mais le « sportsman » ne rentrera pas bredouille. Sur cette mince bande de terrain, le long des rochers, où le massacre est autorisé en toutes saisons, il tirera les mouettes ou les hirondelles de mer. Il ne prendra même pas la peine de ramasser les cadavres, car la chair de ces oiseaux n'est pas bonne. Il cherchait seulement des cibles vivantes. La marée prochaine roulera sur la plage les corps fuselés et les belles ailes blanches souillées par l'écume.

JACQUES DELAMAIN

RENCONTRE

On ne savait pas si les moulins à papier tourneraient. En août, souvent les ruisseaux de la montagne sont à sec. Mais on entendait du coude de la route ce frappement roulant des maillets en cadence. L'endroit se resserrait, s'enfonçait, verdoyant comme une gravure de botanique. Des éventails de fougères s'ouvraient par touffes sous des frênes en plumeaux, droits ou de biais parmi tout un étagement de plantes en ramages. Cela ne ressemblait pas à ce qu'on voyait ailleurs :

les rochers, arrondis sous les mousses, ou dressés, cassés, les fentes pleines de fleurs, voisinaient avec des murettes et des degrés de pierre, et les buissons et les arbres sauvages avec des lauriers-cerises, des buis, des lilas, des cytises et de ces grandes tiges vertes qui se couvrent au printemps de boules d'un jaune intense. Un étrange mélange de sauvagerie et d'arrangement. Enfin l'endroit du monde qui faisait le plus imagerie. Depuis j'ai compris que c'était une des conditions de la chose : pour avoir le moins possible de longueur de bief, le plus possible de hauteur de chute, ces moulins ont été installés là où le ruisseau prend brusquement de la pente, aux points accidentés des gorges.

Avant d'entrer il fallait mettre des manteaux. La porte poussée, sous ces voûtes noircies, une fraîcheur de cave vous coiffait, une fraîcheur qui avait une odeur de pierre humide, de fumée froidie et de chiffes. On me montrait les chiffons en monceau grisâtre dans quelque recoin et on m'expliquait que c'était de cela qu'on faisait le papier. Nous allions dans la salle où battaient les maillets. Mais là trop d'obscurité, trop de mouillure, trop de vacarme.

Dans ce demi-jour de caverne, il y avait à regarder où l'on posait les pieds, à éviter les flaques, à prendre garde surtout à la mécanique effrayante. Elle était en bois, toute épaisse, toute ruisselante, virant, battant, de façon enchaînée et monotone, en un train de tremblant tapage toujours pareil. Le maître-arbre, engagé dehors dans le moyeu de la roue à aubes, tournait avec elle. On le voyait au long de la muraille, sous les lucarnes, planté de chevilles comme le rouleau d'une boîte à musique. Les chevilles en tournant prenaient par-dessous les têtes des maillets, des maillets fixés là trois par trois, en cinq batteries, telles que des touches de clavecin géantes, les soulevaient, puis les lâchant les laissaient retomber. Les ais de chêne s'abattaient, se relevaient, et se retiraient, s'abattant de nouveau l'un après l'autre dans leur auge de granit. Battus par ces maillets cloutés, lavés par l'eau qui courait dans des chéneaux de sapin, les chiffons faisaient d'auge en auge une bouillie plus fine, plus blanche.

On me poussait entre deux batteries pour que je voie bien le mécanisme, on me criait des explications dans les oreilles ; mais je ne croyais pas pouvoir comprendre. Ce vacarme me dépassait, et dans ce démènement trempé d'eau et sans couleur, mon œil allait au vert d'une branchette qui frôlait la lucarne.

En retournant dans la salle de la cuve, on pouvait examiner la pâte à ses divers états, dans des cases de pierre. Un homme en tablier de toile blanche venait en remplir une bassine qu'il vidait dans le cuveau fumant et il brassait le mélange. C'était cette pâte, m'expliquait-on, qui se déposait sur l'espèce de châssis qu'un ouvrier y plongeait sans cesse. Quand il le retirait, il le tenait bien plan pour que cela fît couche égale, donnait un coup de poignet, — ce qui enchevêtrait les fibres, — et l'on m'apprenait qu'il fallait des mois, des années, pour acquérir le tour de main, — puis le désencadrait et le passait à un compagnon. Cet autre couchait le châssis, renversé, sur une pile de feutres ; et là, — par quel mystère ? — apparaissait une feuille de papier.

Tout, là, du reste, était mystérieux. Si l'on arrivait trop tard les papetiers ne travaillaient plus, car ils travaillaient en partie de nuit, pour mieux garder le secret, disait-on, mais plutôt, je pense, pour cultiver le soir leurs champs et leur jardin.

C'était simple : ces chiffons mis en bouillie par les maillets, la bouillie délayée dans la cuve et déposée sur un châssis, puis sur un feutre, on suivait facilement tout le cycle, de l'amas de chiffons sales à la rame toute blanche.

Puis, plus tard encore, j'ai compris que ce n'était pas si simple. Ainsi les marteaux doivent battre sur un certain rythme, se levant l'un après l'autre pour que la pâte, aspirée, refoulée, soit constamment brassée dans l'auge.. C'était tout un art d'obtenir un papier d'une certaine substance, d'une certaine épaisseur et d'un certain grain, sans parler des vergeures, du filigrane. On pouvait jouer de vingt façons sur le produit, par le choix des chiffes, leur broyage, la teneur en pâte de la cuve, la hauteur du cadre sur le châssis, le séchage plus ou moins lent là-haut dans les étendoirs de planches... J'en parle au passé : de ces fabriques paysannes, les premières de France, trois seulement existent et n'existent plus qu'à peine. L'ingéniosité humaine avec ses trouvailles de simplicité et ses astuces complexes y travaillait assez grandement.

HENRI POURRAT

LE GÉRANT : JEAN PAULHAN.
ABBEVILLE. IMPRIMERIE F. PAILLART.